

JEAN-MARC MARTEL

Elen

Saga familiale

Les Éditions Jean Marc Martel

Du même auteur :

Série policière, CARBO, en 15 volumes : Un ex-policier devient enquêteur privé...)

- 1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2010
- 15–Incendie criminel © 2010

Le Justicier (Roman policier : Un policier veut changer la Justice) © 1995

L’Inceste... c’est pour la vie (Vécu d’un inceste dévastateur) © 1996

Justice Maudite (Roman policier : Une victime n’accepte pas la Justice)
©2000

Que l’on continue... Julie (Prostitution juvénile, histoire vécue) © 2003

Journalisme d’enquête sur la construction © 2011

Opération Cobra (Roman policier sur la traite des blanches) © 2011

Le Québec Noir (Roman d’aventure sur le Québec futur) © 2011

Série érotique :

Myriam © 2011

Marie Lou © 2011

Mireille © 2011

Katrine © 2011

Je me hais... Je m’aime © 2011

Lina © 2011

Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel.

**Dépot légal : Bibliothèque Nationale du Canada
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

**4 ième trimestre 2011
ISBN : 978-2-924103-26-5**

Ce roman est publié par Les Éditions Jean Marc Martel sans aucune aide gouvernementale.

**Tous les droits d’auteur sont enregistrés et la propriété exclusive de l’auteur.
Toute reproduction, de quelque manière que ce soit, partielle ou complète, est interdite sans l’autorisation de l’auteur.**

jeanmarc-martel@hotmail.com

Partie un

Au décès de son père et malgré une douleur profonde, Patrick avait ressenti une certaine forme de libération, comme si ses lourdes chaînes s'étaient finalement rompues.

Lorsqu'il pénètre dans le petit bureau de la quincaillerie, il ressent un sentiment étrange, une force indescriptible qu'il ne peut identifier. En prenant place dans la chaise du patron, il devine que son destin a été tracé depuis fort longtemps. Ce matin même, sa mère l'avait soulagé un peu, en apportant plus de clarté sur ce que serait son avenir. La quincaillerie Gendron connaîtra désormais un essor fulgurant et prendra la place qui lui revient.

À vingt-quatre ans, il devient le grand patron. Malgré son jeune âge, il connaît déjà tous les rouages de l'entreprise puisqu'il était l'associé de son père et avait travaillé avec lui pendant plusieurs années. Sans hésiter, il réunit ses employés pour leur faire part de sa vision de l'avenir et pour leur dévoiler une partie de ses projets

d'expansion. Un lien de confiance s'établit déjà avec le personnel et il sait qu'ils pourront compter l'un sur l'autre. Il exige de chacun une pleine et entière collaboration, ce à quoi tout le monde acquiesce avec joie et sans exception. En effet, les employés y voient la confirmation que non seulement ils ne perdront pas leur emploi, mais que celui-ci est garanti pour longtemps. Ils reprennent le travail avec entrain, rassurés quant aux intentions de leur nouveau patron.

~

Moins d'un an après avoir pris en main les affaires de son père, Patrick procède à l'acquisition d'une quincaillerie concurrente. C'est un premier pas qu'il pose sur une base solide pour construire le futur empire Gendron. Malgré l'énorme travail qu'il doit abattre, Patrick ressent un grand vide. À vingt-cinq ans, il n'a pas encore rencontré la personne qui partagera sa vie et il prend conscience que le travail et les affaires ne peuvent remplir sa vie totalement. Plusieurs de ses employés sont mariés et ont des enfants. Même s'il songe lui aussi à une vie familiale, la quincaillerie fait de lui un bourreau de travail lié au poteau de ses affaires. Sa mère lui en fait très souvent la remarque.

– Patrick, il me semble que ton célibat se prolonge. Tu devrais y penser.

– Je sais, maman, mais les affaires...

Élen

– Ce n’est sûrement pas dans les affaires ni dans ton travail acharné que tu trouveras une compagne.

– Ce vide me pèse bien plus que tu ne peux t’imaginer, maman, mais je n’ai pas le temps, pas encore, de penser à ça.

Un soir, à la sortie des employés, il remarque une jeune fille qui semble attendre quelqu’un devant le portique principal. De sa fenêtre, il reste les yeux fixés sur elle. Quelques minutes plus tard, un homme s’approche d’elle, qu’il reconnaît aussitôt comme un de ses employés. Il embrasse la jeune fille sur la joue et tous deux s’éloignent ensemble.

Dès le lendemain, quelques minutes avant la fin de la journée de travail, à la fois intrigué et attiré, Patrick observe discrètement l’endroit où, la veille, il avait aperçu la jeune fille. Il ne peut se résoudre à rester là sans rien faire. Poussé par une audace nouvelle, il sort précipitamment à l’extérieur, décidé à tout tenter pour se faire remarquer.

La fille est toute jeune, à peine au début de la vingtaine. Ses longs cheveux châtain clair sont noués en queue de cheval et retombent sur sa nuque. Elle porte une robe à petites fleurs roses et jaunes et des espadrilles blanches sur des bas courts assortis au jaune de sa robe. Il n’est pas parvenu à s’approcher d’assez près pour voir ses yeux et en découvrir la couleur. Avec discrétion, il s’avance vers la jeune fille, impatiente et nerveuse, qui marche sans arrêt sur le trottoir. Chaque fois que leurs regards se croisent, elle baisse la tête

Élen

en passant près de lui. Son visage est magnifique et sa peau, d'une blancheur rayonnante, est marquée de petites rougeurs, sans doute provoquées par l'ardeur des rayons du soleil. Au risque de paraître effronté, Patrick ne peut détacher son regard. Bien qu'il soit intimidé par la situation, quelque chose l'attire irrémédiablement. Rassemblant tout son courage, alors que son cœur bat la chamade, il s'approche, la salue poliment et affiche son plus beau sourire.

– Je me nomme Patrick Gendron. Et vous?

– Marianne, lance sèchement la jeune fille en rougissant.

– Vous semblez attendre quelqu'un?

– Oui, mon père, reprend Marianne, sur le même ton peu engageant.

– Il travaille ici? poursuit Patrick en désignant la quincaillerie.

– Oui!

– Il vous arrive souvent de venir l'attendre ici après le travail?

– Lorsqu'il fait beau, reprend Marianne, sans relever les yeux, mais d'une voix plus douce.

– Je suis ravi de vous avoir rencontrée, Marianne. Nous reverrons-nous bientôt?

– Je ne sais pas, finit-elle par répondre timidement.

– Moi, j’en suis certain, objecte Patrick, qui se dirige vers l’intérieur par la porte de côté. Un sourire de vainqueur éclaire son visage.

Marianne a perdu tous ses moyens devant le séduisant jeune homme. Elle n’a pas su quel comportement adopter devant lui. Aurait-elle dû lui sourire, le saluer de la main ou tout simplement l’ignorer? Ses joues s’empourprent légèrement, les battements de son cœur roulent comme ceux d’un tambour. Discrètement, elle le regarde disparaître au coin de l’édifice. Son père, qui vient de sortir de son travail, a eu le temps d’observer la scène. Il sourit.

Dans les jours qui suivent, chaque soir, à la même heure, Patrick attend l’arrivée de Marianne, qu’il trouve toujours délicieusement jolie. Les jours de pluie, elle ne vient pas. Il le sait, mais il ne peut s’empêcher d’espérer. Mains dans les poches, alors qu’il est planté derrière sa fenêtre, il regarde le trottoir vide, le cœur rempli d’espoir. Il l’imagine sous la pluie, le visage levé vers la fenêtre de son bureau. Il imagine aussi son magnifique sourire et les gouttelettes de pluie ruisselant sur la peau fine et délicate de son visage. Il reste immobile, laissant vagabonder son imagination au gré de ses rêves et de ses espoirs. Ce doux moment s’interrompt lorsque Patrick reconnaît le père de Marianne qui sort de l’édifice, enfoui sous son béret et son imperméable. Il laisse échapper un profond soupir qui le ramène à la réalité : Marianne ne viendra pas. Cependant, en ce qui le concerne, sa décision est prise.

Élen

Un soir, toujours à la même heure, au moment où il approche discrètement de la fenêtre, son regard croise celui de Marianne. Il ouvre le carreau à la hâte et la salue de la main. Elle hésite un moment et, timidement, elle répond à son geste. Patrick en ressent un fourmillement inconnu, son cœur bat si fort qu'il va éclater. Un courant électrique et une chaleur intense passent le long de son dos. Il voudrait courir au-devant d'elle, mais il reste figé. Ses genoux claquent, ses jambes flageolent, il est incapable de bouger. Comme chaque jour, il se promet que le lendemain, il lui fera face, il lui avouera ce qu'il ressent pour elle.

Le jour suivant, il est à peine six heures moins le quart lorsqu'il jette un premier regard par la fenêtre. Il espère qu'elle arrivera en avance, juste pour lui. Surprise! Marianne est là, aussi jolie que les jours précédents, et même plus. Il dévale les escaliers deux marches à la fois. Avant d'ouvrir la porte, il tente de reprendre son souffle et se calme. Il sait qu'il dispose d'une dizaine de minutes avant l'arrivée du père. Il replace ses vêtements, passe les mains dans ses cheveux et descend les quelques marches qui le séparent encore du trottoir. Leurs yeux se croisent. Il s'approche et, n'y tenant plus, dans un geste spontané, il prend la main de Marianne avec délicatesse en lui adressant un magnifique sourire. L'effet ne se fait pas attendre. Marianne est mal à l'aise, timide, ce qui la fait rougir. Sa réaction en dit long et il semble n'y

avoir aucun doute sur les sentiments qu'elle éprouve à l'endroit de Patrick, ce qui lui donne le courage de poursuivre sa cour.

– Pourrions-nous prendre un repas ensemble un de ces jours? demande-t-il, nerveusement.

– Je ne vois pas de mal à cela.

– Votre père ne s'y opposera pas?

– J'en serais surprise. Après tout, vous êtes son patron. Il a beaucoup de respect pour vous.

– Bon! Si j'allais vous chercher samedi. Disons... dix-sept heures trente.

– Je serai prête.

– J'attendrai ce moment avec impatience, reprend Patrick, dans tous ses états.

Leurs yeux se croisent quelques secondes. Les sentiments et les émotions qui les envahissent sont indescriptibles. Ils sont de ceux que l'on voudrait voir se répéter des milliers de fois et durant toute une vie. Pendant qu'il s'éloigne, le père de Marianne passe à sa hauteur et le salue respectueusement. Le jeune homme ne peut détourner son regard, ses yeux sont accrochés à la silhouette de la jeune fille. Ayant atteint l'escalier de béton, il manque la première marche, trébuche et passe à un doigt de s'étendre de tout son long sur le sol. Il replace rapidement son veston et, la tête haute, il gravit l'escalier. Incapable de résister, il se retourne avant d'ouvrir

Élen

la porte et jette un dernier regard vers celle qu'il pressent comme la compagne qui partagera sa destinée.

~

Les semaines passent. Les liens qui unissent Marianne et Patrick prennent de l'importance. Les deux jeunes sont amoureux et se fréquentent assidûment, au grand plaisir des parents de la jeune fille.

Cependant, il en va tout autrement pour Éléonore Gendron. Elle surveille de près ce qu'elle considère comme une amourette. Dans le quartier St-Sauveur, les nouvelles vont vite et Éléonore y prête une oreille attentive. Elle a eu vent de possibles fiançailles et les gens chuchotent de plus en plus. Sans perdre de temps, elle tente de dissuader son fils. « *Patrick, tu ne vas pas épouser la fille d'un ouvrier qui travaille pour toi?* », lance-t-elle à son fils en lui servant son repas.

– Maman, c'est une jeune fille très bien, et je l'aime.

Connaissant le caractère de son fils, Éléonore se refuse à entreprendre une discussion où elle pourrait devoir s'avouer vaincue. Pour le moment, elle préfère ne pas insister, mais elle se promet de revenir à la charge et de profiter d'un moment plus propice. Que son fils se marie, oui, d'accord, mais avec une fille de leur rang. Elle n'acceptera jamais de laisser son fils s'unir à cette petite parvenue.

Élen

Dès le premier instant où Patrick a présenté Marianne à sa mère, un certain malaise s'est établi entre les deux femmes. Quoique polies l'une envers l'autre, elles n'ont d'autre affinité que l'amour qu'elles portent au même homme, un amour différent, bien sûr, mais tout aussi exigeant et incontrôlable.

Éléonore aurait souhaité que son fils fasse preuve de plus de discernement avant de s'engager dans le mariage. Elle lui suggère maladroitement de se donner du temps afin de mieux s'établir dans le monde des affaires, même si son discours est tout à fait contradictoire avec ce qu'elle lui disait, il y a si peu de temps encore. Patrick n'est pas dupe. Il connaît sa mère et devine ce qu'elle tente de faire sous le couvert de la suggestion. Elle n'a qu'un seul but : lui imposer ses idées de grandeur. Elle avait toujours refusé de le partager et ça n'allait pas changer si facilement.

À la mort de son mari, elle avait immédiatement réagi. Son comportement protecteur s'était accentué. Tout en lui conseillant de se marier, elle aurait voulu choisir elle-même la belle-fille qui lui conviendrait, c'est-à-dire celle qui se plierait à ses désirs et à ses exigences.

Placé devant cette évidence, Patrick est mal à l'aise face à sa mère et il essaie, par de multiples moyens, de lui faire comprendre qu'il a droit à sa vie?

Par le passé, il avait bien eu quelques petites aventures sans lendemain. Éléonore le savait et veillait au grain. Cependant, lorsque

Élen

son fils lui avait présenté Marianne, elle avait tout de suite pressenti une vraie rivale. Elle passa à l'attaque aussitôt, mais les premières charges n'eurent pas l'effet escompté. Au contraire, cela ne fit qu'empirer les choses, resserrant davantage les liens entre les deux jeunes gens. Éléonore, de plus en plus déçue, dut finalement céder à la volonté de son fils. À l'annonce des fiançailles, elle a fait une ultime tentative en menaçant de retirer l'argent qu'elle avait investi dans la société. Patrick refusa de plier et tint son bout. À contrecœur, Éléonore dissimula sa défaite et se plia à cette union. Devant Patrick, elle adopte une attitude qui laisse croire qu'elle a renoncé à son idée. Elle lui promet qu'elle sera une belle-mère compatissante et sincère.

Lorsque les parents de Marianne se présentent devant Madame Éléonore pour établir ce que sera leur participation aux préparatifs et aux frais du mariage, elle refuse systématiquement, donnant comme raison sa plus grande habileté dans ce genre d'organisation. Malgré son ressentiment pour cette union, elle veut ce qu'il y a de plus beau et de plus grandiose pour son fils. Poliment, elle leur fait comprendre qu'elle prend tout en main. Ils n'auront rien à déboursier si ce n'est la robe de la mariée et, bien sûr, la dot, s'ils en ont les moyens! Les Gagnon doivent se ranger aux idées d'Éléonore, qui a une vision bien personnelle de ce que doit être la cérémonie.

Élen

Le mariage a lieu et Éléonore joue son rôle d'hôtesse à la perfection. Cependant, aussi souvent qu'elle le peut, elle accapare son fils qui, de son côté, tente maladroitement de réunir les deux familles. Pourtant, l'énergie qu'il déploie ne sert à rien. Le fossé entre la bourgeoisie et les gens simples ne sera pas comblé si facilement. Très tôt dans la soirée, la famille Gagnon se retire. Encore une fois, Éléonore joue le jeu de la femme désolée, mais ne lève pas le petit doigt pour les retenir. Aux yeux d'Éléonore, les mariages désassortis resteront toujours de faux mariages.

~

Quelques mois après leur union, Marianne est enceinte de leur premier enfant. La naissance approche et Patrick Gendron ne tient plus en place.

Il téléphone à son épouse plusieurs fois par jour afin de prendre des nouvelles. Finalement, le grand jour arrive et Marianne accouche d'un magnifique garçon. C'est la joie dans la petite famille Gendron. Quelques semaines plus tard, l'enfant est baptisé Éric.

Néanmoins, les temps obscurs ne vont pas épargner Patrick. À son tour, il ne tarde pas à vivre ce qu'a vécu son père, c'est-à-dire la mise en veilleuse de son rôle d'époux et de père. Il comprend rapidement qu'il lui sera difficile de jouer sur les deux tableaux et qu'il connaîtra à son tour l'exclusion, comme son père l'avait connue. La mère

Élen

consacre toute son attention à son fils et il en ressent une certaine frustration. Il part souvent en voyage ou s'attarde au travail jusque tard le soir et parfois même, les week-ends. Malgré tout, la relation physique et amoureuse du couple résiste aux circonstances, et à peine un an plus tard, un deuxième enfant naît. Cette fois, c'est une magnifique petite fille qu'ils prénomment Élen. Lorsque Patrick prend l'enfant dans ses bras pour la première fois, il se produit quelque chose de magique, une sensation qu'il n'avait pas ressentie à la naissance de son fils.

Au fil des semaines, il réussit à réorganiser son emploi du temps de manière telle qu'il peut voir régulièrement sa fille. Une forte attirance le pousse à s'occuper de cette enfant, et surtout, à prendre sa place auprès d'elle.

Les affaires roulent merveilleusement bien pour la compagnie de Patrick Gendron alors qu'une quatrième acquisition vient d'être complétée. La compagnie a maintenant la possibilité d'augmenter son chiffre d'affaires à plus d'un million de dollars annuellement, ce qui représente plus de cinq fois ce que faisait Ulric Gendron.

Patrick n'a pas hésité à côtoyer le milieu de la politique. Il s'y est fait de solides relations qui lui rapportent gros. Les contrats gouvernementaux entrent de façon régulière et apportent de l'eau au moulin. Puis, un jour, survient un arrêt de travail chez un concurrent, l'une des plus grosses quincailleries de la région de

Québec, un compétiteur direct. Dès le déclenchement de la grève, Patrick Gendron communique avec le propriétaire, qu'il connaît bien, et lui propose son aide pour alimenter ses plus gros clients le temps que les choses se tassent. Une entente est donc conclue entre les deux hommes d'affaires. Le conflit dure plusieurs semaines et Patrick comprend très vite qu'il doit acheter ce commerce.

Quelques mois plus tard, la transaction se concrétise, ce qui déclenche une série d'acquisitions sans précédent. Muni des éléments qu'il lui faut, Patrick décide alors de créer une méga quincaillerie. Il procède à la fermeture des deux plus petites, qui faisaient à peine leurs frais et garde son personnel pour assurer la bonne marche de son nouveau magasin. La vente des deux immeubles vides lui permet de récupérer une certaine liquidité. En grand visionnaire, il prétend que l'avenir tend vers cette évolution, car le public se montre de plus en plus friand de nouveautés et d'un service hors pair. Sans aucune hésitation, il met son projet en branle. Et encore une fois, il avait visé juste. Dès l'ouverture, les gens s'arrachent les nouveautés et envahissent les départements de décorations et de rénovations.

Le jeune homme d'affaires n'est pas peu fier de son succès. Lorsqu'un autre de ses concurrents, l'un des plus importants de la région de Montréal, se retrouve en difficultés, Patrick attaque rapidement. Moins de deux mois de négociations suffisent pour en conclure officiellement l'acquisition. Au cours de la négociation, un élément

plutôt inhabituel avait bien failli faire avorter la transaction. Le vendeur voulait inclure dans le contrat de vente une clause qui sortait quelque peu de l'ordinaire.

Après de longues discussions avec monsieur Carpentier, le propriétaire vendeur, Patrick accepte finalement de donner son accord à cette condition plutôt étrange et inhabituelle dans ce genre d'affaires. En effet, le vendeur soutient qu'il a monté son affaire pour la léguer à sa fille. Maintenant qu'il doit vendre pour éviter la faillite, il n'aura plus rien pour elle si ce n'est les quelques milliers de dollars qui lui resteront une fois ses dettes effacées. *« C'est pourquoi, avait-il expliqué, je dois assurer un emploi à ma fille Karen pour les cinq prochaines années. C'est une fille douée et je peux vous assurer que vous ne le regretterez pas. Cette dernière pourra aussi décider d'elle-même de quitter cet emploi à tout moment. »*

Un salaire prédéterminé a été fixé dans le contrat, ce qui se répercute sur le prix d'achat. Le père Carpentier a insisté pour que tout soit écrit noir sur blanc dans les documents de la vente. Cette clause exaspère Patrick. Cependant, il est bien décidé à bâcler l'affaire et se dit qu'il verra plus tard à ce petit détail. Le magasin fait partie de son plan d'affaires et il ne peut se permettre de le perdre. C'est son premier pas hors de la région de Québec.

Ce soir-là, Patrick et sa mère sont à la fois heureux et fiers de cette nouvelle réussite. De son côté, Marianne s'en fiche carrément, les enfants étant le seul centre d'intérêt de sa vie.

Le lendemain matin, alors qu'il est déjà en plein travail au bureau de Montréal, sa secrétaire lui annonce la visite de Karen Carpentier. Lorsque la jeune femme pénètre dans la pièce, Patrick reste figé, son dernier geste interrompu, sa tasse de café à mi-chemin de ses lèvres. Ce qu'il voit devant lui ressemble plus à un conte de fée qu'à une obligation. Karen n'est ni trop grande ni trop petite et doit avoir dans les vingt-cinq ans. Elle porte de longs cheveux bruns, presque noirs, qui ondulent sur ses épaules. Vêtue d'un magnifique tailleur gris pâle découvrant une agréable partie de ses jambes montées sur de hauts talons, la jeune femme avance lentement vers son nouveau patron, qu'elle rencontre pour la première fois. Bien sûr, elle connaît de réputation le nouveau magnat de la quincaillerie, mais ne l'a jamais approché d'aussi près.

La jeune femme s'immobilise devant lui, bien campée sur ses jambes et très confiante d'elle-même, leurs yeux se croisent un moment, mais elle choisit de les baisser pour ne pas indisposer son nouveau patron. Patrick reprend le geste interrompu et avale une gorgée de café avant d'adresser la parole à ce rayon de soleil qui vient d'entrer dans son bureau. Il lui offre maladroitement une tasse de café et l'invite à prendre place dans un gros fauteuil au cuir usé.

– Donc, vous êtes Karen, la fille de Charles Carpentier?

– C'est exact, murmure Karen, maintenant mal à l'aise de sentir sur elle un regard insistant et presque impoli.

Élen

– Pardonnez mon air surpris. Je suis ravi de vous rencontrer, mademoiselle, mais je ne m’attendais pas à une visite aussi rapide. Maintenant que vous êtes là, faisons plus ample connaissance. Je n’ai malheureusement pas eu le temps de jeter un coup d’œil sur votre dossier, mais qui mieux que vous pourrait m’en parler. Je vous écoute!

Karen prend une grande respiration et déroule d’un trait le palmarès de ses études et de ses compétences. Maintenant ressaisie, elle poursuit en exprimant ses ambitions, ce qui semble plaire à Patrick, car le champ de ses compétences coïncide avec ce qu’il recherche auprès de son personnel pour l’assister dans ses futurs projets. Pendant un certain temps, la jeune femme poursuit ses explications devant un nouveau patron totalement subjugué.

– Mademoiselle, donnez-moi quelques jours, le temps que je voie ce que nous pouvons faire. Laissez-moi vos coordonnées et je vous contacte aussitôt que possible. Bien sûr, tel que convenu avec votre père, votre salaire vous sera versé intégralement à partir d’aujourd’hui.

Karen se lève et donne une solide poignée de main à un homme qui lui apparaît imbu de lui-même et macho par surcroît. Elle marche d’un pas assuré vers la porte, certaine que les choses n’allaient pas être faciles entre eux.

– Mademoiselle!

Karen se retourne.

– Je crois avoir déjà trouvé l’emploi qui vous conviendra. Présentez-vous dès lundi prochain, à huit heures, ici même. Le réaménagement de ce bureau sera complété pour vous recevoir. Je crois que vous ferez une excellente directrice pour le commerce que dirigeait votre père. Je suis certain que nous nous entendrons à merveille.

– Je vous remercie, monsieur, répond Karen, sans laisser paraître son enthousiasme.

– Je ferai porter chez vous tous les documents précisant la teneur précise de votre emploi, compte tenu des orientations de la compagnie et ce que j’attends de vous. De cette manière, vous pourrez vous y préparer. Alors, à bientôt, mademoiselle Carpentier.

Karen esquisse un sourire et reprend sa marche vers la porte, satisfaite de la forte impression qu’elle est parvenue à créer chez cet homme que l’on dit pourtant impénétrable. Cependant, quelque chose vient jeter une ombre sur son enthousiasme, un petit nuage noir dans son esprit. Le comportement de son nouveau patron lui laisse croire qu’il pourrait devenir un peu trop entreprenant. *« J’y verrai en temps et lieu si mes doutes devaient se concrétiser »*, se dit-elle, à mi-voix en descendant l’escalier.

~

Patrick ne regrette pas sa décision. Dès les premières semaines, Karen s'est révélée être une jeune femme dynamique, d'une belle éducation et d'une intelligence vive, en plus d'être fort jolie. Une complicité sans pareille se tisse déjà entre eux. Karen, pour sa part, voit son travail comme un défi, mais elle devine qu'avec son nouveau patron, les choses ne seront pas de tout repos. La fonction de Karen ressemble en plusieurs points à celle qu'elle occupait auprès de son père, c'est-à-dire patron par intérim. Elle n'a aucun inconvénient à accomplir ce travail qu'elle connaît sur le bout de ses doigts. Seul le grand patron a changé, son salaire est le même.

Un soir, pendant une réunion, à la suite d'une série de questions bien précises, elle lui fournit les réponses qu'il attendait, ce qui fait naître une petite étincelle dans les yeux magnifiques de Patrick.

Celui-ci observe de près le travail de Karen. Au bout de quelques mois, il reconnaît d'emblée, en cette jeune femme, la personne la plus qualifiée pour le seconder.

Par un matin pluvieux et morne, il pénètre dans le bureau de la jeune femme sans se faire annoncer. Oubliant les politesses d'usage...

– Dès lundi prochain, je vous veux à mes côtés, au siège social de la compagnie, à Québec. Vous y occuperez désormais le poste d'assistante. Vous n'y voyez aucun d'inconvénient, j'espère?

– Je ne crois pas.

Élen

– Soyez dans mon bureau à huit heures précises. Je déteste attendre. Passez une excellente journée. Et on se tutoie, d'accord? Oh! J'oubliais, vous... tu as sans doute quelqu'un en vue pour te remplacer?

– Je ne vois là aucun problème... Patrick.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de réagir, Patrick avait refermé la porte derrière lui et s'engouffrait déjà dans l'escalier du vieil édifice. Pendant quelques instants, Karen demeure bouche bée devant sa table de travail, mais elle reprend rapidement le contrôle. Un large sourire apparaît sur son visage, un sourire de satisfaction et de victoire. Son vieux père avait raison. Il ne s'était pas trompé en jugeant Patrick Gendron. Elle entend encore ses paroles : *« Lorsqu'il te connaîtra mieux, il ne pourra plus se passer de toi. Moi, je ne pourrai jamais exploiter tous tes talents comme tu le mérites. »* Karen allonge ses jambes sur le tiroir du bas de son bureau et, incapable de se retenir plus longtemps, elle laisse échapper un petit cri de victoire avant de se remettre au travail. Il faut que tout soit en ordre avant son départ.

Le lundi suivant, Karen Carpentier est à Québec, prête à faire face à son nouvel emploi. Elle arrive pile à son rendez-vous. Le grand patron lui consacre l'avant-midi et, sans perdre un instant, il l'initie aux exigences de sa nouvelle fonction. La conversation se poursuit tout au long du dîner qu'ils prennent ensemble, dans un somptueux restaurant tout près du siège social de la

compagnie. Des clients saluent Patrick, non sans laisser échapper un petit sourire narquois, et parfois même, un clin d'œil complice. Pour la première fois, l'homme d'affaires est en compagnie d'une autre femme que la sienne.

Rapidement, les racontars vont bon train et viennent aux oreilles d'Éléonore. Elle prend la chose avec un petit sourire malicieux et plein de satisfaction. Elles seront désormais deux femmes à combattre sa bru! Elle s'empresse aussitôt d'en glisser un mot à Marianne. Du revers de la main, cette dernière rejette les commérages sur son mari. Elle connaît son homme et sait fort bien que chaque fois qu'il le peut, Patrick est présent à la maison et s'occupe de sa famille, surtout d'Élen, sa préférée. En fait, leur vie de couple se porte relativement bien, sauf lorsque Éléonore se pointe en visite. La grand-mère, assoiffée de pouvoir, n'a toujours pas digéré le mariage. Devant Marianne, elle affiche un air sarcastique et supérieur. Chaque fois qu'elle en a l'occasion, elle la nargue, surtout en présence de Patrick et des enfants. Elle prend un malin plaisir à l'humilier en faisant remarquer aux enfants les nombreuses maladresses de leur mère. Parfois, Patrick la ramène poliment à l'ordre en soulignant son trop grand sens de l'exagération. Ce rappel ne dure jamais bien longtemps. Après chaque visite, Marianne bénit le ciel de la libérer de sa belle-mère, qu'elle a surnommée « *la vieille sorcière* ». La grand-mère ne cesse d'apporter des cadeaux aux enfants. En agissant de la sorte, elle attire leur

Élen

attention et croit ainsi gagner leur amour, tout cela dans le seul but de les voir se détacher, un tant soit peu, de leur mère. Marianne n'est pas dupe. Plus d'une fois, elle a surpris un sourire de défi en croisant le regard de sa belle-mère alors que les enfants lui disaient : « *Merci Mamie. Je t'aime.* » Pourtant, la jeune mère ne s'en fait pas outre mesure et préfère ignorer les manigances de la « *vieille sorcière* ».

~

L'entreprise de Patrick grandit presque aussi rapidement que sa petite famille. Un troisième enfant se joindra bientôt au clan familial et une septième quincaillerie s'est ajoutée aux autres. Karen, toujours omniprésente, attire les regards et plusieurs employés envient la place qu'elle occupe. Ils ne perdent jamais une occasion d'en jaser, mais toujours loin des deux personnes concernées. Les commérages vont bon train, surtout lorsque le grand patron et son bras droit partent en voyage. Pourtant, rien de compromettant n'est survenu entre eux, à la grande joie de Karen qui voit là autant de raisons pour dissiper ses doutes. Même si la jeune femme se retrouve souvent dans la chambre d'hôtel de son patron pour étudier des dossiers, les choses se déroulent dans le plus grand respect. Elle n'appréhende plus rien de sa part, car il garde toujours ses distances, sa place et un profond respect envers elle.

Élen

Patrick ne discute jamais de ses affaires avec son épouse, mais il se doute bien que Marianne est déjà au courant de la présence constante de Karen à ses côtés. Il l'a donc invitée plusieurs fois à la maison afin que les deux femmes fassent plus ample connaissance.

Au cours d'une de ces soirées, alors que la conversation va bon train, les yeux de Marianne croisent ceux de Karen pendant un long moment, mais sans aucune confrontation. Finalement, un sourire complice scelle, sinon une amitié, du moins un respect mutuel. Dès ce moment, Marianne sait qu'elle peut faire confiance à cette femme qui ne sera jamais une amie intime, mais jamais une rivale non plus, malgré les « *qu'en-dira-t-on* ». Ces choses-là se sentent!

Ce même soir, une complicité est née entre Karen et la petite Élen. Elles s'entendent à merveille. Patrick en est ravi et se promet qu'un jour, il amènera Élen au bureau!

Quelques semaines plus tard, Marianne a de forts malaises et, sur ordre du médecin, elle doit s'allonger de longues heures par jour. Elle n'a d'autre choix que de laisser les enfants aux bons soins de Juliette, une femme dans la cinquantaine, engagée pour jouer le rôle de nounou, de cuisinière et de femme de ménage. C'est une occasion idéale pour Patrick qui en profite pour initier Élen à son environnement et au milieu des affaires.

Patrick installe la fillette dans un grand fauteuil avec quelques jouets et Karen passe de temps à autre pour lui dire bonjour. Élen

Élen

peut demeurer plusieurs heures ainsi, sans jamais déranger personne. Les membres du personnel circulent autour d'elle et la saluent au passage. L'enfant est émerveillée et admirative. Parfois, elle échange un sourire complice avec son père et lui fait les yeux doux, puis, rassurée, elle retourne à ses jouets.

Les visites se multiplient tout au long de la grossesse de Marianne. Lorsque son père doit s'absenter pour assister à une conférence, il confie sa fille à une secrétaire, mais le plus souvent, il fait appel à Karen. Cette dernière est toujours impressionnée par l'entrain et l'intelligence de la fillette, encore si jeune, mais déjà très éveillée.

~

À l'automne, Marianne met au monde son troisième enfant. Comme pour les naissances précédentes, Patrick est auprès d'elle et la seconde de son mieux. L'enfant voit le jour sans difficulté, ajoutant à la joie du couple. Marianne est particulièrement heureuse que ce soit un fils, son souhait est exaucé. Quelques semaines plus tard, en grande pompe, on baptise le nouveau-né sous le prénom de Justin. Pour souligner l'événement de façon particulière, Patrick offre un splendide cadeau à son épouse. Il vient de faire l'acquisition d'une terre de plusieurs acres, située à moins d'un kilomètre du village de Saint-Casimir, dans le Comté de Portneuf. C'est un véritable domaine sur lequel est érigée

Élen

une immense résidence, qui a été rénovée par les propriétaires précédents, sans toutefois en avoir altéré le cachet. Moulures et boiseries originales sont d'une grande qualité et en excellente condition. Les murs sont en planches de pin rouge et les planchers sont en chêne, tout comme les poutres qui supportent le second plancher. Tout a été soigneusement entretenu. L'immense maison compte vingt pièces. Plus tard, quelques-unes d'entre elles demanderont de légères améliorations. À l'extérieur de la bâtisse, des travaux sont toujours en voie d'exécution. Patrick s'en était occupé. Il veut que la résidence réponde en tous points au goût de sa femme. En fait, il ne reste que la décoration intérieure à compléter et il souhaite la laisser aux bons soins de Marianne puisqu'elle s'y retrouvera plus souvent que lui avec les enfants.

Le terrain n'a jamais été négligé et a subi de nombreuses améliorations. Marianne n'aura plus qu'à choisir les aménagements floraux ou autres. Il a donc attendu l'occasion du baptême pour annoncer à son épouse cette surprise de choix.

Une fois seuls, il lui tend une enveloppe contenant des photographies et un acte notarié. Marianne est intriguée. Elle ouvre l'enveloppe, mais ne semble pas comprendre l'intention.

– C'est un cadeau pour toi et les enfants.

– Chéri, tu ne pouvais pas mieux tomber. C'est mon plus grand rêve. Toute mon enfance, j'ai souhaité habiter dans une telle maison. Merci beaucoup, lance spontanément Marianne en

l’embrassant, émue et comblée par ce qu’elle découvre en regardant les photographies.

– Tu as les documents qui font de toi l’unique propriétaire du domaine. Tu pourras lui donner le nom de ton choix et je m’occuperai de le faire fabriquer en fer ornemental et de l’installer au-dessus du portail. Je n’aurai aucun droit de regard sur l’organisation de cette maison. Tu prendras seule toutes les décisions qui s’imposeront quant aux aménagements. Pour ma part, j’ai déjà fait refaire ce qui ne me plaisait pas dans mon bureau bibliothèque. Le reste t’appartient.

Marianne ne peut soustraire son regard des magnifiques photographies que lui a remises son mari. La vue sur la rivière Sainte-Anne la fascine déjà au plus haut point. Sur la façade du bâtiment, deux immenses colonnes donnent à l’ensemble le cachet des vieilles maisons sud-américaines de la fin des années 1800 et du début des années 1900. De larges fenêtres supportées par des blocs de granite ont été ajoutées à l’avant. Quant aux autres fenêtres ainsi que celle de la chambre principale, le cachet ancestral du bâtiment a été scrupuleusement respecté lors de la restauration.

Au palier inférieur, sous le seuil de la porte principale, un large perron de granite rose en forme de demi-lune a été installée pour remplacer l’ancienne galerie de bois. D’immenses portes en métal, fabriquées à partir de fer ornemental et supportées par deux

énormes colonnes de granite rose, permettent l'entrée sur le domaine. Une large allée se termine en forme de rond-point devant la résidence. Sur la droite, à moins de vingt mètres, une écurie, entièrement rénovée, a été recouverte de tôle, le tout peint en bleu azur et blanc. Tout près de l'écurie, on peut également apercevoir un petit corral en voie d'aménagement.

Marianne demeure un long moment en admiration devant toute cette beauté.

– J'ai une hâte folle de m'y rendre. Si je ne me retenais pas, je partirais tout de suite pour voir tout cela de mes propres yeux.

Appuyée au dossier du sofa, elle ferme les yeux et laisse son imagination l'emporter vers son beau rêve devenu réalité. Elle y voit les enfants courir dans les champs pendant qu'elle s'occupe d'un jardin rempli de fleurs et de légumes. Patrick l'observe et se réjouit de son enchantement. Elle se lève d'un bond et se dirige vers le bar. Munie d'un papier et d'un crayon, elle commence à tracer, à main levée, l'aménagement floral qu'elle y fera dès l'été suivant.

Patrick comprend qu'il ne pourra plus retenir son attention et se retire dans son bureau. Les deux coudes appuyés sur sa table de travail, un large sourire et un bon cigare viennent conclure cette journée remplie d'heureux événements. Satisfait, il conclut que pendant de longues années, Marianne et les enfants seront heureux et en sécurité dans un décor enchanteur.

Patrick immobilise la Buick familiale devant l'entrée principale de leur maison du Chemin Saint-Louis et attend patiemment que la petite famille le rejoigne. Marianne et les enfants se hâtent d'y monter et Juliette, à son tour, arrive les bras chargés. Patrick la débarrasse de ses effets et les empile dans le coffre arrière et démarre la voiture en direction du domaine de Saint-Casimir.

Le voyage par la route 138 semble s'éterniser. Les enfants, tout autant que leur mère, ont hâte d'arriver à destination. Ils veulent découvrir le paradis que Marianne leur a décrit pendant le déjeuner. Il est convenu qu'ils y passeront la journée entière. D'ailleurs, Juliette a préparé un pique-nique rempli de surprises. Éric et Élen ne tiennent plus en place. Ils se tiraillent à qui mieux mieux et leur père doit intervenir pour les calmer. Quant à Justin, il est encore trop jeune pour se préoccuper de ce qui se passe. Emmitouflé dans une couverture aux dessins multicolores, et malgré le brouhaha incessant, il dort paisiblement dans les bras de sa mère.

La voiture se gare finalement devant la grande maison. C'est à peine si Patrick a le temps d'ouvrir la portière arrière. Éric, maintenant âgé de quatre ans, part à toute vitesse, suivi de près par sa sœur. Ils se roulent dans l'herbe comme s'ils voyaient de la

pelouse pour la première fois. Élen, avec son allure un peu garçon, refuse de se laisser supplanter par son frère plus aîné.

Marianne confie le bébé à Juliette, qui surveillait déjà les deux autres. Patrick guide sa femme à la découverte de leur nouvelle résidence de campagne. Pièce après pièce, elle est à la fois éblouie, heureuse et grandement satisfaite. Elle ne cesse de s'exclamer en remerciant son mari de lui avoir offert ce splendide domaine. Elle énumère les couleurs choisies et la décoration qu'elle y fera exécuter dès le printemps. Elle n'a pas de temps à perdre si elle veut que la résidence soit disponible à la belle saison. Durant l'hiver, elle consacrera tout son temps à choisir les meubles, papiers peints, toiles, rideaux et toutes les petites choses qui orneront son paradis. Elle respire la joie de vivre et anticipe un été merveilleux dans le confort douillet de l'immense maison, où elle et les enfants profiteront de l'air frais de la campagne. Ils pourront courir et jouer à leur guise sans surveillance.

Dès qu'elle a aperçu le domaine, Marianne avait ressenti un sentiment de sécurité. L'impressionnante clôture qui encercle la partie habitable n'a d'autre accès que le portail situé à quarante mètres plus loin. Accrochée au bras de Patrick, debout sur le perron, elle se régale de l'extraordinaire beauté des lieux. Elle a hâte de voir les bourgeons apparaître aux branches des arbres, d'entendre les oiseaux dès leur retour des pays chauds et d'accueillir le soleil qui fera sentir sa chaleur printanière dans un ciel sans nuage. Elle

imagine les arbres entièrement parés de leur feuillage aux verts diversifiés et les mangeoires installées aux branches de certains d'entre eux. Dans sa tête, elle a déjà choisi les endroits qui devront être fleuris. Des yeux, elle sélectionne un gros érable qui lui servira d'ombrelle lorsqu'elle voudra s'adonner à la lecture ou prendre un peu de repos en se laissant bercer par la beauté de la nature. Elle s' imagine, coiffée de son grand chapeau de paille, se promenant parmi les allées de fleurs en humant leurs parfums. Elle se voit, panier d'osier au bras, cueillir toutes les fleurs qu'elle aura semées, préparer les arrangements qu'elle pourra disperser dans la maison et qui embaumeront leur magnifique demeure. Le potager sera situé à l'ouest et les graines seront sélectionnées avec soin. Elle rêve de toutes ces choses les yeux grands ouverts.

– Marianne, es-tu toujours là? lui demande Patrick.

– Si tu savais tout ce qui me trotte dans la tête. Tous les rêves que je vais réaliser, toutes les choses que je vais faire. Mes journées ne seront pas assez longues pour voir à tout. C'est absolument fascinant.

– Je suis ravi que tout cela te plaise.

– Comment as-tu eu cette idée?

– C'est Karen qui a trouvé l'annonce dans le journal.

– Je ne comprends pas! Pourquoi Karen a-t-elle eu cette magnifique idée?

Élen

– Elle connaissait le secteur pour y avoir eu de la famille qui habitait la région. Elle m’a raconté y avoir passé de très bons moments dans son enfance.

– Elle a le temps de fouiller les annonces du journal?

– Oui, lorsque nous sommes en voyage entre Québec et Montréal. La photo de cette maison à vendre lui a rappelé ses souvenirs d’enfance. C’est à ce moment-là qu’elle fait une réflexion qui m’a ouvert les yeux. Quant au reste, c’est mon amour et mon imagination qui m’ont guidé. J’ai pensé qu’un environnement pareil serait bon pour les enfants, et pour toi aussi. Je me suis souvenu que tu m’avais déjà parlé de quelques rares visites à la campagne et combien tu avais aimé cela. Je me suis dit que ce serait la réalisation d’un de tes rêves.

– Alors, je dis merci à Karen pour avoir vu cette annonce. Est-ce que tu connais l’histoire de la maison?

– La maison est âgée de près de cinquante ans. Elle a été construite par une compagnie de bois chargée de l’exploitation de la forêt sur le territoire. Elle était utilisée comme lieu de rencontre pour les grands patrons lorsqu’ils effectuaient des visites dans les chantiers. À cette époque, la rivière Sainte-Anne était grouillante de truites et de saumons, le territoire était presque vierge. Parfois, les propriétaires y passaient un week-end à pêcher avec leurs invités. Ils auraient choisi le site à cause de cette partie surélevée du terrain. Comme tu vois, cela donne une vue splendide sur l’endroit le plus large de la rivière. C’est aussi à

cette hauteur qu'elle sort des gorges de galets qui la protègent sur une certaine distance. Bien sûr, on y a conservé des arbres énormes, sélectionnés par les forestiers. Les pins, sapins, peupliers, érables de la plaine et bouleaux s'élèvent droit vers le ciel et s'érigent en un mur contre les vents glacés de l'hiver, apportant de la fraîcheur à la saison chaude, en l'abritant contre les chauds rayons du soleil. Plus loin, du côté de la forêt, se trouve la Rivière Blanche, qui, un peu plus bas, se jette dans la rivière Noire et va rejoindre la rivière Sainte-Anne à la pointe de l'Île-aux-Hurons.

Aujourd'hui, la presqu'île a été renommée « *Île Grandbois* » en l'honneur du poète Alain Grandbois, un auteur qui marqua l'histoire littéraire et poétique de la région. À l'époque des premiers propriétaires, la grange-étable servait à abriter les chevaux qu'ils se réservaient pour pratiquer l'équitation. Même si le territoire est entièrement consacré à la vocation forestière, quelques cultivateurs ont acquis des parties de terres de la compagnie de bois. On raconte qu'ils ont trimé dur et que plusieurs se sont épuisés à essoucher le terrain. Ils espéraient y gagner leur vie en élevant des animaux et en y faisant de la culture. Heureusement pour eux, la terre sablonneuse offrait peu de résistance aux chevaux qui, du matin au soir, étaient attelés à de longues chaînes enroulées autour des troncs. Après avoir ébranché et récupéré le bois pour la construction et le chauffage, d'immenses brûlis étaient allumés. De tous ces arbres autrefois si fiers, il ne restait que des

cendres qui venaient nourrir la terre en se décomposant. Voilà, c'est ce que j'ai appris du notaire. Il parlait de son coin de pays avec une telle passion que j'avais hâte que nous goûtions, nous aussi, à cette saveur de la campagne.

– Je suis bouleversée rien qu'à t'écouter. Le fait de connaître ces détails me donne encore plus de raisons d'aimer ce « *coin de pays* », comme tu l'appelles.

– Je suis heureux que tout cela te plaise et j'espère que nous y passerons de magnifiques moments toute la famille ensemble, car tu sais, Marianne, je t'aime toujours autant, ajoute-t-il en lui volant un long baiser.

Le tour du propriétaire est terminé. Patrick et Marianne se dirigent vers la maison pour y rejoindre les enfants. Élen, qui n'a que trois ans, tente de grimper à un arbre où elle veut rejoindre son frère. Pendant ce temps, Juliette crie à s'époumoner, enjoignant à Éric de descendre. Le couple rit de bon cœur. Ils entrevoient déjà de bons moments à passer en ces lieux quasi paradisiaques.

Un employé d'entretien, embauché depuis le début des travaux, arrive à la course à travers les champs pour venir souhaiter la bienvenue à ses nouveaux patrons. De loin, il avait aperçu la voiture familiale arrêtée devant le portique.

Charles, au début de la quarantaine, est originaire du coin. Quelques mois avant de rencontrer son nouveau patron, il avait

perdu sa ferme et ses animaux dans un tragique incendie qui avait tout détruit, sauf sa maison. Sans emploi depuis, il ne parvenait pas à trouver les ressources financières nécessaires pour reconstruire ses bâtiments. Au moment de la tragédie, les bâtisses n'étaient pas protégées par une assurance, celle-ci étant trop onéreuse. La parenté et les amis ont bien offert de l'aider, mais il manquait l'argent. C'est le notaire de la place qui l'avait recommandé à Patrick Gendron lors de la signature des titres de propriété. L'homme d'affaires n'allait pas perdre une si belle occasion. Dès qu'il eut terminé avec la signature de la paperasse, il se rendit chez les Tessier.

Charles Tessier, assis sur la galerie, avait vu venir de loin la grosse voiture noire. Il n'en avait jamais vu de semblables dans le coin. Patrick Gendron s'est présenté et lui a fait une offre intéressante qu'il ne pouvait refuser. Il pourra enfin disposer d'un revenu suffisant pour faire vivre sa famille et un jour, qui sait, rebâtir sa ferme.

La rencontre s'était terminée par une solide poignée de main avant que Patrick ne reparte comme il était venu. Charles était demeuré quelques instants pantois. Sa femme Marguerite s'est empressée de le rejoindre, suivie de près par ses quatre enfants.

Elle rayonnait de bonheur en apprenant la nouvelle que lui annonçait son mari. Elle leva aussitôt les yeux vers le ciel, remerciant le Très Haut d'avoir finalement exaucé ses prières.

Charles reprend son souffle en rejoignant Patrick et celui-ci lui présente aussitôt Marianne, sa nouvelle patronne, puisque c'est avec elle surtout qu'il aura affaire la plupart du temps.

– Accompagnez-moi, Charles. Je vais vous présenter Juliette et les enfants, dit Patrick.

Aussitôt les présentations terminées, Charles retourne à son travail.

Patrick amène les enfants à l'intérieur et leur montre leur chambre respective. Les enfants retournent aussitôt jouer à l'extérieur, le reste de la maison n'ayant, pour le moment, aucun intérêt pour eux.

La journée terminée, bien à contrecœur, toute la famille doit rentrer en ville. Au cours du voyage de retour, les enfants s'enquièrent de la prochaine visite. Marianne les rassure et leur promet qu'ils passeront le printemps et tout l'été au domaine. Quelques minutes plus tard, ils s'endorment, épuisés. En silence, Patrick et Marianne regagnent la maison de Sillery, qui a déjà perdu un peu d'intérêt.

Partie deux

La première saison à la campagne vient de débiter et s'annonce prometteuse, heureuse et captivante pour la famille Gendron. Souvent à bout de souffle, Marianne a dû faire des miracles pendant l'hiver et au printemps pour que tous les travaux soient terminés pour la saison estivale ; et tout fut prêt à temps pour les recevoir.

Le feuillage verdoyant enjolive le domaine, alors que des centaines de fleurs saisonnières ont déjà été plantées parmi les vivaces et les arbustes. Les arrangements floraux multicolores se retrouvent éparpillés parmi des aménagements de rocailles aux formes diverses, situés à des endroits favorisés par l'ombre ou le soleil. Des couleurs vives et variées ajoutent au spectacle féérique et enchanteur qui, hier encore, n'était qu'une pelouse plus ou moins entretenue. Pendant un bref instant, les enfants sont émerveillés, mais ce n'est pas le décor qui retient leur attention. Après une brève tournée avec leur mère et Juliette, ils s'évadent rapidement

vers les champs entièrement clôturés pour leur sécurité. Patrick et Marianne en avaient décidé ainsi. En tout temps, il fallait que l'endroit soit sécuritaire et bien protégé pour éviter la visite toujours possible d'animaux sauvages tels que marmottes, mouffettes, renards, et qui sait, loups et ours! « *On ne sait jamais, disait Marianne, la forêt est si proche.* » Les enfants, poussés par leur curiosité, pourraient s'aventurer trop loin et se perdre. Aidés par quelques hommes du village, Charles et son fils aîné, Stéphane, avaient érigé une clôture métallique haute de cinq pieds entourant la partie habitable du domaine. Pour le reste des terres cultivables, on s'était contenté de changer les perches de cèdre endommagées et de resserrer la broche qui les retenait. Les enfants profitent à fond de ce nouveau décor pour mettre à exécution les nombreux projets élaborés au cours de l'hiver : un grand carré de sable, une maison dans un arbre, des animaux de ferme, un chien, des chats, etc. Bien sûr, Éric et Élen avaient aussi invité quelques-uns de leurs petits amis de la ville.

Dès les premiers jours, Marianne s'aperçut qu'elle ne pourrait suffire à la tâche avec la seule aide de Juliette, qui en avait plein les bras avec les trois enfants qui en demandaient toujours plus. Il faut donc quelqu'un d'autre pour la cuisine et le ménage, ce qui permettra à Juliette de s'occuper un peu mieux des enfants.

Un matin, tout en dégustant un café sur la terrasse, Marianne observe Charles. L'idée lui vient alors de faire connaissance avec la

femme de ce dernier. Dès qu'il aperçoit sa patronne qui vient vers lui, il interrompt son travail et s'avance vers elle. Après quelques échanges de politesse, Marianne se renseigne sur les activités journalières et familiales de son épouse. Elle se rend compte qu'elle pourrait la prendre à son service quelques heures par jour, à la suggestion même de Charles, qui ne tarit pas d'éloges à l'endroit de sa compagne. Sans perdre l'occasion, Marianne offre à Charles de prendre Marguerite à son emploi dès qu'elle sera disponible. Ravi, l'homme promet que son épouse l'accompagnera dès le lendemain à titre d'essai.

Satisfaite, Marianne annonce la nouvelle à Juliette, qui semble soulagée de recevoir de l'aide. Quelques minutes plus tard, Élen rentre dans la maison en courant.

– Ma chérie, tu as déjà sali ta robe, fait remarquer Marianne. Tu ne pourrais pas faire comme toutes les petites filles et t'amuser avec des poupées au lieu de te traîner dans le sable et la boue.

– Maman, ce n'est pas moi, c'est Éric qui m'a jeté par terre.

– Bien sûr, ma chérie, mais conduis-toi d'abord en petite fille et nous en reparlerons.

Pour Élen, les réprimandes importent peu. Elle repart rejoindre son frère dans le carré de sable.

– Maman m'a dit que tu dois me laisser jouer avec toi, sinon elle va te punir.

Élen

Éric se fiche de sa sœur et ne tient pas compte des menaces. Mine de rien, il poursuit ses jeux. Élen s'installe près de son frère et s'empare d'un jouet laissé de côté.

La température est superbe, mais les rayons du soleil n'atteignent pas les enfants protégés par les gros arbres aux feuilles verdoyantes. Juliette vient interrompre leurs jeux.

– Les enfants, on se nettoie les mains et la figure pour le dîner. Allez, maman vous attend!

Les deux enfants courent déjà vers la maison, devançant Juliette, qui a peine à les suivre.

– Juliette, ils vont vous faire mourir!

– Mais non, madame, ce n'est rien.

Les deux femmes partagent leur bonne humeur dans un rire amical tout en plaçant la nourriture sur la table. Les enfants prennent chacun leur place devant un bon bol de soupe. Toutefois, ils ne touchent à rien tant que Marianne n'est pas assise. Le repas est à peine terminé que déjà ils veulent repartir.

– Maman, je peux retourner jouer dehors? Je n'ai plus faim, lance Élen.

– Bien sûr, ma chérie. Ne t'éloigne pas. Nous allons nous rendre au portail pour regarder l'installation du nouveau nom de notre domaine. À partir d'aujourd'hui, lorsque nous viendrons à la campagne, nous dirons que nous partons pour le Domaine des

Élen

Peupliers. C'est en l'honneur des arbres magnifiques qui bordent fièrement l'entrée. C'est d'accord?

~

Pendant que la petite famille s'amuse à la campagne, Patrick est en réunion avec son conseil d'administration. À sa droite, Karen lui glisse un à un les documents auxquels il doit se référer. La discussion s'anime autour de la table. Certains suggèrent de prendre un peu de recul, alors que d'autres insistent pour attendre patiemment que toutes les branches de la société fonctionnent largement bénéficiaires avant de procéder à de nouvelles acquisitions. Le grand patron n'est pas d'accord et annonce à ses employés que très bientôt, une huitième quincaillerie s'ajoutera aux autres pour souligner ses cinq ans à la direction de l'entreprise. Ne laissant à aucun des membres du conseil le temps de répliquer, Patrick suspend la réunion.

– Tu as fait des mécontents, lance Karen en suivant son patron.

– Je me fiche carrément qu'ils soient contents ou non. Ici, le patron, c'est moi. C'est moi seul qui prends les décisions. Je ne joue pas avec leur argent, mais avec le mien. Si un jour ils ont des parts financières dans l'une ou l'autre de mes affaires, alors seulement ils auront droit de parole. Qu'ils fassent le travail pour lequel ils sont payés.

Élen

C'est tout. Je ne leur en demande pas plus. As-tu rejoint la personne que je t'avais demandé de contacter?

– Oui, elle t'attendra en fin d'après-midi.

– C'est Élen qui va en faire une tête lorsqu'elle va recevoir son cadeau!

– C'est à n'en pas douter, reprend Karen.

– Bien, nous partons pour Montréal demain matin. On se rejoindra à l'aéroport. As-tu pensé à réserver nos places?

– C'est fait.

– Un jour, je n'aurai plus à attendre qui que ce soit, j'aurai mon propre appareil!

– Ça non plus, je n'en doute pas. Patrick, as-tu pensé à l'idée que je t'ai soumise.

– J'allais justement t'en toucher un mot. C'est OK. Prends les dispositions comme tu me l'as mentionné dans le projet initial et remets-moi une esquisse finale. Nous déciderons ensuite. Ça va faire du bruit dans la basse-cour!

– Il est grand temps qu'ils se rendent compte que les femmes existent.

– J'oubliais! Crois-tu pouvoir terminer tout cela pour le week-end?

– En principe, oui.

– Bien, alors, je t'attends à notre maison de campagne samedi après-midi. Nous finaliserons le projet. Cela te permettra de souper

Élen

avec nous et de passer un peu de temps avec Marianne. Élen sera ravie, elle aussi, la petite prend souvent de tes nouvelles.

– Elle est si mignonne.

Le téléphone sonne sur le bureau de Patrick. Il décroche...

– J’écoute.

– C’est votre femme, monsieur.

– Bonjour, ma chérie, que se passe-t-il?

– J’ai eu un petit malaise et le médecin a dû passer à la maison, mais ce n’était pas grave.

– Alors, tout va bien?

– C’est seulement que je suis à nouveau enceinte.

Un bref, mais perceptible moment de silence s’insinue dans la conversation.

– Tu es toujours là, Patrick?

– Oui, oui, je t’écoute. C’est une bonne nouvelle. Tâche de prendre soin de toi. Tu sais ce qui se produit quand tu en fais trop. Laisse-toi aider et surtout, repose-toi bien. Je devrais être à la maison pour le souper. J’ai une surprise pour les enfants.

– Tu les gâtes trop.

– Je t’embrasse. J’ai du travail qui m’attend. Ah! Au fait, j’ai invité Karen pour le week-end. Je crois bien que ma mère sera elle aussi de

Élen

la partie. Il y a plusieurs semaines qu'elle n'a pas vu ses petits-enfants.

– D'accord. À ce soir.

La réticence dans le ton de Marianne lorsqu'il a mentionné sa mère n'a pas échappé à Patrick. Les deux femmes ne font toujours pas bon ménage et sans doute en sera-t-il toujours ainsi. « *Heureusement qu'elles n'habitent pas sous le même toit, sinon ce serait la guerre!* », pense Patrick, en esquissant un sourire moqueur.

Il est plus de dix-huit heures. La limousine passe le portail du Domaine, suivie d'un camion traînant une remorque. Patrick descend et indique au conducteur la direction de l'écurie. L'homme s'exécute et rejoint Charles, qui vient tout juste d'en sortir. Le marchand d'animaux ouvre la grande porte arrière de sa remorque. Il monte à bord et s'y enfonce pour réapparaître aussitôt avec deux magnifiques poneys qu'il guide vers le bâtiment où Charles a tout préparé pour les accueillir. Quelques instants plus tard, Charles ressort par la porte de côté. Les enfants ne se sont rendu compte de rien, trop occupés à prendre leur repas pour pouvoir ressortir le plus vite possible.

Sans perdre un instant, Patrick pénètre dans la maison et file tout droit vers la salle à manger où il rejoint Marianne et les enfants. Après l'échange du baiser habituel sur la joue de son épouse, il saisit Élen, qui s'est littéralement lancée dans ses bras. Il la soulève en l'embrassant alors que l'enfant ne cache pas le plaisir

Élen

qu'elle ressent. Elle demeure accrochée au cou de son père, qui était absent depuis plusieurs jours.

– As-tu bien mangé, ce soir? s'informe le père en s'adressant à sa fille.

– Je mange toujours bien, papa. N'est-ce pas, maman?

– Oui ma chérie, tes deux frères aussi.

– Alors, comment va mon petit homme?

– Bien papa.

– J'ai une magnifique surprise pour vous deux. Si vous avez terminé, suivez-moi.

Les deux enfants s'accrochent aux mains de leur père et sont entraînés vers l'extérieur. Le trio se dirige vers le bâtiment où Charles attend patiemment, debout devant la grande porte toujours fermée derrière lui. Il sourit aux enfants et, sur un signe de tête de son patron, il entrouvre la grande porte et pénètre à l'intérieur. D'un seul coup, il ouvre à pleine largeur l'une des portes à pentures, disparaît quelques secondes et revient en tenant les rênes des poneys sur lesquels il a déjà installé une selle. Sans aucune hésitation, Élen lâche la main de son père et court vers celui qu'elle a déjà choisi, un magnifique poney à la robe brun caramel, à la queue et à la crinière blonde. Elle frémit de plaisir et tourne autour de l'animal, les yeux débordants d'émerveillement. Pendant ce temps, Éric marche d'un pas craintif vers l'autre animal. Charles accroche

Élen

solidement les rênes à deux anneaux fixés sur un chevalet fabriqué au cours de l'après-midi. Puis, il attrape Élen par la taille et l'installe sur le dos du poney, qui ne bronche pas. D'un geste spontané, elle se penche et colle son visage contre la crinière de l'animal, au grand plaisir de son père, qui l'observe.

– Merci, papa, c'est le plus beau cadeau de toute ma vie, lance-t-elle avec son petit rire si attachant.

– Je suis heureux qu'il te plaise, ma chérie. Il est à toi, mais je ne veux pas que tu t'en approches toute seule. Quand tu voudras le voir ou le monter, tu le demandes à Charles, il t'accompagnera et te montrera comment le monter. Tu devras aussi apprendre comment faire sa toilette. C'est promis?

– Bien sûr, papa. Croix sur mon cœur.

Éric s'est finalement approché de son poney et Charles l'aide à monter sur son dos. Le garçonnet tremble un peu, mais il résiste pour ne pas faire voir sa peur devant sa sœur. Les deux enfants sont maintenant bien en place. Après quelques conseils de sécurité, Charles promène les deux poneys devant la grange, au grand bonheur de Patrick, satisfait de la réaction de sa fille.

– Ah non! Patrick, tu n'as pas... lui lance Marianne. C'est trop dangereux, ils sont trop jeunes..., et...

– Marianne, veux-tu bien cesser d'avoir peur pour eux? Il faut bien qu'ils s'amuse saine ment. J'ai toujours voulu posséder un

Élen

animal et mes parents m'ont refusé cette opportunité. Je veux que mes enfants sachent ce qu'est un lien entre un animal et son maître.

– Si tu le dis. Charles, soyez prudent avec les enfants, crie Marianne, qui coupe court à la conversation, sachant qu'elle n'a aucune chance de ramener son mari à la raison.

Charles retient fermement les deux poneys, qui marchent d'un pas lent, se souciant peu de leur passager. Éric s'agrippe à deux mains au pommeau de la selle et regarde sa mère avec une folle envie de lui crier. Élen, plus aventurière, se retient à peine. La joie et le plaisir se lisent facilement sur son visage et montrent bien le bonheur qu'elle éprouve.

– Papa, papa, regarde-moi, crie Élen qui relâche ses mains pour attirer l'attention de son père.

– Sois plus prudente, ma chérie! Retiens-toi solidement, reprends Patrick qui s'avance vers elle.

La ballade se poursuit encore quelques minutes. Puis, sur un signe de Patrick, Charles fait descendre les enfants, au grand soulagement de leur mère. Éric s'éloigne aussitôt pendant qu'Élen caresse le museau de l'animal qui hennit en secouant la tête. La fillette sursaute, un peu étonnée. Puis, l'effet de surprise passé, elle frémit de plaisir et de joie et constate qu'il a agi ainsi parce qu'il est

Élen

satisfait. Son père la soulève dans ses bras et la serre affectueusement contre lui.

– Alors, es-tu contente de ton cadeau?

– Oui, papa. Est-ce que je peux me promener encore?

– Non, c'est l'heure d'aller prendre un bain et de faire un gros dodo. Juliette, ramenez les enfants. Quant à toi, petite friponne, j'irai te raconter une histoire pour t'endormir, lui promet-il.

Dans l'écurie, les deux poneys sont installés dans leur stalle. Charles stationne son camion derrière la maison devant la porte de la cuisine où Marguerite l'attend, prête à partir. Marianne la rejoint avant qu'elle ne monte dans le camion.

– Marguerite, j'aurais besoin de vous cette fin de semaine. Nous attendons quelques invités. Cela vous cause-t-il un dérangement?

– Bien sûr que non, madame Marianne, ça me fera plaisir.

– Amenez vos enfants, ils pourront jouer avec les nôtres. Je suis certaine qu'ils vont bien s'entendre.

– Merci, madame, mais j'aurais trop peur qu'ils brisent quelque chose.

– J'insiste, Marguerite.

– Bien, madame.

Lorsque Marianne revient au salon, Patrick est déjà dans son bureau. Elle couche les enfants et rejoint son mari.

Élen

– Les enfants sont au lit, mon chéri.

– Bien, j’y vais.

Patrick laisse ses papiers et monte dans la chambre de son fils. Du bout des lèvres, il effleure le front de l’enfant déjà endormi et se retire doucement. Il entrouvre la porte de la chambre d’Élen et pointe le bout du nez. Les yeux fermés, elle feint de dormir.

– Je ne suis pas chanceux ce soir encore! Ma petite princesse dort déjà...

Élen ouvre aussitôt les yeux en ricanant. Il s’approche du lit et prend place tout à côté de l’enfant. Il débute l’histoire de la bonne fée dont le seul but dans la vie est de veiller sur les petites filles. Élen boit littéralement les paroles de son père. Sa confiance en son père est si grande qu’elle y croit. Cette fée existe vraiment et elle va veiller sur elle, comme elle le fait certainement pour toutes les autres petites filles! L’histoire terminée, Patrick pose un baiser rempli d’amour et d’affection sur le front de sa fille.

– Dors bien, ma chérie. Fais de beaux rêves et que la bonne fée te protège.

– Bonne nuit, mon petit papa chéri.

~

Élen

Tout l'été, Patrick et Marianne reçoivent amis et relations d'affaires, sans compter les enfants qui viennent, accompagnés de leurs parents. Quand il fait beau, Éric et Élen ne sont jamais tout à fait satisfaits lorsqu'ils doivent rentrer pour se préparer à se coucher après le départ de Charles et de sa famille. Les enfants de Marguerite s'entendent à merveille avec Élen, mais un peu moins avec Éric qui, de son côté, cherche toujours à prendre les choses en mains et à diriger les jeux à sa manière. Les jours de pluie, le petit groupe se retrouve dans la maison à explorer le sous-sol et le grenier. Ils inventent des jeux et des histoires de fantômes qui viennent parfois troubler leur sommeil.

Puis, c'est le retour vers la ville. Les enfants de Marguerite doivent reprendre le chemin de l'école. La petite famille Gendron regagne la maison de Sillery, qui paraît bien triste aux enfants. Élen quitte son poney Caramel avec tristesse et pour de longs mois. C'est Christine, la fille aînée de Charles, qui lui a promis de prendre soin de l'animal.

– Je lui parlerai souvent de toi.

– Merci Christine, je suis contente.

Marianne s'ennuie, elle aussi. Le Domaine lui manque et elle ne peut résister à l'idée de partir quelques samedis d'automne pour aller y passer la journée avec les enfants. La joie qu'elle peut lire sur leur visage la réjouit. Puis, de moins en moins disponible, elle décline les demandes pourtant insistantes d'Élen.

Partie trois

Le long hiver et le printemps tardif ont finalement cédé leur place à l'été. Après quelques belles fins de semaine choisies ici et là au cours du printemps, la famille Gendron est de nouveau de retour à Saint-Casimir pour tout l'été.

Élen est folle de joie à l'idée de revoir son poney tous les jours. La voiture est à peine immobilisée qu'elle en descend et court vers l'écurie où elle retrouve enfin son compagnon. Lorsqu'elle appuie son visage contre celui de l'animal, ce dernier laisse échapper un petit hennissement, comme s'il voulait faire savoir à sa jeune maîtresse qu'il est heureux qu'elle soit de retour près de lui. Stéphane, qui observe la scène, s'avance et s'empresse de seller l'animal. Le poney sort de l'écurie en trotinant, entraînant sa cavalière, qui crie sa joie. Marianne transporte les bagages tout en l'observant du coin de l'œil. Elle ne comprend vraiment pas l'engouement presque obsessionnel de cette enfant pour les animaux et pour tout ce qui bouge de vie dans la nature.

Élen

Patrick, lui aussi, a retrouvé son havre de paix. Il arrache Marianne de son travail et marche lentement sur le terrain avec elle, profitant de toute la beauté d'une nature à la fois pure, sauvage et revigorante. Son attention est attirée par les cris de joie d'Élen, qui pousse sa monture vers le pacage. Il sourit à la vue de ce spectacle sans prix à ses yeux. Le bonheur de sa fille le comble, malgré le fait que sa femme n'arrive pas à exprimer la même satisfaction. Finalement, le couple rejoint Juliette à l'intérieur. Elle est déjà occupée à mettre un peu d'ordre dans les bagages. La maison est d'une propreté sans pareille. Marguerite a sans doute passé des heures à tout faire reluire, mais pour l'homme d'affaires, l'émerveillement et le repos seront brefs. Dès le lendemain, il doit reprendre le travail. Il devra laisser sa petite famille qui s'est agrandie d'une autre fille au cours de l'hiver. L'enfant fut baptisée Louise, mais pour le père, Élen sera toujours Élen. Marianne avait cru qu'avec l'arrivée de cette dernière, les choses seraient différentes, mais Patrick porte à Louise le même intérêt qu'aux garçons, rien de plus, rien de moins.

~

Il est six heures trente du matin lorsque la Cadillac quitte le Domaine des Peupliers en direction de Québec.

À cette heure matinale, la circulation est encore calme sur la route 138. Il souhaite que cette route désuète cède bientôt sa place à l'autoroute. D'ailleurs, le projet a été annoncé à la population par le gouvernement, mais en attendant sa réalisation, le trajet se fait sans encombre même si les ralentis sont fréquents. Les automobilistes doivent traverser plusieurs villages et ils doivent parfois demeurer de longues minutes derrière les tracteurs de ferme que les cultivateurs conduisent pour se rendre aux champs en bordure de la route 138.

Près de deux heures plus tard, la voiture s'immobilise devant l'aérogare. Aussitôt que l'homme d'affaires traverse la porte, Karen le rejoint. Elle lui remet son billet pour le vol 612 en direction de Montréal et dont le départ est prévu dans moins de dix minutes. Le soleil est déjà haut et la journée s'annonce superbe. À peine quelques petits nuages dispersés ici et là, comme des morceaux d'ouate poussés par un vent léger. Par leurs formes disparates et leur blancheur immaculée, ils viennent ajouter à la beauté de ce ciel bleu.

Le vol se déroule bien et l'avion se pose sans encombre à Dorval. À leur arrivée, un chauffeur attend les deux voyageurs. Il récupère le porte-documents de son patron et celui de son assistante, puis ils marchent rapidement vers la sortie. Patrick et Karen montent dès que la portière s'ouvre. Le trajet vers le centre-ville est très long, car la circulation est beaucoup plus dense qu'à Québec. L'homme

d'affaires et son assistante ont amplement le temps de réviser les dossiers qu'ils auront à traiter au cours de la journée.

La réunion à laquelle participent Patrick et Karen débute sur un mauvais pied. Les choses ne vont pas aussi rondement que prévu. Les négociations s'avèrent ardues avec les héritiers de la quincaillerie que le groupe Gendron se propose d'acquérir. De mains de maître, Patrick parvient à retourner la situation. Finalement, les documents préliminaires sont signés par les deux parties et l'entente préliminaire est suivie de chaleureuses poignées de mains. Quelques modalités restent à finaliser et Karen s'en chargera. Aussitôt qu'il en a la chance, Patrick se libère, serre la main des frères Trudel et se retire.

Le chauffeur attendait patiemment devant la porte de l'entreprise, sur la rue Saint-Laurent. L'heure du dîner approche et ils se rendent prendre le repas du midi dans la grande salle à manger d'un hôtel huppé du centre-ville. L'après-midi est bien rempli par les affaires courantes qui se succèdent les unes après les autres. Il est un peu plus de huit heures du soir lorsqu'ils rentrent finalement à l'hôtel Reine Élisabeth. Patrick invite Karen à le rejoindre à sa chambre dès qu'elle aura déposé sa valise.

– J'ai plusieurs choses à mettre au point pour demain.

Karen ne traîne pas et rejoint rapidement son patron. Une bouteille de champagne décapsulée repose dans un seau à glace posé sur la table de travail. Dès qu'il la voit entrer, Patrick remplit aux

trois quarts le verre destiné à Karen. L'homme d'affaires a défait sa cravate et retiré son veston. Déjà, des papiers sont éparpillés devant lui. Karen tire une chaise, prend son verre et boit une petite gorgée de ce liquide pétillant et enivrant.

– Nous avons conclu une excellente affaire ce matin, j'en suis satisfait. Cette acquisition était indispensable à notre organisation. Avec cette transaction, nous allons pouvoir couvrir un plus grand territoire et prendre véritablement notre place sur le marché. Désormais, nous allons être en mesure de desservir plus de cinquante pour cent du territoire de Montréal et, de surcroît, une bonne partie de la banlieue. Tout cela se fait avec une telle facilité que les concurrents n'y verront que du feu. Lorsqu'ils se rendront compte de la place que j'occupe, il sera trop tard pour eux. Pour le moment, tous croient faire une bonne affaire en vendant. Il se construit de plus en plus de résidences et d'édifices à logements. C'est le temps de foncer. Nous allons maintenant amorcer la phase de la publicité. As-tu les ébauches du projet?

– Les voilà! J'ai prévu environ quinze pages d'un cahier publicitaire nouveau genre, sur papier journal. Nous toucherons différents sujets : la construction, la rénovation, la décoration, etc. Les spéciaux s'appliqueront partout, pour une durée d'un mois.

– Je te laisse peaufiner les détails. Prends les arrangements qui s'imposent.

Élen

– C’est déjà fait. J’ai un expert pour chacune des facettes. Ils débutent demain les recherches sur les premiers sujets. Je suis certaine que ce dépliant nouveau genre sera un franc succès dès son lancement, du jamais vu au Québec.

– Je te fais confiance. Tu superviseras la sortie du premier numéro, mais vois à ce que quelqu’un puisse prendre la relève, sous ta supervision, bien sûr. Je ne veux pas que tu y consacres tout ton temps, j’ai besoin de toi.

Karen n’ajoute rien à la remarque de son patron. Elle a déjà prévu quelqu’un pour la remplacer. Elle poursuit...

– Tu auras les épreuves sur ton bureau dès qu’elles seront prêtes. Jette un œil sur la page couverture. Cela te convient-il?

– C’est parfait! J’aime beaucoup. Ça laisse beaucoup de place à l’imagination. Réserve un encadrement dans une des pages pour que les lecteurs puissent le découper et nous faire parvenir leurs suggestions et commentaires. À mon avis, il est important d’être à l’écoute de notre clientèle. OK! Va pour cette partie. Avant de poursuivre notre travail, j’aimerais discuter de certaines choses plutôt personnelles. J’espère que tu n’as pas d’objection?

– Ça dépendra de tes questions?

– Karen, dis-moi, as-tu un petit ami?

La jeune femme sursaute en entendant cette question plutôt directe. C'est la première fois que son patron aborde le sujet de sa vie personnelle. Elle hésite quelques instants avant de répondre.

– Pour le moment, je n'ai personne dans ma vie. Je préfère me consacrer pleinement à mon travail. Nous sommes en pleine croissance et je ne dispose pas de temps pour cela. J'y verrai plus tard. Vivre à deux ne m'enchanté pas réellement.

– Accepterais-tu de passer la nuit avec moi?

– Bien sûr que non, répond Karen en se levant d'un bond.

– Assieds-toi, s'il te plaît. Je n'ai aucunement l'intention de te garder ici ou d'abuser de toi. Je voulais simplement sonder le terrain en ce qui te concerne. Je ne t'avais jamais entendu parler d'un copain ou même d'une quelconque sortie avec un homme. De plus, tu es toujours si disponible que...

Karen reste plantée près de sa chaise, indécise. Patrick n'attend pas et poursuit.

– De toute manière, je ne voudrais pas d'une assistante qui serait amoureuse de moi. J'ai besoin de quelqu'un de complètement neutre, une personne capable de prendre les bonnes décisions le moment venu. Je suis conscient que je t'accapare et je me demandais si cela ne te deviendrait pas désagréable un jour. Par cette question, je voulais également me rassurer. Si jamais tu avais eu certaines attentes envers moi, il aurait mieux valu pour nous que tu

quittes immédiatement ton poste avant que je ne te remercie de tes services. Je serais incapable de travailler en toute confiance avec quelqu'un qui aurait des intérêts autres que la réussite de l'entreprise. Comme j'ai l'intention de t'impliquer davantage, je ne veux pas d'une personne qui ne sait que dire oui. J'ai besoin de quelqu'un comme toi, Karen.

– Tu n'as rien à craindre de ce côté, Patrick. Je n'ai d'autre intérêt que de faire mon travail. Mon but n'est pas de te courir après, mais de t'assister de mon mieux. Moi aussi, j'aime bien que les choses soient claires. Et puisque cela t'intéresse, non, je n'ai pas d'ami de garçon et je n'en veux pas. J'ai une carrière à mener et, en tant que femme, je dois me battre sans arrêt si je veux qu'on me respecte dans ce milieu. La femme doit prendre sa place, même dans le milieu fermé des affaires. Sauf le respect que je te dois, nous avons trop longtemps été traitées comme des objets de parure pour les hommes. Ma position explique peut-être la raison pour laquelle je n'ai pas de temps à perdre avec eux. Mon père me disait que j'avais des capacités exceptionnelles et que je devais les exploiter à fond si je voulais, un jour, avoir ma place.

– Maintenant que nous savons où nous allons tous les deux, je te souhaite une bonne nuit, Karen. Je terminerai seul. Demain, nous aurons une autre journée difficile avant de rentrer à Québec.

Le lendemain matin, la rencontre prévue avec les banquiers se déroule sans trop de problèmes. Malgré quelques hésitations

sans doute simulées pour mieux se valoriser, le directeur commercial accepte finalement de supporter son ambitieux client. Il a pressenti en lui un potentiel suffisamment productif pour rapporter de généreux bénéfices à son institution financière. Avec la documentation qu'il a sous les yeux, le banquier se dit satisfait. Malgré le fait qu'il ait détecté quelques petits risques mineurs, il appose sa signature. Le directeur informe son client que les papiers seront préparés et expédiés à son bureau de Québec dans les deux jours suivants, pour vérification et signature finale. Dès lors, l'argent sera à la disposition de la compagnie. Les deux hommes et Karen se serrent la main et ils quittent la banque le sourire aux lèvres.

– Tu l'as adroitement mis dans ta poche, n'est-ce pas?

– Tu ne saurais pas si bien dire. Ce petit prétentieux se prend pour un grand financier et il croit qu'il va faire fortune avec moi. C'est là qu'il fait erreur. Malheureusement pour lui, il devra se contenter de quelques miettes. Je n'ai pas l'habitude de donner les meilleurs morceaux aux banquiers. Je préfère les garder pour moi.

– C'est ce que j'admire chez toi. Ce sang-froid que tu as pour conduire tes affaires. Les risques que tu prends sont toujours si savamment calculés qu'ils deviennent invisibles pour certains et quasi inexistantes pour d'autres.

La conversation se poursuit durant le trajet qui les ramène vers l'aéroport. Le retour à Québec s'effectue sans anicroche, malgré

Élen

le mauvais temps qui semble vouloir s'installer en altitude. L'avion transperce de gros nuages gris qui flottent au-dessus de Dorval. L'espace de quelques secondes, des éclairs déchirent le ciel et jettent une lueur passagère par le petit hublot. Le commandant de bord ordonne à ses passagers de garder leur ceinture bouclée en raison des zones de turbulence. Mais le soleil revient lorsqu'ils se rapprochent de l'aéroport de Québec. L'avion se pose sur la piste avec quelques minutes de retard, alors que le chauffeur les attend devant la porte de l'aérogare. Il reconduit son patron à son domicile et repart avec Karen qui passe prendre ses affaires pour le week-end. Il repart chez Patrick et reconduit les deux passagers au Domaine des Peupliers, à Saint-Casimir.

~

Pendant ce temps, Marianne accueille sa belle-mère qui, en principe, ne devait arriver que le samedi, en après-midi. Elle est déçue de voir arriver cette vieille sorcière qui vient empoisonner son week-end. L'accueil est plutôt froid. Elle affiche un sourire figé et appose un effleurement de baiser sur les joues de la vieille dame. Les enfants courent rejoindre « Mamie », qui donne ordre à son chauffeur de rentrer tous ses bagages. Éléonore ouvre les bras pour recevoir Élen, qui se lance à corps perdu contre sa grand-mère, qu'elle affectionne beaucoup. Pendant que la vieille dame serre l'enfant contre elle, elle crie à Éric de prendre la

Élen

petite boîte enveloppée de papier rouge. Quelques minutes plus tard, en passant près de Marianne qu'elle feint d'ignorer, elle entraîne Élen avec elle dans sa chambre. Elle referme la porte derrière elle et incite l'enfant à prendre place sur le lit pour ouvrir ses cadeaux. Élen ne se fait pas prier. Le papier vole partout. Les cris de joie de l'enfant accompagnent ses découvertes, ce qui comble la grand-mère de plaisir, toujours épatée par l'intelligence de sa petite-fille ainsi que par son caractère explosif et exubérant.

Lorsqu'elles quittent la chambre, Élen porte à son cou une magnifique chaînette et un petit cœur en or. Elle a laissé tous les jouets derrière elle, concentrant son attention et son intérêt sur le bijou, qui contient la photographie de sa mamie. Alors que sa grand-mère veut rejoindre Marianne au salon, Élen la prend par la main et l'entraîne vers l'extérieur, l'obligeant à la suivre.

– Viens avec moi, grand-maman. Je veux te présenter mes nouveaux amis.

Éléonore se laisse entraîner par sa petite-fille.

Élen lui présente les enfants de Marguerite. Puis, elle reprend rapidement la main de sa mamie, et cette fois, elle l'emmène vers les bâtiments.

– Où allons-nous? s'inquiète la grand-mère. Je n'aime pas cette odeur.

– Tu vas t'habituer, grand-maman. Je veux te présenter ma meilleure amie.

Élen

– Grand Dieu! s'exclame Éléonore. Tu ne vas pas me dire que tu as des animaux?

– Ce n'est pas un « animaux », c'est mon ami « Caramel », un poney.

– Je refuse d'entrer dans cet... endroit.

– Alors, reste là et promets-moi que tu ne bougeras pas.

– Bien sûr!

Éléonore ne peut retenir un cri de frayeur en voyant l'animal sortir de l'écurie avec sa petite-fille sur le dos. L'enfant, sûre d'elle, prend les rênes et dirige son ami vers sa grand-mère, qui recule de quelques pas, refusant tout contact physique avec cette bête qu'elle juge répugnante, malodorante et dangereuse.

– Élen, ma chérie, c'est horrible, cet animal. Tu vas te blesser. Jeune homme, descendez-la de là tout de suite, ordonne la grand-mère.

Stéphane s'approche et s'apprête à saisir Élen.

– Mamie, Caramel est mon ami. Je ne veux pas que tu le détestes. Il est gentil, tu sais. Je veux que tu l'aimes comme moi.

– Bon, ça va, mais fais tout de même très attention, lance la grand-mère en s'éloignant rapidement.

– C'est promis, mamie.

En fin d'après-midi, Patrick et Karen arrivent au domaine. La jeune femme ne pouvait pas se présenter sans avoir des cadeaux pour les enfants. Et comme à chaque fois, c'est Élen qui est la plus choyée.

Élen

Puis, le temps des surprises passé, Karen ne rate pas l'occasion de prendre des nouvelles de Caramel. Elle insiste pour lui rendre visite. L'enfant est toujours heureuse de la conduire auprès de son poney. Toutes les deux admirent l'animal que Stéphane est occupé à brosser. Élen veut épater Karen.

– Stéphane, je veux le faire, lance Élen en s'approchant.

Le jeune homme place la brosse entre les mains de l'enfant et lui montre comment faire. Karen admire la vigueur de cette enfant qui ferait n'importe quoi pour l'impressionner. Sur le chemin du retour vers la maison...

– Un jour, c'est toi qui vas remplacer ton papa à la tête de son entreprise. Tu es brillante et fonceuse comme lui.

– C'est quoi fonceuse?

– C'est quelqu'un qui n'a pas peur de poser des gestes pour avancer dans la vie. Un jour, tu comprendras, j'en suis certaine. Je te laisse, je vais rejoindre ta mère et ton père. On se voit tout à l'heure.

De sa main, Élen lui souffle un baiser, puis retourne vers l'écurie où elle reprend sa première leçon pour entretenir son poney.

~

Un mois s'est écoulé et Élen monte son poney comme une grande. L'animal et l'enfant sont inséparables. De son côté, Éric n'éprouve

Élen

aucun intérêt ni aucun plaisir à monter le sien. Il refuse d'accompagner sa sœur, qui ne perd aucune occasion de se moquer de sa peur. Éric reste indifférent aux remarques d'Élen, mais avec le temps, cette indifférence se change en saute d'humeur, puis en colère et, finalement, en frustration. La blessure est devenue trop profonde et un jour, il ne peut se retenir. Pour la première fois, il frappe sa sœur en plein visage et prend la fuite pour se réfugier auprès de sa mère. Le geste de colère qu'il a posé n'a échappé ni à Charles ni à Stéphane.

– Pourquoi ton frère a-t-il fait ça? s'enquiert Stéphane.

– Je ne sais pas, dit-elle en essuyant ses larmes.

– Tu as bien dû lui faire quelque chose pour qu'il te frappe comme ça?

– Je lui ai juste dit qu'il avait peur de son poney.

– Je crois bien que c'est vrai, ma chérie. Éric n'aime pas son poney autant que toi. Il y a des gens qui aiment les animaux et d'autres qui ne les aiment pas. Certains sont indifférents, d'autres en ont peur. C'est comme ça. Ils en ont le droit. Maintenant, va rejoindre Éloïse et Christine.

– Merci, Charles. Je vous aime beaucoup, lance Élen en oubliant déjà son chagrin.

~

Quelques semaines plus tard, un matin comme tous les autres, Stéphane fait sa tournée de l'écurie, histoire de donner à manger aux deux bêtes.

– Papa! Viens vite, je crois que Caramel est malade, crie Stéphane, en courant vers son père, qui s'apprêtait à partir pour se rendre aux champs.

– Qu'est-ce qu'il a?

– Je ne sais pas. Il est couché sur le côté et ne bouge plus. Il a plein de « *broue* » à la gueule.

En sentant la main de Charles sur sa tête, l'animal émet un faible hennissement. Ses yeux sont vitreux et un liquide visqueux, blanc et épais s'échappe de sa gueule et de ses narines. En se déplaçant pour tâter le ventre du poney, Charles pose le genou sur un objet.

– Ouch! Qu'est-ce que c'est que ça? Bon sang! C'est de la mort-aux-rats. Vite Stéphane, va téléphoner au vétérinaire... Comment ce poison est-il venu là? Je l'avais rangé dans l'armoire, j'en suis certain.

Moins d'une heure plus tard, le vétérinaire est sur les lieux et s'affaire autour de l'animal. Après un bref examen...

– Il a mangé une bonne quantité de ce poison. Désolé, Charles, il va falloir l'abattre. Monsieur Gendron est-il à la maison?

– Non, mais madame est là.

Élen

– Bon, j’y vais.

Juliette informe sa maîtresse de la visite du vétérinaire et Marianne le reçoit aussitôt.

– Madame, j’ai bien peur qu’il faille abattre le poney de mademoiselle Élen. Il est très malade.

– Si vous devez en abattre un, faites de même avec l’autre. Débarrassez-moi de ces horribles bêtes. D’ailleurs, mon fils n’en veut pas. Je ne veux rien entendre concernant ces animaux. Faites-en ce que vous voulez.

– Bien, madame.

Geoffroy DuSablon baisse la tête et quitte la maison la tête basse, déçu de l’accueil et de la réponse obtenue. De retour à l’écurie...

– Madame Gendron demande que les deux bêtes soient abattues.

– Docteur, on ne peut pas faire ça, monsieur ne sera pas content. Va pour Caramel, mais pas l’autre, j’en prends la responsabilité.

– Comment l’animal a-t-il pu être mis en contact avec ce poison? s’interroge le vétérinaire en regardant le contenant de poison.

– Je n’en sais rien. Peut-être un oubli de quelqu’un! Mais le pire n’est pas encore passé.

– Que voulez-vous dire?

– C’est le poney de mademoiselle Élen et son meilleur compagnon. Elle l’aime profondément et s’en occupe tous les jours, elle est...

Élen

Charles s'interrompt en apercevant Élen qui se dirige vers la stalle. Il marche vers elle et la prend dans ses bras.

– Ma chérie, tu vas avoir beaucoup de chagrin, ce matin. Caramel est très malade et le docteur l'examine en ce moment.

– Je veux le voir. Je veux voir mon poney, oncle Charles, crie Élen, en se débattant.

– D'accord, mais on y va ensemble. Calme-toi.

Élen n'entend pas ce que lui dit Charles, son seul intérêt étant de se rendre auprès de son ami. Elle s'approche de l'animal allongé sur la paille.

– Caramel, lève-toi. Tu n'es plus malade, crie Élen, désespérée et en pleurs.

L'animal reste inerte. La mort a fait son œuvre.

– Tu vois, ma chérie, ton poney a avalé ce qu'il y avait dans cette boîte et il en est mort, lui dit Charles. Tu vois, ici, le petit dessin? Cela veut dire qu'on peut mourir si on en mange.

Élen n'écoute pas. Elle a le cœur gros. C'est la première fois qu'elle est confrontée à la mort. Elle est bouleversée et incapable de mettre des mots sur ce qui se passe vraiment dans son cœur. Charles l'observe et compatit à son chagrin. Il vient s'asseoir tout près d'elle, toujours inconsolable.

Élen

– Ce sont des choses qui arrivent. On aime un animal et puis un jour, il est malade et il meurt. On ressent beaucoup de peine dans son cœur. Caramel t’aimait lui aussi, mais il ne pouvait plus rester avec toi, il était trop malade. C’est ça, la mort, c’est lorsque le cœur s’arrête. Colle ton oreille ici et écoute! Tu n’entends plus les battements de son cœur, n’est-ce pas?

– Non, oncle Charles.

– Il s’est arrêté.

Stéphane prend Élen dans ses bras, marche vers la sortie, dépose l’enfant dans la balançoire et la confie à Christine et Éloïse.

Vers la fin de l’après-midi, l’enfant se rend à l’écurie. Elle sait que Caramel n’y est plus. Sans se préoccuper des autres, elle s’assoit sur la paille où reposait l’animal. Adossée au mur mitoyen, elle reste immobile. Déçue, fatiguée et épuisée par son chagrin, elle s’endort.

– Charles, avez-vous vu Élen? lui demande Marianne.

– Non, madame. Tout à l’heure, elle jouait avec mes filles. Je vais aller jeter un coup d’œil.

Après quelques minutes de recherches rapides, tout le monde se rend à l’évidence : personne ne l’a vue depuis deux bonnes heures. L’inquiétude grandit et tous reprennent les recherches. Marianne rejoint Patrick et l’informe de la disparition de l’enfant,

Élen

négligeant de lui parler du drame qu'elle a vécu. Finalement, c'est Stéphane qui devine...

– Je sais où elle se trouve. Viens avec moi, papa.

Les deux hommes retrouvent l'enfant profondément endormie. Charles la transporte dans ses bras jusqu'à la maison où Marianne ne tient plus en place. En voyant sa fille indemne, elle l'arrache des mains de Charles et la serre tendrement contre elle. On informe aussitôt Patrick du retour de sa fille.

Durant plusieurs jours, Élen n'a plus le goût de s'amuser. Elle se promène de l'écurie aux champs et, tête basse, elle parcourt les mêmes trajets qu'elle faisait avec son poney.

On ne reparla plus de la mort de Caramel.

Le second poney d'Élen fut nommé Betty, une superbe femelle, tout aussi douce que Caramel. Betty avait, elle aussi, une queue et une longue crinière blonde, alors que sa jupe était d'un brun plus foncé. Patrick avait choisi un animal qui s'approchait le plus possible de Caramel, autant de caractère que d'apparence, mais un peu plus petit.

Le gabarit de Betty facilite l'apprentissage de l'équitation et Élen prend de plus en plus d'assurance. Elle passe des heures à la chevaucher sans jamais oublier de la partager avec Christine et Éloïse qui apprécient monter Betty. Les trois fillettes sont devenues des amies inséparables.

Patrick Gendron est de plus en plus occupé par ses florissantes affaires et, par conséquent, de moins en moins présent à la maison. Une à une, de nouvelles quincailleries s'ajoutent à celles déjà acquises.

Marianne, de son côté, est de plus en plus seule et se surprend à souhaiter rentrer en ville avant la fin de l'été puisqu'elle pourra enfin y retrouver son cercle d'amies. Malgré la beauté des lieux, elle en retire moins de plaisir et de satisfaction qu'elle ne l'avait d'abord espéré. La solitude que lui impose l'absence de Patrick est difficile à supporter. Elle passe ses journées entières à lire sur le patio arrière ou dans la maison.

Au fil des jours, la tranquillité de Saint-Casimir devient lourde et assommante. Sauf Marguerite, elle n'a pas d'amie. Elle survit du lundi au vendredi, elle vit du vendredi au dimanche. Elle étire le temps entre la vie et la survivance, sachant que Patrick ramènera des invités avec qui elle pourra partager autre chose que des mots d'enfants. En fait, dans ce monde en vase clos, elle n'a que sa petite personne et ses enfants à prendre soin. Son fils Éric trouve le temps long, lui aussi. Contrairement à Élen et Louise, il s'est vite lassé de la campagne et ne cesse d'insister pour rentrer en ville.

Élen

Justin est encore trop jeune pour réclamer quoi que ce soit et, de toute façon, c'est Juliette qui joue le rôle de mère auprès de lui.

Élen fera bientôt son entrée à l'école et il ne restera que Justin et Louise à la maison. Pour la petite famille, l'entrée des classes signifie que les visites au Domaine de Saint-Casimir seront de plus en plus espacées et c'est Élen qui en souffre le plus.

~

Déjà un mois que l'école est commencée. Élen est tout de suite identifiée comme étant une élève intelligente, vive et réceptive. Elle reçoit souvent des félicitations et des encouragements de la part de son enseignante. L'enfant ne manque jamais une occasion de le souligner à sa mère et s'attend, bien sûr, à recevoir une récompense pour son travail, cette récompense étant évidemment une fin de semaine au Domaine des Peupliers.

À deux reprises, Marianne s'est pliée aux demandes de sa fille, mais Éric refuse de les accompagner. C'est donc Juliette qui en a la garde durant l'absence de la petite famille. Au Domaine des Peupliers, Élen passe tout son temps avec Betty, mais les visites à la campagne sont toujours trop courtes à son goût et elle repart souvent le visage triste de quitter le Domaine et sa Betty, qu'elle n'oublie jamais d'aller caresser avant de repartir en ville.

– Papa, pourquoi on ne vient pas plus souvent au Domaine?

Élen

– Tu vas à l'école maintenant.

– Oui, mais mon poney?

– Écoute, je vais essayer d'arranger cela avec Charles. Je te le promets.

Le week-end suivant, Charles se présente à la résidence de Sillery. Moins de quinze minutes plus tard, après les recommandations de la mère, il repart avec Élen pour le Domaine des Peupliers. Puis, en fin de journée, il raccompagne sa petite princesse, comme il se plaît à la surnommer. À partir de cette première fois, il en fut de même tous les samedis.

~

Les vacances de Noël approchent. Patrick propose à Marianne de briser la tradition et de passer le temps des Fêtes à la campagne. Marianne, incapable de refuser quoi que ce soit à son mari, réalise que c'est aussi une belle occasion de passer Noël en famille. Elle propose même d'organiser une grande fête où des dizaines de personnes seraient invitées. Patrick est emballé par l'idée et Marianne se lance à fond de train dans les préparatifs.

Dès le lendemain, la maîtresse du Domaine des Peupliers se rend à Saint-Casimir et donne ses instructions à Charles pour les décorations à mettre en place, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison. Elle souhaite que tous les invités soient ébahis et heureux d'être venus partager les festivités avec eux. Marguerite est mise à contribution,

elle aussi. Elle préparera toute la nourriture du temps des fêtes : pâtés à la viande, dinde, bûche de Noël, biscuits aux formes et aux couleurs diverses, beignets, etc.

Toutes les chambres devront être prêtes à recevoir les invités qui coucheront sur place. Cependant, le nombre de personnes invitées étant déjà très élevé, Patrick prend des arrangements avec le propriétaire du petit hôtel du village. Il réserve toutes les chambres pour au moins trois jours. Certains visiteurs viendront de loin et ils devront se reposer avant de reprendre le chemin du retour.

Parmi les invités, il y aura des amis du couple, des membres de la direction des entreprises et, bien sûr, quelques personnalités politiques. Il souhaite ainsi remercier ceux qui, depuis un certain temps, le supportent dans ses affaires. Il veut, par la même occasion, leur permettre de profiter de la beauté hivernale de Saint-Casimir.

Moins de deux semaines avant la date fixée, plus de vingt personnes ont déjà répondu favorablement à l'invitation de la famille Gendron. Les enfants sont emballés. Ils imaginent déjà tout ce monde grouiller autour d'eux durant les festivités qui dureront plusieurs jours.

Une seule personne refuse de se rendre au Domaine, c'est Éric. Il prétend s'ennuyer à la campagne et préfère ne pas y aller, suggérant de laisser sa chambre aux invités. Marianne ne prête aucune attention aux intentions de son fils. Il a bien le temps de changer

d'idée. Déçu de l'indifférence de sa mère, Éric cherche un autre moyen pour éviter de se rendre à Saint-Casimir. Le lendemain matin, il refuse de descendre prendre son déjeuner, simulant la maladie. Inquiète, Marianne le rejoint dans sa chambre et se rend vite compte du jeu de son fils. Elle exige qu'il s'habille et aille rejoindre les autres, mais Éric ne descend toujours pas. Marianne demande à Élen d'aller chercher son frère. Quelques instants plus tard, un bruit d'enfer se fait entendre dans l'escalier. Éric hurle à tue-tête, appelant sa mère à la rescousse. Pendant ce temps, Élen, bouche bée, regarde son frère dévaler les marches. Au moment où Marianne arrive au pied de l'escalier, son fils lui tombe presque dans les bras, hurlant de douleur. La mère constate rapidement que la jambe droite est si tordue qu'elle est certainement fracturée. Elle crie à Juliette d'appeler l'ambulance.

À l'hôpital, un examen rapide permet de diagnostiquer une fracture du fémur droit, près du genou. De toute évidence, un plâtre est nécessaire pour une période de trente jours avec, comme conséquence, une diminution des activités physiques de l'enfant. Calmée et rassurée par le pédiatre, Marianne caresse les cheveux de son fils pendant qu'on le prépare pour la remise en place de l'os fracturé et la pose du plâtre.

– Veux-tu bien m'expliquer comment tu t'y es pris pour faire une pareille chute?

– Je ne peux pas te le dire, maman.

Élen

– Comment ça, tu ne peux pas me le dire? Me cacherais-tu quelque chose?

– Non, maman.

– Éric, pourquoi tu baisses les yeux?

– Promets-moi de ne pas chicaner Élen?

– Vas-tu finir par me dire ce qui s'est passé? Et que vient faire Élen dans le fait que tu sois tombé dans... Non! Essaies-tu de me dire qu'elle t'a poussé? Oh non! Mais c'est horrible. Pourquoi aurait-elle fait ça?

– Je ne sais pas, maman. Elle ne voulait pas que je tombe, mais elle m'a quand même poussé. Je ne lui en veux pas, maman.

– Nous en reparlerons une fois rentrés à la maison.

Un peu plus de deux heures se sont écoulées lorsque Marianne rentre à la maison avec son fils, qui est contraint de se déplacer avec des béquilles. Aussitôt débarrassée de son manteau, Marianne ordonne à Élen de la suivre dans sa chambre. Le ton employé par sa mère fait peur à l'enfant qui n'y comprend rien.

– Tu vas me dire pourquoi tu as poussé ton frère dans l'escalier? Réponds! hurle Marianne, hors d'elle, en lui serrant le bras.

– Mais maman, je n'ai pas fait ça.

– Oserais-tu me mentir. Je veux la vérité. Tu ne quitteras pas ta chambre aussi longtemps que tu n'auras pas avoué. C'est compris?

Élen

– Maman, non, je n’ai pas poussé Éric, je ne sais pas pourquoi tu es en colère contre moi, répond Élen en pleurant.

Marianne n’écoute rien et quitte la chambre en claquant la porte, laissant Élen en pleurs sur son lit. Lorsque le repas du soir est servi, Élen ne descend pas. Marianne, qui n’a aucune méchanceté véritable en elle, demande à Juliette d’aller la chercher. Les yeux rougis, la fillette prend place à la table, sous le regard amusé de son frère, satisfait de lui. Éric n’avait pas prévu cet incident malencontreux, qui pourtant le sert bien pour se venger de sa sœur. Élen refuse de poser les yeux sur lui, car elle sait qu’il est le responsable de sa punition, mais avant de quitter la table, elle lui jette un regard rempli de colère. Pour bien souligner sa victoire, Éric lui répond par un sourire malicieux et une grimace moqueuse.

~

Noël arrive enfin. Depuis le 23 décembre, la famille Gendron s’est donnée corps et âme aux préparatifs, afin que tout soit prêt pour l’arrivée des invités. Saint-Casimir allait probablement connaître le plus grandiose Noël depuis la fondation du village, en 1847, c’est-à-dire depuis plus d’un siècle et quart. Le Domaine suscite la curiosité des habitants du village et des deux paroisses.

Élen

Cette richissime famille attire l'attention depuis qu'elle a transformé une terre jadis cultivée en un domaine où le luxe est omniprésent.

Plusieurs hommes ont été engagés pour procéder à l'installation d'un immense sapin qui doit supporter plus de 1000 lumières. Puis, sous les peupliers, tout au long de l'allée conduisant au porche de la maison, de petits sapins ont été installés de chaque côté, ceux-ci décorés de lumières aux couleurs vives. On a aussi tapissé la façade de la maison en y créant différents schémas représentant des cloches, un père Noël en traîneau tiré par ses rênes ainsi que des anges avec de longues flûtes. Personne ne reste indifférent devant ces décorations grandioses, qui attirent même les gens des villages voisins.

Patrick a loué une douzaine de traîneaux à chevaux, qui serviront à conduire les invités à la messe de minuit ou, à tout le moins, ceux qui voudront y assister. Pour les festivités qui se dérouleront à la maison, il a retenu les services d'un orchestre de cinq musiciens, qui accompagnera l'invitée surprise, Suzanne Gascon, une figure dominante de la chanson québécoise.

De son côté, Marianne s'est appuyée sur Marguerite pour préparer la nourriture. Pour l'assister, elle a engagé plusieurs femmes du village. Les instructions étaient claires : rien ne devait être négligé pour que tout soit prêt à temps. La réussite de l'événement ne pouvait être mise en péril pour une question de

Élen

nourriture. Les invités doivent être ébahis et comblés, surtout que des personnalités importantes de la haute finance, de l'industrie et de la politique vont y participer, sans compter le personnel de direction de l'empire Gendron. De plus, Patrick compte faire de l'événement une coutume annuelle au Domaine des Peupliers.

Quant à Éric, depuis son accident, les choses ne vont pas rondement entre lui et sa sœur. Patrick a dû intervenir contre la colère de sa femme. Elle cherche continuellement à punir Élen pour le geste irréfléchi et méchant que celle-ci aurait posé à l'endroit de son frère aîné. De son côté, Élen s'est promis de se venger de son détestable frère. Le réveillon sera le moment idéal pour cela. En présence des nombreux invités, la surveillance sera relâchée et elle en profitera pour punir son frère de sa malhonnêteté. Malgré ses six ans, elle s'évalue plus intelligente que lui et elle lui prouvera.

~

La plupart des invités se dirigent vers l'église du village, décorée pour l'occasion d'une magnifique et immense crèche vivante. On y joue des airs de Noël, accompagnés par l'orgue qui fait la fierté des villageois. Ils se présentent à la messe de minuit pour rendre hommage à Dieu et fêter la naissance de l'enfant Jésus. Plusieurs fredonnent les cantiques en attendant que le chœur de chant, principalement composé d'enfants, soit en place. Dans un coin tout

près de l'autel, un grand sapin orné de boules multicolores, de glaçons et de cheveux d'ange a été monté. Des pots de poinsettias au rouge flamboyant ont été disposés à divers endroits tout autour de la balustrade. Le maître-chantre se tourne vers l'assistance et salue respectueusement les fidèles. Baguette en main, il fait un signe discret à l'organiste. La chorale entonne le cantique *Il est né le divin enfant*. Pendant ce temps, le curé remonte l'allée centrale pour se rendre à l'autel, accompagné de ses servants de messe qui ont revêtu leur soutane rouge avec le surplis blanc. L'église est pleine à craquer. Sur tous les visages, on peut lire la joie du temps des fêtes, mais aussi le recueillement.

À la fin de l'office, le curé se dirige vers les portes arrière afin de recevoir les vœux de circonstance de la part de ses paroissiens et de leur transmettre les siens. Les invités de Patrick regagnent les carriages et le convoi reprend la route du Domaine.

La température est de la partie. Une neige légère descend doucement vers le sol, apportant sa contribution à la féerie de cette nuit de Noël. Le village est décoré de sapins lumineux et de lumières multicolores. Les carriages, tirées par les chevaux, glissent au son des grelots qui sèment leur musique. Le cortège ne passe pas inaperçu et les paroissiens saluent de la main les étrangers venus leur rendre visite. C'est la fête partout sur le trajet.

Une fois tout le monde rentré, les bouchons des bouteilles de champagne explosent, annonçant le début des festivités. L'orchestre

Élen

entonne la musique et accompagne Suzanne Gascon, qui livre une prestation époustouflante en interprétant les chants traditionnels du temps des fêtes. La cinquantaine d'invités applaudit et ne lésine pas sur les encouragements. Tout le monde s'amuse gaiement!

Élen profite de ce moment pour se glisser dans la salle de bain de la chambre de ses parents. Elle grimpe sur une chaise près du lavabo et, du bout des doigts, parvient à ouvrir la porte-miroir de la pharmacie. Ses yeux se fixent aussitôt sur un flacon qu'elle connaît bien. Sa mère lui a déjà interdit d'y toucher, sinon elle risquait de violents maux de ventre. Sur la pointe des pieds, elle attrape la petite bouteille qu'elle ouvre aussitôt. Quatre petits comprimés glissent dans sa main. Elle les dépose sur la vanité et referme le tout. Après avoir replacé la chaise, elle dissimule les quatre pilules dans la poche de sa robe. Sans attendre, elle regagne le salon où personne n'a remarqué son absence.

Une heure plus tard, tout le monde passe à table. Les enfants sont installés à la cuisine, l'espace à la salle à manger étant déjà rempli à pleine capacité. C'est Marguerite qui s'occupe de servir les douze enfants : quatre sont des invités, quatre autres sont ses propres enfants plus les quatre enfants Gendron.

Comme par hasard, Élen se retrouve aux côtés de son frère Éric qui cherche à retenir l'attention des autres. Il tente, encore une fois, de tout diriger, comme s'il était le patron. Il quitte sa place pour aller réprimander le petit frère de Stéphane, le deuxième fils de

Charles. C'est le moment qu'Élen attendait. Une petite main agile et discrète laisse tomber quatre comprimés dans un verre de lait.

Marguerite et Charles leur distribuent des morceaux de la bûche de Noël lorsque Éric commence à se plaindre de maux de ventre. Quelques secondes plus tard, son visage passe du rosé au blanc. Il veut se lever rapidement de table, mais le plâtre de sa jambe l'en empêche. Il tente de partir tellement vite qu'il en oublie ses béquilles et se retrouve à plat ventre sur le plancher de la cuisine. Charles s'empresse de l'aider à se relever. C'est à ce moment-là qu'il comprend le désastre que vit Éric. Une odeur nauséabonde l'entoure et son pantalon gris pâle vire lentement au brun. Élen observe la scène en silence, une main sur la bouche pour dissimuler son rire moqueur. Les autres enfants demeurent bouche bée devant le dégât. Charles parvient à soulever Éric. Il le conduit à la salle de bain et l'installe sur la toilette. Marguerite ramène l'ordre dans la cuisine et les enfants reprennent le repas. Lorsque le dessert est entièrement distribué, Marguerite se rend à la salle à manger pour aviser sa maîtresse du malaise de son fils. Marianne accourt aussitôt et demande qu'on conduise Éric à sa chambre. L'enfant, toujours impuissant à retenir ses selles, refuse qu'on le déplace. Il demeure plus d'une heure assis sur la toilette. Marianne craint un empoisonnement alimentaire et exige que l'on fasse venir un médecin, mais la nuit de Noël, ce n'est pas chose facile. Cependant, le docteur Doucet, lui aussi en pleines festivités avec sa

Élen

propre famille, ne peut refuser de se rendre au chevet de l'enfant, que l'on dit très malade. Après un examen minutieux, il ne constate rien d'alarmant chez son patient, sauf une diarrhée qui, à toute fin pratique, semble se résorber. Il recommande à la mère de ne lui donner que du liquide pour les deux prochains jours. Après le départ du médecin, alors qu'Éric se retrouve seul dans sa chambre, Élen pousse l'audace jusqu'à lui rendre visite.

– Alors, mon petit frère, tu es malade?

– Je ne veux pas te voir dans ma chambre. Sors d'ici.

– Si tu savais la belle fête que nous avons, nous nous amusons si bien sans toi.

– Je vais le dire à maman.

– Tu sais que tu as été très méchant de m'accuser de t'avoir poussé dans l'escalier?

– Sors d'ici, hurle Éric en faisant mine de se lever.

Élen se dirige vers la porte. Avant de la refermer, elle regarde son frère.

– J'espère que tout le méchant va sortir de toi.

~

Patrick ouvre le bal avec Marianne à son bras. L'incident n'a pas altéré la magie de la fête ni n'a éteint la flamme de désir qui brille

Élen

encore dans ses yeux lorsqu'il regarde son épouse et la mère de ses enfants. Marianne n'a pas non plus le don d'exprimer ses sentiments, mais nul ne doute de leur amour lorsque le couple évolue sur la piste de danse.

Avant que les enfants ne soient trop fatigués, le père Noël procède à la remise des cadeaux. Incapable d'y assister, Éric passe le reste des festivités dans sa chambre.

Deux jours plus tard, encore très faible, le garçon reprend peu à peu ses activités normales. Il ne connaîtra que plus tard la cause de son malaise, lors de l'une de ses nombreuses altercations avec Élen.

Partie quatre

Cinq années se sont déjà écoulées depuis l'acquisition du Domaine des Peupliers. À neuf ans, Éric n'est pas plus emballé de s'y rendre, contrairement à Élen, passionnée d'équitation et toujours aussi heureuse de s'y retrouver avec les filles de Charles.

Au fil des années, le petit poney a reçu les confidences d'Élen, autant les peines que les joies. Elle se raconte à sa jument même si elle est consciente qu'elle n'obtiendra jamais de réponse. Elle a simplement besoin de parler, de vider son cœur d'enfant et d'exprimer ses sentiments. Avec qui d'autres le faire? Louise n'a que six ans. Comment pourrait-elle comprendre? D'ailleurs, pourquoi lui confierait-elle ses secrets? Bien sûr, elle pourrait parler avec sa mère, mais encore là, ce n'est pas toujours facile d'attirer son attention. Elle semble plutôt indifférente et trouve toutes sortes de raisons pour se défilier.

Assise dans l'écurie, sur un tabouret que Stéphane avait fabriqué spécialement pour elle, Élen parle à Betty, son amie, celle qui ne la

Élen

trahira jamais. Sa main caresse l'animal qui ne bouge pas. De temps à autre, elle pousse un petit hennissement que la fillette traduit comme une marque d'affection, une forme d'encouragement.

Un bruit de camion attire l'attention d'Élen. La curiosité l'emporte. Elle se dirige vers la grande porte que Charles vient d'ouvrir. En s'avancant davantage, elle l'aperçoit qui guide le conducteur d'un camion remorque. Charles aperçoit l'enfant qui l'épie.

– Que fais-tu ici, toi?

– Je parlais à Betty.

– Ouais! Tu ne devrais pas être là. C'est une surprise pour toi. Ton père a été formel, il veut être présent quand tu la recevras. Je crois que tu devrais sortir et aller rejoindre les autres. Qu'en penses-tu?

– Bon, puisque c'est une surprise, j'attendrai papa. Je pense que je sais ce qu'il y a dans ce camion. C'est le même que celui qui a amené Betty, n'est-ce pas?

– Tu es un peu trop curieuse. Moi aussi, j'ai une surprise pour toi. J'irai te rejoindre tout à l'heure. C'est seulement à cette condition que je te remettrai mon cadeau.

– Vous et papa, vous avez une surprise en même temps?

– Allez, ouste!

Élen s'éloigne et rejoint les autres enfants. Quelques minutes plus tard...

Élen

– Petite princesse, je te souhaite un très joyeux anniversaire. Mes enfants et moi, nous avons décidé de t’offrir ce petit cadeau afin que tu ne nous oublies jamais. Prends, c’est pour toi.

Les enfants de Charles entonnent en cœur le refrain de la chanson *Bonne Fête, Élen*, tout en applaudissant. La reine de ce moment magique s’agenouille et soulève fébrilement le couvercle de la boîte. Un cri de joie jaillit de sa gorge en même temps que la plainte d’un magnifique petit chiot tout noir. Elle le prend doucement et l’appuie aussitôt contre son épaule. L’animal s’empresse de lécher la peau qui s’offre à lui, reconnaissant d’avoir enfin retrouvé sa liberté à l’extérieur de cette boîte contraignante. Élen se relève et se laisse entourer par ses amis.

– C’est un garçon ou une fille? s’enquiert Élen.

– C’est une fille, répond Charles. C’est le plus beau bébé de la portée.

– Tu penses à un nom? s’informe aussitôt Éloïse.

– Je suis trop excitée pour l’instant, avoue Élen. Je vais y penser.

Enfin libéré, l’animal court dans tous les sens. Il est aussitôt poursuivi par les enfants qui ne veulent pas le voir s’échapper trop loin. Les rires et les cris amusent Charles et Stéphane alors qu’ils reprennent le travail.

~

Élen

La famille de Charles est conviée à se joindre aux Gendron pour le repas d'anniversaire. Une fois la fête terminée, à l'invitation de Patrick, tout le monde se dirige à l'extérieur.

– Nous allons nous rendre à l'écurie où se trouve le cadeau d'Élen. Allez, tout le monde dehors!

Charles devance le petit groupe, déverrouille la porte et l'ouvre à pleine grandeur. Lorsqu'il entend les enfants crier leur impatience, il décide de sortir en tirant derrière lui le magnifique animal. Marianne pousse un cri d'horreur en voyant la bête, mais personne ne l'entend. L'excitation d'Élen est à son comble lorsqu'elle voit finalement apparaître le cheval devant elle.

– Alors, qu'en dis-tu, ma chérie?

– Oh! papa, merci. Il est magnifique. Je peux le monter?

– Je ne suis pas certain que tu sois prête...

– Papa, je t'assure que je peux le monter. Regarde bien. Charles, voulez-vous m'aider?

Charles jette un œil vers son patron qui lui fait signe d'acquiescer au vœu de sa fille. Il saisit Élen par la taille, l'aide à placer le pied gauche dans l'étrier et hop! Elle est sur le dos de l'animal, qui ne bouge pas. Lentement, comme Charles lui avait montré, elle caresse fermement le cou de la bête, puis, du talon, lui signifie d'avancer. Le cheval avance à pas lents, habilement dirigé par sa

Élen

cavalière. Élen est folle de joie lorsqu'elle parvient à faire trotter celui qu'elle vient de baptiser « *Mingo* ».

Patrick observe sa fille et n'en revient pas. Marianne a déjà regagné la maison, suivie de près par Éric. Finalement, Élen dirige Mingo vers l'étable et tend les bras vers son père.

– Papa, si tu savais comme je suis heureuse. Tu ne pouvais pas me faire un plus beau cadeau. Tu sais, je vais l'appeler Mingo.

– Pourquoi ce nom?

– Dans l'un de mes livres d'histoires, il y a un petit cheval très gentil qui porte ce nom.

– Bon, allons-y pour Mingo. Maintenant, tu vas devoir apprendre comment monter un tel cheval. Dès demain matin, un professeur d'équitation va venir te donner des leçons. C'est une jeune fille très gentille qui se nomme Claudie Tessier. Chaque samedi matin, elle passera trois heures avec toi, jusqu'à ce que tu puisses avoir une pleine maîtrise de ton cheval. C'est d'accord?

– C'est d'accord, mon petit papa chéri.

Élen s'approche de sa petite sœur Louise et lui annonce qu'elle lui fait cadeau de Betty si elle promet qu'elle en prendra bien soin. L'accord est conclu par un saut de joie de la part de Louise. Depuis longtemps, elle tentait d'emprunter Betty pour une petite balade, mais à chaque fois, elle essuyait un refus catégorique.

Élen

Il est tard lorsque Patrick monte au second étage pour souhaiter bonne nuit aux enfants. Une surprise l'attend dans la chambre d'Élen. Une masse de poils noirs se retrouve sur l'oreiller de sa fille. Deux petits yeux le regardent sans bouger, un regard presque suppliant. Élen s'empresse de devancer les paroles de son père.

– Papa, tu veux bien que Micha passe la nuit avec moi?

– Tout d'abord, si tu me disais d'où vient ce... Micha? Je croyais qu'il appartenait aux enfants de Charles.

– Oui, mais ils me l'ont offert en cadeau d'anniversaire.

Elle est si enthousiaste que Patrick se sent incapable de lui retirer l'animal. Le lendemain matin, Marianne est dans la cuisine lorsque l'animal se pointe le nez. Elle ne peut retenir sa colère et somme Élen de le faire disparaître. Il n'est plus question de le voir dans la maison. Sa place est dehors! L'enfant a beau argumenter avec sa mère, rien n'y fait. La décision est irrévocable, pas d'animaux dans la maison, tant à Saint-Casimir qu'à Sillery. Profondément déçue, Élen reconduit son petit chiot dehors.

Charles a construit une niche pour Micha et tous les soirs, elle s'y retrouve attachée avant que sa jeune maîtresse ne rentre à la maison. Tels sont les ordres de Marianne. Élen a bien du mal à accepter la décision de sa mère. Dès son réveil, elle se faufile par la porte arrière, salue Marguerite et Juliette et délivre sa Micha, qui grossit à vue d'œil, comme tous les chiens Labrador.

Les leçons d'équitation permettent à Élen de démontrer sa grande aisance avec sa monture. Elle contrôle maintenant Mingo avec assurance. Le dimanche après-midi, Élen met en pratique ce que Claudie lui a montré la veille.

Charles, appuyé contre la clôture, observe la cavalière. Avant qu'il ne puisse réaliser ce qui se passe, le cheval se cabre et jette l'enfant par terre. L'animal pousse un hennissement et part au galop autour du corral. Sans perdre un instant, Charles enjambe la clôture et coure rejoindre Élen qui se relève déjà en se frottant les fesses. Micha est aussi sur place, malgré l'interdiction de pénétrer dans le corral.

– As-tu mal, ma chérie?

– Non, Charles. Je vais bien, mais que s'est-il passé?

– Les chevaux sont, avant tout, des animaux. On ne peut pas toujours expliquer ce qu'ils font. Leur comportement est souvent imprévu. Peut-être a-t-il vu quelque chose qui lui a fait peur ou qu'une guêpe l'a sauvagement piqué. Comment savoir. Il semble plus calme maintenant. Je vais le rattraper. Viens, on va l'examiner ensemble.

Charles ne tarde pas à trouver la cause de l'incident.

– Regarde, il boite.

Élen

Charles lève la patte de l'animal et l'examine. Tout près du sabot, une éclisse de bois est plantée dans sa chair. Il la retire d'un geste rapide. Mingo hennit, puis se calme.

– Tu vois, c'est ça qui l'a blessé. Je vais lui mettre un peu de bleu de méthylène et ça va guérir très vite. Et toi, as-tu encore mal?

– Non, ça va aller.

– Viens t'asseoir sur la clôture. Je vais te raconter l'histoire du vieil Indien. C'est mon père qui me l'avait racontée. Au village, tout le monde, un jour ou l'autre, en a entendu parler.

– Il n'y a jamais eu d'Indiens par ici, rétorque Élen.

– C'est là que tu te trompes. Il y a bien longtemps, à l'endroit même où nous sommes, on appelait cette presqu'île « l'Île-aux-Hurons ».

– À l'école, on ne m'a jamais dit que des Hurons avaient vécu à Saint-Casimir.

– Ça ne fait rien. À l'école on n'apprend pas tout. Maintenant, cesse de m'interrompre si tu veux connaître mon histoire. Donc, il y a bien longtemps, lorsque les blancs arrivèrent dans la région, les Hurons y vivaient, chassaient et pêchaient depuis très longtemps. Et les années passèrent. Les hommes blancs prenaient de plus en plus de place. Ils défrichaient les terres, coupaient le bois et bâtissaient des maisons. Un jour, les Indiens disparurent presque tous, sauf un. Cet Indien

Élen

refusait de quitter son coin de pays, car il disait que toutes ces terres appartenaient à son peuple.

Les hommes blancs ont voulu le chasser, mais il se réfugia si profondément dans la forêt que personne n'osa le poursuivre. Par les nuits de pleine lune, on l'entendait chanter les chants de son peuple. Il chantait si fort que tout le monde avait peur et personne ne sortait des maisons aussi longtemps que ce n'était pas terminé. Quand une vache ou un mouton disparaissait, on accusait l'Indien.

Mon père m'a raconté qu'il a souvent été aperçu à l'orée de la forêt, mais personne n'osait s'approcher de lui. On avait demandé au curé d'aller le rencontrer pour le convaincre de renoncer à jeter des mauvais sorts, mais on voulait aussi qu'il cesse de tuer les bêtes des cultivateurs du coin!

Un dimanche après la messe, Monsieur le curé, un crucifix à la main, partit seul à la rencontre de l'Indien. Il resta plusieurs heures dans la forêt, ce qui inquiéta les villageois. On organisa donc des recherches. Tous les hommes capables de tenir une arme se rassemblèrent devant l'église. Après plusieurs heures, on retrouva le curé attaché à un arbre. Il raconta à ceux qui le libérèrent qu'il avait été surpris par l'Indien, un homme damné pour avoir osé porter la main sur un représentant de Dieu.

Il avait dit au curé : « *Vous avez volé les terres de mon peuple et vous nous avez chassés. Moi, je suis le dernier survivant et personne ne me chassera.*

Élen

Répétez-le aux blancs que vous représentez, Saint homme. Je suis fier d'être Huron, je suis fier d'être Indien et, s'il le faut, je me battraï jusqu'à la mort pour protéger mes terres. Je n'ai peur de rien ni de personne. »

Le curé expliqua aux hommes que l'orgueil de cet Indien était si fort que ça le détruirait un jour. À partir de ce jour-là, personne ne revit l'Indien, mais on l'entendait encore chanter sa colère les jours de pleine lune.

– Charles, croyez-vous qu'il est encore dans la forêt?

– Je ne sais pas. Je ne l'ai jamais vu, mais je crois ce que mon père m'a raconté.

Élen est fascinée par le récit qu'elle vient d'entendre. Charles se dirige vers l'écurie avec Mingo. Il applique du bleu de méthylène sur la blessure et le brosse à nouveau. C'est alors qu'il remarque une grosse bosse sur la croupe du cheval.

– Élen, regarde. C'est une piqûre de bourdon. Ton cheval avait deux bonnes raisons de réagir comme il l'a fait. Ce n'est donc pas une maladresse de ta part. Malgré sa taille, le cheval est un animal très sensible à la douleur et à la peur. Et lorsqu'il a peur, il se protège à sa façon.

– Oui, il donne des coups de patte!

– Tu as raison, mais il le fera seulement s'il se sent coincé, attaqué.

Élen rentre à la maison pour changer de vêtements. En l'apercevant, sa mère vient à sa rencontre.

Élen

- Qu'est-ce qui t'est arrivé?
- Mingo s'est fait piquer par un gros bourdon et il avait une écharde dans le pied. Il m'a jeté par terre parce qu'il a eu peur.
- Ce cheval va finir par te blesser gravement et qui sait, peut-être te tuer!
- Maman, Mingo n'a pas fait exprès. J'aurais dû garder le contrôle, le calmer. Je ne l'ai pas fait et il m'a jeté par terre.
- C'est inutile d'argumenter avec toi, je ne réussirais pas à te convaincre que c'est la faute de ton cheval... Quand il est question de lui, tu veux toujours avoir le dernier mot. Tu es bien comme ton père, les bêtes avant tout, lance Marianne avant de tourner le dos à sa fille.

~

L'été tire à sa fin et Élen fait d'énormes progrès en équitation. Elle contrôle si bien sa monture que son père lui donne l'autorisation de sortir du corral. Il n'en fallait pas plus pour qu'un matin, elle parte vers la forêt avec Mingo. L'histoire du vieil Indien la fascinait à un point tel qu'elle voulait en avoir le cœur net! Est-ce qu'il existe, oui ou non? Là est la question.

Élen

À la hâte, elle écrit un petit mot à sa mère, ramasse la collation préparée par Marguerite et la voilà en route vers l'aventure, à la découverte du secret des Casimirois.

Dans la forêt, l'automne commence à montrer les signes de sa venue prochaine. Sur certains arbres, les feuilles se teintent déjà de jaune. Élen admire cette nature changeante au rythme des pas de Mingo qui avance lentement en berçant sa cavalière. La forêt s'épaissit de plus en plus et la cavalière doit guider sa monture entre les gros arbres pour se tracer un chemin sur le sol encombré. Ici et là, les rayons du soleil parviennent à percer l'épais couvert des arbres. Des senteurs inconnues embaument l'air d'un parfum pur et frais.

Au-dessus d'elle, un écureuil saute d'un arbre à un autre tandis qu'un lièvre, intrigué par leur présence, s'immobilise à quelques pieds devant eux. Au loin, on entend le bruit d'une rivière. Le chant de l'eau attire son attention et Élen immobilise sa monture quelques secondes, le temps d'écouter ce bruit mélodieux. Le bruissement du vent se mêle aux cris des oiseaux qui chantonnent leur plaisir d'être là. Elle tente de repérer l'endroit d'où vient le bruit de la rivière et se remet en route. quinze minutes suffisent pour atteindre le cours d'eau qui pourrait bien être la rivière Blanche.

C'est un endroit enchanteur et invitant et Élen décide de prendre un peu de repos. Elle s'approche d'un gros rocher et l'utilise pour descendre de sa monture. Ayant pris place sur un large rocher plat, la jeune exploratrice mange une partie de sa

Élen

collation. Maintenant rassasiée, elle se fabrique un oreiller avec le chandail qu'elle avait noué autour de sa taille et elle s'allonge. La musique apaisante de l'eau et les chauds rayons du soleil l'entraînent dans le sommeil.

Tout à coup, un puissant hennissement la réveille en sursaut. Un vieil homme se tient debout au-dessus d'elle. Sa haute stature bloque partiellement la lumière du soleil. Est-ce un rêve ou la réalité? Élen ne saurait le dire.

– Qui es-tu, jeune fille? demande l'homme d'une voix douce et chantante.

– Je... je me nomme... Élen.

– Tu devrais rentrer chez toi. Un gros orage descend des montagnes et s'abattra ici dans moins d'une heure. Le tonnerre et les éclairs risquent d'effrayer ton jeune cheval qui n'a sans doute pas l'expérience nécessaire pour faire face à un tel orage.

– Mais... il fait beau soleil. Il n'y a pas un nuage dans le ciel, reprend Élen.

– Mettrais-tu ma parole et mon expérience en doute? Ces montagnes m'appartiennent, tout comme ce grand territoire sur lequel tu te promènes. Je vis ici depuis bientôt soixante ans et je les connais bien. Aussi loin que coule la rivière, ces terres appartiennent à mon peuple, mais les blancs nous les ont volées. Je suis le seul qui refuse de quitter ce territoire sacré.

Élen

- Alors vous êtes le vieil Indien dont Charles m’a parlé.
- Qui est Charles?
- C’est un ami. Il travaille pour mon père.
- Et qu’a-t-il dit sur moi?
- Il a dit que vous étiez très orgueilleux et que cela avait causé votre mort.
- Comme tu vois, jeune fille, je ne suis pas encore mort. Et pour ce qui est de l’orgueil, si tu crois que la fierté est de l’orgueil, et bien, je le suis!
- Est-ce que c’est vrai que vous avez tué des animaux appartenant à des cultivateurs?
- Je ne tue les animaux que pour me nourrir. Il y a suffisamment d’animaux sauvages dans la forêt, je n’ai pas besoin de la nourriture des blancs pour survivre. Maintenant, il faut partir. Sinon, tu te feras surprendre par l’orage. Viens, je vais t’aider à monter sur ton cheval.
- Je suis capable toute seule, merci.

Élen tente de monter sur Mingo, mais c’est bien trop haut. Le vieil Indien réunit ses forces et la soulève avec peine. Puis, il saisit la bride de l’animal et lui fait exécuter un demi-tour pour reprendre le chemin du retour. Le vieil Indien marche lentement. À peine a-t-il repris le chemin qu’un violent coup de tonnerre fend l’air. Mingo tente de se lever sur ses pattes arrière, mais il est fermement

Élen

retenu. Le vieil homme se place devant le cheval et lui caresse lentement le museau en murmurant des mots qu'Élen n'entend pas.

– Je vais te raccompagner jusqu'à l'orée du bois.

– Merci, monsieur.

– Cependant, je pose une condition. Tu dois me promettre de ne jamais revenir dans ce coin de la forêt et de ne parler à personne de notre rencontre.

– Croix sur mon cœur, mais j'aimerais bien revenir au bord de la rivière, c'est si beau et si paisible.

– Bon, d'accord pour que tu reviennes, mais n'en parle à personne. La prochaine fois, je te montrerai des coins si beaux, que tes yeux n'en auront jamais vu de pareils. Je suis le seul à les connaître.

– Je peux revenir n'importe quand?

– Oui, mais assure-toi d'abord que la pluie ne viendra pas te surprendre.

Puis, ce fut le silence. À l'orée du bois, le vieil Indien s'arrête et caresse le museau de l'animal en lui parlant dans un langage inconnu de l'enfant.

Le tonnerre gronde de plus en plus fort au sommet des montagnes et de gros nuages noirs se gonflent rapidement en avançant vers le village. La jeune cavalière aurait voulu remercier son bienfaiteur et le saluer, mais le vieil homme a déjà disparu vers la forêt. Elle est

Élen

tout de même heureuse de posséder un secret pour elle seule. Élen fait galoper son cheval vers l'écurie et arrive juste avant que la pluie ne commence à tomber.

La nature se déchaîne. Les nuages déchirent leurs entrailles et laissent échapper une grande quantité de pluie poussée par des vents violents qui referment la porte de l'écurie dans un bruit d'enfer. Mingo est de plus en plus apeuré. Élen le calme, le guide vers sa stalle et la referme. L'animal se relève sur ses pattes arrière et hennit bruyamment en entendant un puissant claquement de tonnerre. Ses yeux reflètent la peur. Élen lui parle doucement pour le calmer, mais sa voix est souvent couverte par le bruit du tonnerre et de la pluie qui frappe sur la couverture de tôle.

Finalement, le calme revient et les nuages disparaissent lentement dans le ciel. Élen est convaincue que le vieil Indien a déclenché cette tempête pour démontrer son pouvoir sur la nature. Elle se promet bien de retourner à la rivière Blanche et espère y retrouver le vieil homme. Elle devra cependant attendre une semaine complète avant de mettre son plan à exécution, car lundi, c'est le retour à l'école.

~

Le samedi suivant, Élen décide de partir à la recherche du vieil Indien. Discrètement, elle s'informe de la température auprès de

Élen

Charles. Près de deux heures de chevauchée et d'ébahissement à travers la forêt la ramènent au bord de la rivière Blanche. La nature est si belle que la jeune fille ne peut s'empêcher de l'admirer! Elle saute de cheval et l'attache pendant que ses yeux parcourent les environs à la recherche du vieil homme.

– Ohé! Ohé! Il y a quelqu'un? Monsieur... c'est moi, Élen, crie la jeune fille, impatiente de le voir sortir de la forêt. Monsieur, c'est moi, répète-t-elle en haussant le ton.

Peine perdue, le vieil homme ne vient pas. Peut-être est-il trop loin pour l'entendre? Déçue, elle s'apprête à remonter sur Mingo, mais son regard est attiré par quelque chose qui ressemble aux chaussures que portait le vieil Indien. Elle s'approche et écarte l'amoncellement de fougères à moitié jaunies. Elle étouffe un cri de panique en portant les mains à son visage en essayant de contrôler sa peur. Assis au pied d'un gros arbre, le vieil Indien semble dormir. Son corps est recouvert d'une couverture aux teintes de bleu, de rouge, de jaune et de blanc. Sa tête est penchée sur sa poitrine. C'est la première fois qu'elle voit la mort d'un être humain d'aussi près.

Pourquoi est-il mort avant qu'elle puisse lui reparler? Est-il mort parce qu'elle a trahi leur secret? Peut-être s'était-il épuisé en venant la reconduire à l'orée de la forêt? Il n'avait plus suffisamment de forces pour regagner sa cabane? Elle ne saura jamais.

Élen

Élen ne sait pas quoi faire? Assise sur le grand rocher plat, elle le regarde en silence et réfléchit. Finalement, elle se lève, cueille quelques fleurs sauvages et les laisse tomber sur la couverture. Le cœur chagriné, elle prend le chemin du retour. Il faut qu'elle aille chercher de l'aide.

– Charles, il faut que vous veniez avec moi et que vous apportiez une pelle.

– Que dois-je faire avec une pelle?

– Il faut creuser un trou pour ensevelir le vieil Indien qui est mort au bord de la rivière Blanche.

– Élen, ce n'est qu'une histoire. Le vieil Indien n'existe pas.

– Il existe, je l'ai vu, je lui ai parlé. Je voulais aller visiter sa cabane, mais lorsque je suis arrivée à la rivière, je l'ai trouvé mort au pied d'un arbre. Charles, venez avec moi, s'il vous plaît.

– Bon, si vous insistez, je veux bien aller jeter un coup d'œil. Vous allez monter derrière moi sur Mingo et nous irons.

Élen guide Charles jusqu'au bord de la rivière. Ils marchent ensuite jusqu'à l'endroit qu'elle lui montre, mais une surprise l'attend : le vieil homme a disparu.

– Charles, je vous jure qu'il était là. Regardez! L'herbe est écrasée et il y a les fleurs que j'avais déposées sur lui.

– Il y a quoi? demande Charles.

Élen

– J’avais mis des fleurs sur lui et elles ont disparu. Quelqu’un est venu et l’a ramené à sa cabane.

– Nous n’avons plus qu’à retourner à la maison, Élen.

– Je vous jure qu’il était là.

– Je vous crois, Élen, mais il n’est plus là. Peut-être que les dieux qui le protégeaient sont venus le chercher. Ou alors, comme vous dites, quelqu’un l’aura transporté ailleurs. Venez! Il faut partir maintenant.

À maintes reprises sur le chemin du retour, Élen tourne la tête, cherchant derrière elle un indice qui confirmerait ses dires. Elle est profondément déçue de n’avoir pu retrouver le vieil homme et prouver à Charles qu’il existait pour vrai, pas seulement dans son imagination.

– Charles, attendez.

– Qu’est-ce qu’il y a, mademoiselle?

– Il est là, là, derrière ce gros arbre, je l’ai vu, j’en suis certaine.

Charles fait demi-tour et se dirige vers l’arbre qu’Élen lui désigne. Il n’y a rien.

– Rentrons, vous avez sans doute confondu avec quelque chose d’autre.

À quelques mètres de là, le vieil Indien observe le cheval et ses cavaliers. Il aurait bien aimé rester en contact avec la fillette, mais sa

Élen

sécurité dépendait de l'oubli des êtres humains. Personne ne croira ce que pourrait raconter Élen et il demeurera seul jusqu'à sa mort. Élen se demandera toujours si elle a eu une hallucination et si le vieil Indien avait été créé par une imagination trop fertile.

Partie cinq

Plusieurs années se sont encore écoulées. Au sein de l'empire Gendron, les affaires ont littéralement explosé vers la réussite et l'entreprise a grandi à un rythme effarant. Patrick n'a peur de rien et poursuit son ascension, sous l'œil vigilant de plusieurs hommes d'affaires. Tout lui réussit et tout ce qu'il touche se transforme en argent. Certains ont bien tenté de se joindre à lui, mais il repousse toutes les offres.

Patrick Gendron a maintenant dépassé le cap des quarante-cinq ans. Pour lui, il n'est pas question de ralentir le rythme. Il poursuit son travail avec autant d'acharnement qu'à ses débuts. Il n'a pas encore atteint son but : devenir l'homme le plus puissant dans le domaine de la quincaillerie.

Avec le temps, sa vie de couple s'est détériorée. Marianne se sent bien seule, d'autant plus que les enfants sont tous à l'école. Patrick est constamment absent et ils ont peu ou pas d'occasions de se retrouver.

L'amour est toujours présent et aussi fort, mais Patrick ne l'exprime qu'avec de l'argent ou des cadeaux et ce n'est pas ce qu'elle attend de lui. Pendant des années, elle a espéré qu'il revienne vers elle, qu'il soit présent à ses côtés, mais il remplace une caresse en offrant un bijou, il compense ses absences en lui achetant une voiture neuve, il évite la complicité en lui payant un décor enchanteur. Elle se voit comme un objet qu'on utilise au besoin et c'est Karen qui est aux côtés de son mari et qui profite de sa présence.

Au tout début de leur vie de famille, lorsque Patrick lui avait présenté la jeune femme qui était son bras droit, Marianne l'avait accueillie en amie, mais le temps a fait d'elle une ennemie, une rivale!

Pendant plusieurs années, Marianne a refusé de croire que cette femme pourrait trahir leur amitié. Ces dernières années, Patrick a passé plus de temps auprès de Karen qu'il n'en a passé auprès d'elle. Avec le temps, le malaise a grandi. Lorsqu'elle se retrouve seule dans son lit, la jalousie est plus forte que la raison. Elle imagine les pires scénarios. Elle voit Karen et Patrick dans les bras l'un de l'autre se donnant de chauds baisers amoureux. Ces pensées malsaines la torturent et la brisent.

Lorsqu'elle ressent trop d'angoisse et que sa solitude l'écrase, un verre de cognac l'aide à retrouver calme et repos. Cette boisson chaude est devenue son unique source de consolation, elle apaise sa culpabilité et console son cœur en détresse. Elle ne ressent plus de jalousie, plus aucun tracas, aucune peine, aucune douleur, pas de

chagrin ou de regrets, rien. C'est le bonheur parfait, mais illusoire, la détente totale dans l'oubli de tout et d'elle-même.

L'effet de l'alcool lui est de plus en plus nécessaire. Il la transporte dans un monde où plus rien ne compte, ni le temps ni les gens. Elle vogue sur un nuage, transportée dans l'irréel, détendue, légère et heureuse tout à la fois. De souvenir en souvenir, elle rattrape les plus heureux et rejette les autres. Elle rit et s'amuse jusqu'à ce que l'ombre de l'oubli l'enveloppe tout doucement.

Lorsque Juliette rentre au Domaine, elle aperçoit Marianne allongée sur le canapé du salon. Elle l'observe quelques instants et ressent un vif serrement au cœur. Un verre est renversé sur la moquette. « *Pauvre madame, qu'avez-vous fait?* » Elle répare les dégâts, éteint la lampe qui jette ses vifs rayons de lumière sur le visage troublé. Elle cherche une couverture de laine qu'elle étend sur le corps endormi et se retire en silence.

Éric, Louise et Justin sont partis dans un camp de vacances. Élen est auprès de son père et le suivra partout durant le mois de juillet. Il lui avait promis. À seize ans, Élen s'intéresse déjà aux affaires de la compagnie. Elle fouine partout, questionne tout le monde, accompagne Karen lorsque son père n'a pas le temps de répondre à ses questions. Au cours de ces quatre semaines, le lien d'amitié s'est resserré entre les deux femmes, mais toute bonne chose a une fin et Élen doit déjà préparer son départ pour Toronto où elle passera la prochaine année scolaire. Il ira y parfaire ses études et se

Élen

familiariser avec la langue de Shakespeare. Elle habitera chez les Hubert, des amis de son père, une famille très à l'aise qui habite la Ville-Reine. Ils ont une fille unique, Barbara, et les deux jeunes femmes ont le même âge. Les parents respectifs espèrent qu'elles deviendront de très bonnes amies.

~

Entre Marianne et sa belle-mère, les relations ne se sont jamais améliorées. La situation s'est détériorée encore davantage quand la vieille femme a surpris sa bru, complètement ivre, allongée au bord de la piscine.

Après cet événement, Éléonore avait tout de même continué de visiter ses petits-enfants au Domaine, mais pour elle, Marianne n'existait plus. De toute façon, elles ne se sont jamais appréciées et toutes les conversations entre les deux femmes se terminent de façon plutôt tumultueuse.

Lorsque Marianne apprend la mort de sa belle-mère, elle verse tout de même quelques larmes par considération pour Patrick.

Élen est très affectée par le décès de sa grand-mère. Au fil des années, elle était devenue son amie et sa confidente. Avant que le préposé ne referme le couvercle de la tombe, discrètement, elle glisse une lettre sous les mains de son amie afin qu'elle apporte ses dernières confidences et ses derniers mots d'affection.

Élen

Quelques jours après l'incinération, Patrick se rend chez le notaire afin de prendre connaissance du testament.

Il n'est pas vraiment surpris d'apprendre que sa mère a légué la plus grande partie de sa fortune à Élen, c'est-à-dire la totalité des actions qu'elle possédait dans la compagnie ainsi qu'une certaine partie de l'argent liquide. Les trois autres petits-enfants se partageront plus de cinq cent mille dollars à parts égales.

~

Pendant que ses enfants vivent leur d'adolescence chacun de leur côté, Marianne est de plus en plus seule au Domaine de Saint-Casimir. Elle ne parvient plus à apprécier la beauté du décor, la magie des saisons, la sérénité intérieure.

Elle pourrait repartir pour sa maison de Sillery, mais Patrick n'y serait pas davantage, les enfants non plus. Elle passe donc la majeure partie de ses journées à boire. Depuis quelques jours, elle ne quitte plus sa chambre, sauf lorsqu'elle cherche une bouteille. Après un long sommeil et lorsqu'elle parvient à ouvrir les yeux, elle les referme aussitôt, aveuglée par la lumière du jour. Elle remonte la couverture sur son visage pour le protéger. Un goût amer lui roule dans la gorge. Elle tend le bras gauche et cherche son verre. Sous la couverture, elle le porte à ses lèvres, mais il est vide. Choquée, elle repousse la couverture, agrippe la bouteille de cognac et se verse une

rasade. Elle le boit et se laisse retomber, en se couvrant à nouveau la tête. Puis, elle se rendort.

Juliette l'observe et la voit se détruire peu à peu. Elle se sent impuissante, incapable de lui parler, et encore moins à monsieur Gendron.

Un après-midi, Patrick arrive au Domaine à l'improviste. Il trouve Marianne au salon, saoule, une bouteille d'alcool à moitié renversée près d'elle. Jamais il n'aurait imaginé voir un jour son épouse dans un état aussi lamentable. Il la soulève doucement dans ses bras et la porte jusqu'à leur chambre. Marianne n'a conscience de rien.

Patrick s'assoit sur le lit près de sa femme. Complètement découragé, le cœur brisé, il cherche à comprendre comment cette femme, sa femme, celle qu'il croyait forte, équilibrée et totalement heureuse, en est venue à sombrer dans un pareil état? Le visage défait, face à la cruelle réalité, il demande à Juliette de passer dans son bureau. Pendant quelques secondes, un lourd silence s'établit, indisposant la gouvernante. Durant cette courte attente, elle peut lire toute la douleur sur son visage.

– Dites-moi, Juliette, cela dure-t-il depuis longtemps?

– Trop longtemps, monsieur.

L'occasion est trop bonne pour la laisser passer. Elle lui raconte tout au sujet des cuites de plus en plus fréquentes de sa maîtresse,

Élen

désireuse d'aider cette femme qui a toujours été généreuse à son endroit.

Patrick Gendron est anéanti. La tête basse, il écoute la narration des événements. *« Comment ai-je pu être aussi aveugle? Comment ai-je pu laisser la femme que j'aime se détruire à ce point? Pourquoi n'ai-je rien vu? Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit de sa détresse? »*

Dans les semaines qui suivent, Patrick tente de faire comprendre à Marianne qu'elle se détruit sans raison, mais plus rien ne passe. Puis, le silence s'établit comme un consentement, une acceptation de la part de Patrick. Heureusement, les enfants sont à l'extérieur pour quelques semaines encore. Ensuite, ils partiront pour l'école, loin de l'enfer dans lequel a sombré leur mère.

Élen aussi tombe des nues lorsqu'elle voit sa mère pour la première fois dans cet état aussi dégradant qu'incompréhensible. À son tour, elle essaie de lui faire comprendre tout le mal qu'elle se fait. Elle jette tout ce qu'elle trouve de boisson dans la maison, mais, le soir venu, sa mère est encore saoule. Marianne n'écoute pas. Tout comme son père, Élen doit s'avouer vaincue. Puis, par sentiment de culpabilité, elle refuse de partir pour Toronto et de laisser sa mère dans cet état. À plusieurs reprises, elle en discute avec son père qui veut faire admettre son épouse à l'hôpital, si elle y consent. Après plusieurs tentatives, d'échecs en échecs, il baisse les bras et se désintéresse de Marianne, les enfants font de même, sauf Éric qui persiste à prendre soin de sa mère. Justin et Louise refusent

Élen

d'admettre la déchéance de leur mère. Pour eux, Juliette est plus importante, c'est elle qui les a élevés.

~

À peine revenue de l'une de ses cures de désintoxication, Marianne se retire au Domaine des Peupliers.

Ses journées s'écoulent lentement et sans but. Après un léger souper, elle s'étend sur la terrasse et y déguste son café, seule avec elle-même et toujours de plus en plus seule. Ses yeux sont ouverts, mais elle ne voit rien. Ses oreilles entendent, mais n'écoutent plus ni le chant des oiseaux ni celui des grillons. Son esprit est accroché ailleurs, elle est préoccupée par le rêve troublant qui a trahi son sommeil de l'après-midi.

N'en pouvant plus de supporter le doute qui la détruit, elle avise Juliette de ne pas l'attendre ce soir : elle dormira chez une amie, à Québec. Au volant de la voiture familiale, elle se met en route. Elle veut et doit savoir. Les tourments, qui la harcèlent jour et nuit, la poussant vers la divine bouteille, sont-ils réels ou ne sont-ils qu'un effet de son imagination. Tant de fois elle avait voulu poser ce geste, mais la peur de découvrir la vérité l'effrayait plus que le doute qu'elle entretenait.

Elle roule sur l'autoroute 40, se rappelant ces nombreuses occasions où elle avait roulé sur cette même route pour aller surprendre

son mari et Karen. Pourtant, chaque fois, elle avait renoncé, mais ce soir, elle ne renoncera pas. Ce soir, elle trouvera la force, il le faut. Si elle veut guérir, elle doit, coûte que coûte, effacer les images malsaines qui lui martèlent la tête et lui brisent le cœur. Elle les imagine serrés l'un contre l'autre dans la chambre où, jadis, elle a vécu tant de bonheur avec un homme pour qui elle donnerait encore sa vie, la chambre où furent conçus ses quatre magnifiques enfants. Aujourd'hui, elle doit savoir, elle doit combattre cette femme, reprendre son mari et mener une vie normale!

Le crépuscule descend sur la région de Québec lorsque l'automobile familiale s'immobilise devant l'entrée de la résidence de Sillery. Seul l'éclairage extérieur illumine la maison, il n'y a aucune lueur aux fenêtres. Afin de ne pas éveiller les soupçons, elle reprend la route et s'arrête chez une amie qui habite à quelques rues de là. Personne là non plus. Déçue, elle repart et s'immobilise devant un dépanneur.

– Un journal et un paquet de cigarettes, s'il vous plaît.

– Quelle marque de cigarettes, madame, lui demande le jeune homme.

– Celle que vous voudrez.

De retour à sa voiture, elle ouvre le paquet et place maladroitement une cigarette entre ses lèvres. Elle doit faire quelque chose à tout

prix, sinon elle deviendra folle. Une heure plus tard, elle retourne vers la maison, espérant enfin y retrouver Karen et Patrick.

À cette idée, sa douleur devient intense, son cœur se déchire. Elle remonte l'allée. Rien n'a changé, toujours personne. Faut-il qu'elle aille plus loin, qu'elle entre? Ses mains tremblent de peur. Son regard se fixe sur la fenêtre de leur chambre, une ombre, oui, elle a vu une ombre passer devant l'une des fenêtres. Des hauts le cœur montent dans sa gorge à la seule pensée de ce qu'elle pourrait peut-être découvrir si elle entrait!

Depuis près de deux heures, elle est debout près de sa voiture. L'air est de plus en plus frais et l'humidité de la nuit la transit. Elle frissonne. Trop accaparée par ses idées sordides, elle a oublié de prendre un vêtement chaud.

Incapable de se convaincre d'avancer, elle reste figée, sans pouvoir faire un pas vers la vérité. Elle a peur d'y faire face et n'arrive pas à se contrôler. Elle voudrait crier, hurler le nom de Patrick pour qu'il vienne la chercher, mais elle a peur de le voir apparaître à la fenêtre avec Karen à ses côtés.

Épuisée, elle regagne sa voiture pour se reposer et se réchauffer. Elle s'assoit au volant, les deux mains sur ses genoux. Avant de repartir, elle jette un dernier regard vers les fenêtres. Des dizaines de questions surgissent auxquelles elle n'a pas de réponse, que son imagination, pas même une certitude, si petite soit-elle. Elle ne trouve pas le courage d'aller plus loin. Elle démarre

le moteur, tend le bras vers le coffre à gants et fait basculer le couvercle. Sa main saisit une bouteille et ses doigts se crispent sur le petit flacon qu'elle ouvre d'une main tremblante et incertaine. Elle n'en peut plus de résister. Elle avale une gorgée du liquide doré qui, presque instantanément, met le feu à ses chairs. L'espace de quelques secondes, tout son être s'enflamme, lui faisant oublier la brûlure de son cœur. Une chaleur bienfaisante l'envahit et la réchauffe lentement. Elle ne tremble plus. Elle retrouve la force. Elle descend de voiture et marche maintenant vers sa maison, certaine qu'elle a retrouvé son courage. Elle gravit les marches, enfonce la clé dans la serrure, mais ne l'ouvre pas. C'est trop dur. Face à la grande porte, elle se sent mal. Son corps s'est remis à trembler. Elle prend une autre gorgée, retourne sur ses pas et prend place derrière le volant. Elle doit partir, quitter ce lieu de souffrance. Après avoir avalé presque la moitié de la bouteille, elle parvient enfin à remettre le moteur en marche. Lentement, elle reprend le chemin du retour, mais aussi le chemin de l'incertitude, de la défaite et du renoncement. Le long de la route qui la ramène au Domaine, Marianne vide le contenu de la bouteille. La circulation est moins dense et la voiture familiale avance de plus en plus vite. Lorsque, finalement, elle franchit les portes du Domaine, le jour se lève sur la campagne. Le soleil pointe ses rayons et aveugle Marianne, qui, tout à coup, ressent un choc brutal. La voiture vient de s'immobiliser contre l'un des gros peupliers qui bordent l'entrée

principale. À peine remise du choc de l'impact, elle parvient à éteindre le moteur. Après quelques tentatives, voyant qu'elle n'a pas la force de quitter l'habitacle, elle s'endort dans la voiture, la tête appuyée contre le volant.

– Madame, réveillez-vous, murmure Charles qui vient tout juste d'arriver.

N'obtenant aucune réponse, il sonde la portière qu'il ouvre sans difficulté. Sa patronne ne bronche toujours pas. Une forte odeur de boisson monte à ses narines. Il avance la tête et voit le flacon de cognac sur le plancher, côté conducteur. Il touche l'épaule de Marianne qui ne réagit pas. Il l'appuie délicatement contre le dossier, mais sa tête retombe mollement vers l'avant. Marianne marmonne quelques paroles incompréhensibles et se rendort.

Charles est mal à l'aise devant cette situation, il hésite, ne sait pas trop comment il doit agir. Finalement, jugeant de l'inconfort de Marianne, il la retire de la voiture, la soulève et la porte jusqu'à l'arrière de la résidence, la seule entrée qui n'est jamais fermée à clé. Stéphane le précède et ouvre devant lui. Juliette pousse un cri de surprise en les apercevant dans sa cuisine.

– Oh, mon Dieu! Pauvre madame. Que lui est-il arrivé? Charles, répondez-moi.

– Je l'ai trouvée endormie dans sa voiture. Elle a frappé un gros arbre, mais rassurez-vous, elle n'a rien. Madame va bien, sauf que...

– Sauf que quoi?

– Je crois qu'elle a avalé un verre de trop.

– Vous n'avez pas honte de parler comme ça, Charles? Montez-la à sa chambre. Allez, on ne peut pas la laisser là. Que vont penser les enfants?

– Bien, Juliette, allons-y.

Une fois qu'il a déposé sa patronne sur le lit, Charles n'attend pas une seconde de plus et se retire. Pendant que Juliette s'occupe de recouvrir sa maîtresse, celle-ci laisse échapper quelques paroles incohérentes. « *Pauvre madame, pense la nounou, qu'avez-vous fait pour vous retrouver dans un état pareil? Il faut que vous ayez tout un chagrin pour être obligée de le noyer dans l'alcool.* »

Juliette caresse les cheveux de Marianne et ressent un grand chagrin. Elle voudrait tant pouvoir l'aider, soulager la douleur qui l'accable et la déchire au point de la détruire. « *Où est passé le bonheur qui régnait dans cette famille lorsque je suis arrivée dans leur vie? Qu'est devenue la femme charmante, douce et rieuse qu'elle était à l'époque? Maudit argent!* »

Juliette se retire en refermant la porte sans faire de bruit. « *Maudite boisson!* » murmure Juliette, en descendant l'escalier.

~

Juliette ne peut plus laisser aller les choses. Chaque jour, Marianne se détruit davantage. Un samedi matin, alors que les enfants et Marianne dorment encore, Patrick se rend à la cuisine pour y prendre son café. Il aime bien discuter avec Juliette et Marguerite. Ce matin-là, Charles et Marguerite sont absents.

– Monsieur, vous tombez bien. Je dois vous parler.

– Qu’y a-t-il, Juliette?

– Je suis un peu mal à l’aise, mais j’aime trop madame pour ne pas l’aider.

– Que voulez-vous dire?

– Monsieur, madame Marianne va détruire sa santé si elle continue. Je ne sais pas comment vous le dire.

– Alors, dites-le tout simplement. Marianne est-elle malade? A-t-elle recommencé à boire?

– Oui! Elle a recommencé à boire depuis quelques jours. C’est pour cette raison qu’elle a brisé sa voiture contre un arbre.

– Que dites-vous là? Ce n’est pas ce qu’elle m’a raconté. Marianne s’est remise à boire?

– Oui, monsieur.

– Comment ça se fait que je ne me sois pas aperçu de ça? reprends Patrick comme pour lui-même.

– Vous n’êtes jamais là, monsieur, et madame s’ennuie terriblement.

– Je ne comprends pas! Je ne parviendrai jamais à comprendre pourquoi.

– Je ne saurais vous dire, monsieur. Ce n'est pas à moi de comprendre ça. Tout ce que j'en sais, c'est que madame s'ennuie et se détruit.

– Bien, je vous remercie, Juliette. Je vais y voir.

Patrick quitte la cuisine en apportant sa tasse de café. Il est à la fois songeur et troublé. Il avait cru que cette fois, c'était la bonne.

Assis dans le silence de sa bibliothèque, il réfléchit longuement au problème. Il voudrait bien comprendre pourquoi sa femme en est arrivée là. Dès qu'elle descendra, il se promet d'avoir une bonne discussion avec elle.

Moins d'une heure plus tard, il entend bouger au salon.

– Chérie, c'est toi?

– Je te croyais déjà parti. Tu es si peu souvent à la maison.

– Tu ne prends pas un cognac à cette heure, lui demande Patrick.

– Je prends un verre à l'heure qui me plaît, réplique rapidement Marianne.

– Viens, nous allons parler de tout cela.

– Il n'y a plus rien à dire. Je suis abandonnée par toi pour Karen et par les enfants pour leurs amis. Il ne me reste plus personne, tu fais même chambre à part.

Élen

– Écoute, réglons ce point une fois pour toutes. Tu veux parler de Karen, nous allons en parler. Je te jure sur la tête de nos enfants qu'il n'y a jamais rien eu entre elle et moi. Je suis son patron, c'est tout. De toute manière, elle n'est pas intéressée par les hommes.

– Tu me fais rire. Tu dirais n'importe quoi pour te justifier.

– Puisque je te dis que Karen est gaie. Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à lui en parler. Demandons-lui de venir ce week-end et tu lui en parleras. Cela te va-t-il?

– Je n'ai pas de temps à perdre à écouter ces sornettes. Vous êtes comme les deux doigts de la même main et tu crois que je vais tout avaler, comme ça, simplement parce que c'est toi qui me le dis. Laisse-moi tranquille.

– Marianne, les enfants sont-ils au courant que tu t'es remise... à boire?

– Les enfants sont rarement ici. Dans quinze jours, ils rentrent en classe et je vais me retrouver seule, avec rien d'autre à faire que de me tourner les pouces à longueur de journée.

– Marianne, revenons à Karen. Je t'implore de me croire, il n'y a jamais eu quoi que ce soit entre elle et moi, pas plus qu'avec d'autres femmes. Je t'en conjure, mon amour, crois-moi!

– Tu passes des jours entiers, et parfois toute une semaine à l'extérieur, et tu vas me faire croire que tu ne m'as jamais trompé. Laisse-moi rire, mon cher époux.

Élen

– Écoute, je ne sais pas comment te le prouver. Marianne, je n'ai pas de temps à perdre avec d'autres femmes et la seule qui s'approche suffisamment de moi, c'est Karen et, encore une fois, je te dis qu'elle est gaie. Donne-toi une chance, Marianne, pose ce verre et attends à samedi. Karen sera ici et tu pourras avoir une bonne conversation avec elle.

– C'est ça. Tu vas la préparer dans les jours à venir. Fais-moi rire.

Sans hésiter, Patrick prend le combiné du téléphone et compose le numéro de Karen. Dès que la jeune femme est en ligne...

– Karen, c'est moi. Il faudrait que tu viennes à Saint-Casimir immédiatement.

– Que se passe-t-il pour qu'il y ait à ce point urgence?

– Je ne peux rien te dire. Je t'en prie, nous t'attendons.

En écoutant la conversation de son mari, Marianne pose son verre et quitte le salon pour rejoindre sa chambre. Karen arrive environ une heure plus tard. En entendant sonner à la porte, Marianne quitte sa chambre. Ce n'est plus la même femme qui descend lentement l'escalier avec un large sourire sur les lèvres.

Elle s'est maquillée et vêtue d'une façon que Patrick n'avait pas vue depuis des mois. Elle vient à la rencontre de Karen.

– Bonjour Karen, comment vas-tu?

– Très bien, Marianne, et toi? Tu es tout à fait resplendissante.

Élen

– Passons au salon, intervient Patrick.

À peine ont-ils pris place que Juliette entre avec du café et des biscottes.

– Patrick, je suis inquiète. Que se passe-t-il? intervient nerveusement Karen.

– Marianne et moi avons eu une conversation à ton sujet. J’ai été forcé de dévoiler le secret que tu m’avais confié, il y a quelques années.

Les joues de Karen se colorent d’un rouge rosé. Elle baisse la tête, très mal à l’aise que Marianne connaisse son secret.

– Je n’avais pas d’autres choix. Marianne croit qu’il y a quelque chose entre nous, mais ce qu’il y a de pire, c’est qu’elle dit être devenue alcoolique à cause de ce doute qu’elle n’a jamais pu effacer de son esprit. Je veux qu’elle cesse de se faire autant de mal à cause de ces idées à notre sujet.

Karen se lève et marche vers Marianne qui ne la quitte pas des yeux. Elle s’accroupit devant elle et lui parle doucement...

– Marianne, je te jure sur ce que j’ai de plus cher que jamais je n’ai eu de relation sexuelle avec ton mari. Notre relation se limite aux affaires et à l’amitié. Si j’avais su que cela pouvait te détruire à ce point, je n’aurais pas hésité à t’avouer ce côté personnel de ma vie privée. Je le cachais parce que je ne voulais pas nuire aux affaires de la Société. Je suis désolée, Marianne... C’est vrai, je suis gaie.

Karen éclate en sanglots. Elle se jette au cou de Marianne qui ne sait plus quelle attitude adoptée avec cette femme qu'elle a détestée inutilement pendant tant d'années.

Patrick choisit de se retirer. La tête basse, il quitte le salon en refermant les doubles portes derrière lui. Il s'enferme dans son bureau, envahi par un grand sentiment de culpabilité face à la situation, à l'égard de celle qu'il a pourtant toujours aimée. Pendant ce temps...

– Marianne, je te demande pardon de t'avoir trompée de la sorte. J'aurais dû te faire confiance, te mettre au courant.

– C'est à moi de te demander pardon, Karen. Durant toutes ces années, je t'ai profondément détestée. Je te haïssais avec une telle rage et une telle intensité... Pourtant, je t'ai reçue chez nous à bras ouverts, mine de rien, comme une hypocrite. Je m'en veux de t'avoir obligée à me dévoiler ce secret si intime.

– Tu n'as pas à t'en vouloir, Marianne. J'avais peur que tu me rejettes. Tu n'es pas la seule à douter de moi et de ton mari. Qui pourrait imaginer qu'une femme comme moi...

Karen baisse la tête sans finir sa phrase. Un lourd silence se glisse dans la pièce. L'atmosphère est lourde, l'ambiance est triste. Ni Karen ni Marianne n'ont envie de parler. Toutes deux ont le regard fixé sur la moquette.

Karen a appuyé sa tête sur les genoux de Marianne. Elle n'ose pas bouger. De son côté, Marianne ne sait plus trop comment elle doit réagir. Elle avait toujours considéré Karen comme une ennemie, une voleuse de mari. La situation a changé, mais le problème est entier. Les questions se bousculent : comment dois-je me comporter avec une lesbienne? Puis-je la toucher sans risquer de la provoquer? Heureusement, Patrick entre dans la pièce et vient interrompre les incertitudes.

Karen reprend sa place dans le fauteuil à droite de Marianne. Elle n'ose pas lever les yeux vers elle, trop consciente du mal qu'elle a provoqué sans pourtant s'en douter. De son côté, Patrick observe Marianne. « *Qu'est-ce que je ressens encore pour elle? Est-ce de l'amour, de l'affection ou de la compassion?* »

Après la rencontre entre Marianne et Karen, Patrick espérait que son épouse se reprenne en main. Cependant, Marianne ne facilite pas les choses. Au contraire, elle les rend de plus en plus difficiles. Elle s'est remise à boire de plus belle et ne parvient plus à dissimuler son vice ni à ses enfants ni à son mari. Que faut-il faire? Il refuse de se séparer d'elle. Il trahirait alors la promesse qu'il a faite devant Dieu et les hommes. Pour lui, le divorce n'est absolument pas envisageable. Il choisit de fermer les yeux et d'agir comme s'il ignorait tout.

Partie six

Élen vient d'arriver dans sa nouvelle demeure chez les Hubert. La petite famille la reçoit à bras ouverts et les deux adolescentes se dirigent au deuxième étage où Barbara va lui montrer sa chambre. Elles espèrent devenir de grandes amies.

Une fois les valises défaites, Barbara multiplie les questions sur le Québec et sur la mentalité qui y existe. Où les jeunes peuvent-ils sortir? Quel genre de musique écoutent-ils? Les questions n'en finissent plus. Barbara est un vrai moulin à parole, ce qui déclenche le rire des deux adolescentes. Élen parle maladroitement l'anglais, mais parvient à se faire comprendre en gesticulant.

Le lendemain, les deux adolescentes se rendent à l'école et Barbara présente sa nouvelle amie. Malgré le fait qu'Élen ne saisisse pas tout ce que le professeur explique, la première journée ne se déroule pas trop mal pour elle. Heureusement, la jeune adolescente a toujours eu de la facilité dans ses études, sinon ce serait l'enfer. De son côté, Barbara s'exprime un peu en français et s'efforce de compléter les

Élen

explications du prof. À la fin des cours, avant de rentrer à la maison, Barbara entraîne Élen dans les magasins. Les deux nouvelles amies commencent leur apprentissage respectif, l'anglais pour Élen et le français pour Barbara.

Les premières semaines sont principalement employées à faire connaissance de part et d'autre. Les deux jeunes filles s'entendent déjà à merveille, au grand plaisir des parents de Barbara, qui appréhendaient des problèmes, compte tenu du caractère un peu spécial de leur fille. L'adolescente est plutôt renfermée et n'accepte pas facilement la compagnie des filles de son âge. Elle s'enferme de longues heures dans sa chambre, soit pour écouter sa musique, étudier ou répondre à son courrier.

Depuis quelque temps, elle a négligé de donner de ses nouvelles à Andréa, une correspondante de la Jamaïque à qui elle a écrit fidèlement pendant près de deux ans. De temps à autre, ses parents prennent de ses nouvelles, mais les réponses sont toujours brèves et évasives. Puis, plus rien, Barbara n'a rien à dire, rien à raconter. Andréa a soudainement disparu de sa vie pour une raison que ses parents ignorent. Leur fille est comme ça, réfractaire à toutes leurs questions et agressive devant la moindre remarque sur sa vie. Il ne faut rien dire qui puisse la blesser ou la provoquer un tant soit peu. Sinon, elle éclate et sa colère se termine toujours par la destruction de quelque objet de grand prix. Sa mère et son père n'ont aucune autorité sur elle, la jeune adolescente fait ce qu'elle veut,

Élen

comme elle veut et quand elle le veut. Elle se voit maintenant comme une femme capable d'assumer sa vie sans la supervision de ses parents. Elle refuse qu'ils se fassent trop présents auprès d'elle. « *Vous auriez dû le faire avant. Je me suis élevée toute seule et si je suis comme je suis, c'est à cause de vous* », leur avait-elle lancé à la figure un soir où, pour la énième fois, la discussion avait tourné au vinaigre.

Les parents avaient alors baissé les bras, à tout le moins devant elle, mais se réservaient une surveillance discrète. Lorsque Shirley, la mère de Barbara, avait appris l'offre que son mari avait faite à Patrick Gendron concernant Élen, elle avait dû user de prudence et de doigté pour en parler à Barbara. À sa grande surprise, elle s'était montrée enthousiaste de recevoir une petite Québécoise, sans doute peu délurée. Les Hubert furent complètement renversés de l'attitude de leur fille qui, encore une fois, réagissait de façon tout à fait contraire à ce qu'ils avaient imaginé.

Barbara n'a qu'une seule amie connue de ses parents. Audrey, une compagne de classe, est la seule jeune fille qui vienne parfois à la maison. Elles s'enferment dans la chambre de Barbara durant des heures et n'en ressortent que pour manger. Puis, elles reprennent leurs études jusqu'à tard dans la soirée. La musique à plein volume s'entend jusqu'au salon, pourtant très éloigné de la chambre du deuxième étage.

Élen

Depuis l'arrivée d'Élen, tout cela a changé progressivement. Audrey n'est revenue à la maison qu'une seule fois. Encore là, aucune explication possible à tirer de Barbara.

Élen se plaît bien chez les Hubert. Exception faite de Karen, Barbara est sa première véritable amie.

Sa grande facilité d'apprentissage lui permet d'apprendre l'anglais rapidement. Barbara, de son côté, éprouve un peu de difficultés avec le français, mais c'est une langue plus complexe dont la prononciation, les conjugaisons et les temps de verbes ne sont pas évidents pour une anglophone.

Les vacances des Fêtes approchent à grands pas et Élen fait part à sa copine de son départ prochain pour Québec. À sa grande surprise, elle a droit à une scène inusitée. Barbara refuse carrément qu'elle la quitte pour trois longues semaines.

– Maintenant que j'ai mis de côté toutes mes amies, tu me laisses seule, crie Barbara en claquant la porte de sa chambre.

Cette réaction est une surprise complète pour Élen. Pendant quelques secondes, elle reste figée devant la porte fermée. Finalement, elle se décide à frapper.

– Barbara, ouvre-moi, s'il te plaît, il faut qu'on se parle.

N'obtenant pas de réponse, Élen décide de tourner la poignée. La porte s'ouvre. Elle aperçoit Barbara étendue sur son lit, le regard fixé vers le plafond.

Élen

- Je ne comprends pas ta réaction. Peux-tu m’expliquer?
 - J’ai dit ce que j’avais à dire, un point, c’est tout. Tu veux partir pour Québec, et bien pars, mais ne reviens plus chambarder ma vie comme tu l’as fait.
 - Je ne comprends toujours pas...
 - Laisse-moi, exige Barbara en lui tournant le dos.
 - Je voulais te proposer de m’accompagner chez mes parents. On passerait la période des Fêtes à la campagne, au Domaine des Peupliers, à Saint-Casimir. Je pourrais t’initier à l’équitation et à la nature. Tu connaîtrais Mingo et Micha. On irait magasiner à Québec et à Montréal et...
- Élen n’obtenant pas de réponse, elle s’approche et touche l’épaule de Barbara en prenant place près d’elle. La jeune fille se retourne et s’accroche au cou de son amie.
- Tu sais, tu es la première fille avec qui je me suis liée à ce point. Je ne pourrais pas me passer de toi pour trois longues semaines. Je n’aurais plus personne à qui me confier et...
 - Oui, mais il y a Audrey. Vous étiez quand même de bonnes copines avant mon arrivée.
 - Ce n’est plus pareil. Audrey, c’est Audrey et toi, c’est toi, mais si tu m’invites à Québec, c’est d’accord.

~

Élen

Élen et Barbara quittent Toronto par train. Elles descendent à la gare de Montréal d'où elles prennent un taxi jusqu'aux bureaux de la Société Gendron. Barbara visite le Québec pour la première fois et ne cesse de poser des questions. Élen lui répond en français, ce qui agace la jeune Ontarienne. Patrick Gendron n'étant pas en mesure de partir pour Québec dans les heures qui suivent, un membre de la sécurité accompagne les deux adolescentes jusqu'au centre-ville où elles pourront magasiner à leur goût. Élen, qui se débrouille très bien dans Montréal, en profite pour faire ses emplettes de Noël.

Karen a réservé une chambre d'hôtel pour les deux jeunes filles. Ils partiront tous pour Québec le lendemain matin. Après un long après-midi et une partie de la soirée de magasinage, les deux jeunes filles sont épuisées lorsqu'elles rentrent à l'hôtel. Leurs nombreux sacs sont entreposés dans la garde-robe et elles se jettent toutes les deux sur leur lit respectif après avoir ouvert le téléviseur.

– Barbara, je vais aller prendre un bon bain chaud. J'en ai bien besoin après cette chasse aux cadeaux.

– Si jamais je suis endormie à ton retour, réveille-moi. Je prendrai ta place, précise Barbara qui bâille déjà.

Dix minutes passent et Barbara, empreinte d'une grande nervosité, marche autour de la chambre. Elle s'immobilise parfois devant les grandes fenêtres qui offrent une vue sur la ville de

Élen

Montréal, mais son regard est sans cesse attiré par la porte de la salle de bain. Après quelques moments d'hésitation, elle s'arrête devant la porte et, sans avertissement, elle se décide à entrer. Élen s'empresse de se glisser sous la mousse, cherchant maladroitement à dissimuler sa nudité.

– Veux-tu que je te lave le dos? lui demande Barbara. Par la même occasion, un petit massage te ferait le plus grand bien. Nous avons tellement marché.

– Merci, tu es gentille.

Du même coup, Barbara retire son pull en laine bleu ciel, dénudant sa menue poitrine sans soutien-gorge. Elle observe la réaction d'Élen, qui semble fort mal à l'aise devant cette nudité partielle et surtout, inhabituelle. Barbara s'agenouille près du bain et passe sa main dans l'eau à la recherche de la savonnette. Sa main frôle à plusieurs reprises le corps de sa compagne.

– Qu'est-ce que tu fais?

– Je cherche l'éponge.

Élen sort une main de l'eau et lui montre l'objet qu'elle tient entre ses doigts. Pendant un bref instant, leurs yeux se croisent. Des étincelles jaillissent du regard de Barbara, sa respiration n'est plus la même, mais Élen ne remarque rien. Sa compagne attrape la savonnette et tente de la passer dans le dos de son amie, qui ne lui donne aucune chance.

Élen

– Tu pourrais peut-être te relever un peu et t’avancer pour me faciliter la tâche!

– Excuse-moi, j’étais distraite.

Élen se redresse et courbe le dos en appuyant son front contre ses genoux, pendant que la main de Barbara glisse doucement la pièce spongieuse imbibée d’huile de bain sur la peau encore bronzée. Sa main traîne lentement pendant qu’elle observe le corps d’Élen à son insu. Puis, très lentement, elle insère sa main sous l’aisselle droite, frôlant du coup le sein de son amie qui ne réagit pas au geste qu’elle croit sans doute accidentel. Constatant le peu de réactions d’Élen, elle y devine là une certaine forme d’acquiescement.

Barbara se montre alors plus entreprenante et déplace son corps devant sa compagne, qu’elle redresse de son autre main pour l’adosser au bain. Leurs yeux se croisent à nouveau et, cette fois, Élen n’a plus de doute. Quelque chose d’étrange se passe dans la tête de son amie, mais aussi dans son propre corps. Elle retrouve dans les gestes de Barbara une sensation qu’elle a plus d’une fois ressentie. Elle n’a pas le temps de réagir ou refuse simplement de le faire. Barbara ne perd pas un instant et entreprend de passer l’éponge soyeuse sur la poitrine d’Élen, qui ferme aussitôt les yeux. Un petit sourire apparaît sur les lèvres de Barbara. Elle poursuit très lentement son mouvement de va-et-vient, descendant de plus en plus bas sur le ventre de sa compagne. Élen réagit par de petits soubresauts, signes évidents qu’elle en retire un certain plaisir.

Élen

L'espace de quelques secondes, elle se redresse et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle se retrouve nue comme un ver, debout tout près de la baignoire.

– Que fais-tu là, s'inquiète Élen en ouvrant les yeux, mais... Mais tu es...

Elle n'a pas le temps de terminer sa phrase que Barbara la rejoint dans le bain et prend place entre ses jambes. Puis, récupérant la savonnette, elle reprend des gestes de plus en plus précis sur le corps de sa compagne qui n'offre aucune résistance. Pendant que Barbara s'applique à l'exciter, des images surgissent dans la tête d'Élen. C'est le visage de Karen qui lui apparaît. Elle sait maintenant d'où lui sont venues les premières réactions bizarres qui bouleversaient son corps de la même manière : son fantasme secret envers Karen. L'excitation grandissante d'Élen encourage Barbara à poser des gestes plus sensuels qui ont pour effet d'augmenter davantage encore l'excitation de sa compagne. Élen ne peut plus reculer ou ne le souhaite tout simplement pas. Elle ressent la présence d'un autre corps qui la touche et qui excite ses sens. Elle en retire un plaisir encore plus grand que ses gestes intimes découverts sous la douche il y a un peu plus de trois ans. Pour la première fois, elle avait osé toucher son corps à certains endroits qui l'intriguaient depuis longtemps. Puis, la honte s'étant emparée d'elle, elle avait cessé. Quelques jours plus tard, c'est dans son lit qu'elle refit l'expérience du toucher à la suite d'un rêve qui l'éveilla alors qu'elle se caressait

avec passion. Cette fois, ce ne fut pas de la honte, mais un plaisir particulier qu'elle en avait retiré. Un plaisir qu'elle rechercha par la suite et qui grandissait à mesure qu'elle expérimentait ses variations. Elle avait découvert une certaine partie de ses points sensibles au plaisir du toucher, mais la honte avait entièrement disparu.

Ses mains s'activent et elle participe à son tour à l'exploration du corps de sa compagne. De nouvelles sensations l'envahissent, elle découvre une autre forme de désir inconnu jusqu'à ce jour, celui de la chair contre la chair. Leurs échanges s'accroissent, ajoutant au plaisir de l'aventure. Toutes deux y mettent de plus en plus de ferveur, jusqu'au moment où la jouissance explose dans leur corps respectif. Elles s'étreignent avec vigueur, à la recherche de leur souffle.

Pendant un long moment, les deux jeunes filles demeurent soudées l'une à l'autre. Élen est la première à quitter la baignoire. Elle sèche ses cheveux et essuie son corps encore recouvert de mousse. Elle n'ose pas regarder sa compagne, gênée de ce qu'elle vient de faire pour la première fois. Elle ne sait pas si c'est bien ou mal, mais elle en a découvert un plaisir qui lui était jusqu'alors inconnu. Bien sûr, elle a souvent rêvé de faire l'amour avec un garçon, mais jamais elle n'aurait pu imaginer avoir sa première expérience sexuelle avec une fille et encore moins d'atteindre un plaisir aussi intense.

Élen

Allongée sur son lit, recouverte jusqu'au cou, elle tente de se remémorer tout ce qui vient de se produire. Elle n'y parvient pas, encore trop perturbée de s'y être prêtée si facilement. Elle est interrompue par Barbara qui, encore nue, s'approche d'elle et la regarde avec des yeux qu'elle ne lui connaissait pas. Élen est incapable de soulever les couvertures pour l'inviter à la rejoindre. Elle préfère lui tourner le dos, marquant ainsi son refus de poursuivre plus loin. Barbara n'insiste pas et s'allonge sur son lit de manière à pouvoir observer Élen, espérant encore une invitation à partager la couche de sa compagne.

Élen éprouve de la difficulté à trouver le sommeil. Elle tourne d'un côté, puis de l'autre, évite de se découvrir, remonte les couvertures qu'elle retient au ras du cou. Pendant ce temps, elle sent le regard de Barbara posé sur elle, épiant ses moindres réactions, ses moindres mouvements. Finalement, épuisée, elle s'endort.

Sans doute victime d'un sommeil rempli d'inquiétude, il est à peine sept heures du matin lorsqu'elle ouvre les yeux. Lentement, elle tourne la tête et jette un œil sur Barbara qui semble dormir paisiblement, le corps à demi découvert. « *Ses seins sont beaucoup plus petits que les miens* », pense Élen en souriant. Pendant quelques secondes ou minutes, elle reste immobile, les yeux fixés sur le corps de sa copine. Son imagination explore le corps qu'elle a caressé avec tant d'avidité la veille. Pendant un bref

moment, elle éprouve un sentiment de panique. Puis, comme la veille dans le bain moussant, elle sent monter la soif de l'acte sexuel, l'envie du toucher, du partage et du plaisir. Sans faire de bruit, elle se lève et s'approche du lit de sa compagne. Ses mains tremblent, mais elle retient son geste. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive. Puis, l'envie devient si forte qu'elle ne peut plus se retenir. Du bout de ses doigts tremblants, elle frôle le mamelon droit de sa compagne. Apeurée par ses propres réactions, elle retire aussitôt sa main. Elle mouille ses lèvres qui se dessèchent. Sa respiration est saccadée et le besoin du partage est si fort qu'elle ne peut plus résister à ses pulsions. Maintenant à genoux près du lit, elle pose doucement ses lèvres humides sur la peau de Barbara qui ne bouge toujours pas. Puis, ses mains avides s'activent et caressent maintenant le corps de sa compagne qui ne tarde pas à s'éveiller avec un sourire. Barbara l'attire auprès d'elle et elles se donnent mutuellement l'une à l'autre. Pour Barbara, le besoin est si intense que ses ongles pénètrent presque la chair de sa compagne. Pendant plus d'une heure, elles poursuivent leurs gestes sensuels et tendres qui augmentent leur plaisir mutuel et les rapprochent de l'accomplissement final. Puis, leurs voix s'unissent pour crier l'extase de l'orgasme.

Encore une fois, c'est Élen qui quitte Barbara. Elle passe prendre une douche et s'habille rapidement. Avant de quitter la chambre, elle jette

Élen

un dernier regard vers sa compagne, qui lui tend à nouveau les bras.

Élen, encore profondément troublée par ses réactions, referme vivement la porte et parcourt le long corridor jusqu'à l'ascenseur. Une fois dans la rue, le froid la saisit. Elle relève le col de son manteau et se mêle aux piétons qui fourmillent déjà sur les trottoirs. Elle marche nonchalamment, tête baissée, par crainte que l'on devine son secret sur son visage.

Les événements de la veille et du matin occupent tout entier ses pensées. Elle les tourne et les retourne sans cesse et se questionne sur son comportement. Elle revit les événements, au point que ses tripes en tressaillent encore. Elle se promène pendant près de deux heures dans les rues de Montréal avant de regagner l'hôtel. Elle n'a pas trouvé de réponses aux questions qui la dérangent et la troublent.

En arrivant devant la porte, Élen s'immobilise et tend l'oreille. Il y a du bruit. Elle insère la carte magnétique dans le lecteur optique et ouvre la porte. Barbara est resplendissante, son sourire est étincelant.

– Est-ce que tu m'en veux pour hier soir?

– Je ne sais pas, murmure Élen, fort mal à l'aise devant le regard amoureux posé sur elle. Elle se sent mise à nu devant sa compagne.

Élen

– Il faut que je te dise que depuis la première fois que je t’ai vue lorsque nos parents se sont rencontrés à la maison, je n’ai jamais cessé de penser à toi. Lorsque j’ai appris que tu pourrais venir habiter chez nous, j’ai tout de suite donné mon consentement. J’avais tellement hâte qu’on se retrouve toutes les deux.

– Pourquoi avoir attendu à hier soir pour montrer tes couleurs?

– Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

– Je veux simplement dire, pourquoi n’as-tu pas fait de tentatives avant hier soir?

– Je voulais te connaître mieux. Je voulais aussi savoir si tu étais digne de mon amour. J’attendais l’occasion propice pour ne pas te brusquer.

– Mais de quoi tu parles? Me donner ton amour! Veux-tu dire que tu es en amour avec moi?

– Oui, c’est un peu ça. J’ai besoin de toi. J’ai besoin de te voir, de te sentir près de moi, même si on ne se touche pas. Le seul fait que tu sois là me réconforte et me satisfait. Hier, je n’ai pas pu résister à l’invitation que tu m’as faite et ce matin, j’ai eu droit à toute une surprise. Une agréable surprise, devrais-je dire.

– Quelle invitation? Je prenais un bain, un simple bain. Ce n’est pas moi qui t’ai invitée à me rejoindre. Tu es venue de toi-même et c’est toi qui as offert de me laver le dos. Je ne vois pas comment je t’aurais fait des avances. Je ne me suis jamais retrouvée toute nue

devant toi et encore moins à te montrer une partie intime de mon corps. Comment peux-tu dire une chose pareille?

– Il y a des signes qui ne trompent pas. Que tu le veuilles ou non, j’ai compris ton message et je me suis avancée vers toi. Si je me suis trompée, alors explique-moi. Pourquoi tu t’es laissée faire? Pourquoi tu ne m’as pas repoussée au lieu d’en retirer cette jouissance? Car c’est bel et bien de la jouissance que tu as ressentie au contact de mes mains, de ma bouche et de mon corps. Je sais qu’il n’est pas très beau, mais tu l’as quand même caressé toi aussi. Nous nous sommes données l’une à l’autre, et ce matin, c’est toi qui a commencé, non?

– Pour tout te dire, oui, j’en ai retiré du plaisir. Avoue que tu avais drôlement préparé le terrain. Tu avais tout prévu, n’est-ce pas?

– Pas du tout. Les choses se sont présentées d’elles-mêmes. Nous ne pouvions rien y faire. Ça devait arriver, un point c’est tout.

– Maintenant, je comprends mieux le pourquoi de ta petite crise lorsque je t’ai annoncé que je partais pour Québec. C’était...

– Non, ce n’est pas ce que tu crois. Tu es ma seule amie. Même Audrey m’a laissé tomber.

– Tu avais eu des relations avec Audrey?

– Une ou deux fois, pas plus.

– Je ne comprends pas ce qui peut t’attirer à ce point vers les femmes. Peux-tu au moins me l’expliquer?

– Il n’y a rien à expliquer. Je suis comme ça, c’est tout. Je suis née comme ça et je mourrai comme ça, même si cela peut paraître bizarre pour toi. Je ne me sens pas attirée par les hommes, ils me répugnent. Depuis que je suis toute petite, j’ai toujours ressenti plus de satisfaction à être collée contre ma mère. Au début de mon adolescence, j’ai souffert de ne pas avoir d’amis comme les filles de mon âge. Elles avaient un gars près d’elles et nous racontaient leurs histoires d’amour alors que moi, j’étais toujours toute seule. Puis, Audrey est devenue mon amie. Elle non plus n’aimait pas fréquenter les garçons. Un jour, une occasion se présenta pour qu’elle couche chez nous pendant que mes parents étaient partis à l’extérieur du pays. Je ne sais pas comment c’est arrivé, mais nous nous sommes retrouvées ensemble sous la douche. Je devais avoir quatorze ans, tout comme elle. Après cela, nous sommes devenues inséparables jusqu’au moment de ton apparition dans ma vie. Audrey s’est vite rendu compte qu’elle ne m’intéressait plus. De toute façon, je savais qu’elle me trichait avec une fille qu’elle avait connue avant moi. Voilà, c’est toute mon histoire, l’histoire de ma courte vie.

– Est-ce que ta mère le sait?

– Ma mère, oui, mon père, non. Il me rejetterait. Déjà que les choses ne vont pas trop bien entre nous. De toute manière, il n’a jamais été là quand j’avais besoin de lui.

– Qu’est-ce que ta mère pense du fait que tu sois...

Élen

– Lesbienne, tu peux le dire. Je n'ai pas honte de ce que je suis.

Barbara se jette sur son lit en pleurant.

– Le coup a dû être terrible pour ta mère lorsque tu lui as appris ça.

Barbara ne répond pas. Elle pleure, le visage caché contre son oreiller. Élen ne sait pas quoi faire. Elle regarde sa copine et voudrait bien comprendre sa souffrance. Elle s'assied sur le rebord du lit et passe la main dans les cheveux de sa compagne. Barbara détourne la tête et la regarde...

– Tu dois me haïr, n'est-ce pas?

– Pas du tout. Je n'ai pas de raison de te haïr.

Barbara se jette dans les bras de sa compagne et pleure de plus belle. Soudain, Élen se rend compte qu'il n'y a pas que Barbara qui vive cet état. Elle aussi s'est donnée et en a ressenti quelque chose de merveilleux. Ce matin, n'est-ce pas elle qui... L'inquiétude la gagne. Les questions qu'elle a adressées à Barbara étaient peut-être pour elle-même? Non, impossible! C'était une folle expérience qui ne se reproduira plus. Ce sont les garçons qui l'intéressent. Barbara s'est calmée.

– Il faut qu'on se prépare, sinon mon père va devoir nous attendre. Il doit être ici autour de onze heures et il est déjà moins le quart. Viens, on ramasse ce qui traîne et tu te repoudres le nez et les yeux. On reparlera de tout ça plus tard, on a trois semaines à passer ensemble.

Élen

Tout en finissant de ramasser, Élen est incommodée par un point précis et voudrait bien en discuter. Elle hésite, mais n'a pas vraiment le choix. Elle ne peut prendre le risque d'être découverte et décide de s'exprimer clairement.

– Barbara, j'aurais quelque chose à te dire, à mettre au point entre nous et je ne sais pas comment le dire?

– T'as pas besoin de me ménager.

– Je voudrais seulement qu'il ne se passe rien entre nous dans la maison de mes parents.

– C'est promis, je ne vais pas essayer de te violer. Es-tu contente?

– Merci! C'est très important pour moi.

~

Les premiers jours de vacances se déroulent dans la joie et la température est de la partie. Depuis son arrivée au Domaine, Barbara n'a fait aucune avance ni aucune tentative pour inviter ou inciter Élen à partager son lit ou sa passion. Elle préfère être prudente, mais craint surtout d'être surprise par un membre de la famille, ce qui provoquerait sans doute un drame et la perte de celle qu'elle aime. Elle se refuse à faire quoi que ce soit qui puisse altérer cet amour qu'elle souhaite voir un jour s'épanouir et devenir réciproque.

Élen

Le fait d'être à ses côtés et de partager ses activités la comble et lui apporte suffisamment de satisfaction pour le moment. Brusquer les choses serait néfaste pour leur relation et à aucun prix elle ne voudrait perdre la confiance d'Élen. Sa douleur serait trop grande. L'amour qu'elle ressent pour sa compagne, jamais elle ne l'a ressenti avec autant de force et de profondeur, même pas avec Audrey, avec qui elle avait pourtant partagé son corps et ses secrets. Avec Élen, c'est différent. C'est de la passion, c'est la soif du partage et le goût d'être à ses côtés pour la vie.

Pour le moment, elle se sent heureuse dans la famille Gendron. Elle partage avec eux des joies qu'elle n'a jamais vécues chez elle avec ses parents. Elle n'a jamais connu la chaleur familiale qu'elle retrouve ici. C'est une forme de paradis dont elle voudrait que le charme ne s'arrête jamais. Il faut dire que Marianne fait tout ce qu'elle peut pour dissimuler à la jeune fille les mauvais côtés du milieu familial.

Pour sa part, Élen ne se sent pas piégée. Bien sûr, elle surprend parfois un regard discret, mais rien de plus. Elle a choisi de laisser mourir la flamme qui l'a troublée et qui la trouble chaque fois qu'elle aperçoit Barbara en robe de chambre. Elle s'interdit de jeter un œil sur les seins qui, quelquefois, pointent sous le tissu des vêtements de sa compagne. Elle éloigne le souvenir du plaisir sensuel et des caresses qu'elles ont partagées.

Élen

Malgré certaines idées qui effleurent encore son esprit, elle ne fait rien qui puisse laisser croire à Barbara qu'elle a encore envie d'elle. Elle préfère refréner les pensées qui la terrifient puisqu'elle voit cette forme de relation intime comme anormale et souhaite qu'elle soit passagère. Elle n'est pas une lesbienne et ne le sera jamais.

Barbara adore faire de l'équitation avec Élen et Louise, sa sœur cadette, qui a maintenant un cheval bien à elle. L'écurie compte maintenant six chevaux, mis à la disposition des enfants et des invités. Seuls Marianne et Éric refusent toujours de s'en approcher.

Au souper précédant le réveillon, alors que tous les invités sont arrivés et discutent entre eux à table, Marianne constate l'absence de Louise et s'en inquiète.

– Élen, as-tu vu ta sœur quelque part? Elle n'est pas encore venue manger.

– Non, maman. Je ne l'ai pas vue.

Barbara se penche vers Élen.

– Je crois qu'elle est sortie.

– Où peut-elle bien être? s'interroge Élen.

– Veux-tu qu'on aille voir?

Les deux jeunes filles s'habillent et sortent. Le temps est doux et il tombe une petite neige très fine.

Élen

C'est Barbara qui, la première, remarque que la porte de l'écurie est entrouverte. Elle le fait remarquer à sa compagne et elles se dirigent toutes deux vers le bâtiment. À l'intérieur, elles trouvent Louise, bien allongée sur une balle de paille, en train de fumer un joint de marijuana.

– Louise, crie Élen. Peux-tu m'expliquer ce que tu fais? Tu veux mettre le feu ou quoi? Et tu fumes de la drogue? Tu es complètement folle.

– Ça ne te regarde pas. Je fais ce que je veux et je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi.

– Je vais le dire à papa.

– C'est ça, va le dire à ton charmant petit papa. Je m'en fiche carrément.

Devant l'attitude nonchalante de sa sœur, Élen décide de changer de ton.

– Écoute, ce n'est pas raisonnable ce que tu fais là. Si maman te voyait, elle aurait beaucoup de peine. Éteins ce mégot et rentrons manger, tout le monde nous attend.

Louise tire une dernière bouffée qu'elle retient aussi longtemps qu'elle le peut et jette le petit bout de cigarette sur le sol. Barbara s'empresse de poser le pied sur le mégot encore fumant et le ramasse pour que personne ne le trouve. Dès qu'elles sont à l'extérieur, elle s'en débarrasse en le jetant dans la neige. Dans le vestibule, Élen

Élen

suggère à sa sœur d'aller dans sa chambre plutôt que de se présenter dans la salle à manger.

– Maman, Louise est montée à sa chambre. Elle dit qu'elle a sommeil et qu'elle a surtout un violent mal à la tête.

– J'irai la voir tout à l'heure.

~

Au salon, la fête commence. Éric invite Barbara à danser. La jeune fille accepte en jetant un regard à Élen. Cette dernière en profite pour inviter son père puisque sa mère est montée à la chambre de Louise. La musique rock se termine et la musique s'enchaîne avec un slow. Éric se rapproche de Barbara en la retenant contre lui et, par l'ouverture arrière de la robe, il passe sa main sur la peau de son dos. La jeune fille recule et l'invite à retirer sa main. Éric sourit malicieusement, mais il persiste à la coller contre lui. Barbara finit par se déprendre de son cavalier en lui assénant un violent coup de talon sur le pied, puis elle se réfugie auprès d'Élen, qui n'a rien vu des gestes de son frère.

La soirée se poursuit sans autre incident et tout le monde s'amuse. On chante en chœur des refrains de Noël et un peu après minuit, dès que l'échange de cadeaux est terminé, le repas du réveillon est servi.

Élen

La neige tombe paisiblement sur Saint-Casimir. Les lumières aux couleurs multicolores offrent une grande féerie et jettent autour d'elles des reflets magiques.

En cette nuit de Noël qui tire à sa fin, le calme est revenu et les fêtards rentreront bientôt chez eux, arrivant de tous les coins de la paroisse, du village ou des municipalités environnantes. Certains ont les pieds ronds d'avoir trop bu et d'autres ont des malaises à l'estomac d'avoir trop mangé.

Pendant ce temps, les enfants dorment, emmitouflés, serrés les uns contre les autres sur le siège arrière des automobiles ou dans les bras de leur mère. Arrivés à destination, on devra les réveiller, les déshabiller et les mettre au lit, brisant les rêves qu'ils font sans doute avec les cadeaux reçus du Père Noël. Ils seront les premiers levés, bien avant leurs parents, qui préféreraient un peu plus de sommeil pour leur permettre de cuver les abus de toutes sortes.

Vers quatre heures du matin, les invités de la famille Gagnon quittent progressivement les lieux, certains pour rentrer chez eux, d'autres pour regagner l'hôtel du village. Tout le monde va se coucher sans se faire prier.

Marianne est déjà dans un état éthylique très avancé et doit être soutenue par Patrick pour regagner sa chambre.

Dans la grande maison, tout le monde semble dormir, mais une porte grince, une tête en émerge et des yeux percent la faible lueur

de la veilleuse, à l'affût de quelqu'un ou d'un bruit. C'est Éric qui, vêtu de sa robe de chambre, sort dans le corridor en prenant soin de refermer sa porte de chambre. Sa respiration est saccadée et ses mouvements contraints par une certaine peur qu'il met rapidement sur le dos de la prudence. Il écoute pendant quelques secondes et, rassuré, il continue sa progression dans le corridor. Il marche à pas lents vers une autre porte, celle de la chambre de Barbara. Il tourne la poignée d'une main tremblante et ouvre lentement. À la faible lueur du jour qui se lève, il aperçoit les formes d'un corps partiellement dénudé, à peine dissimulé par les couvertures. À pas feutrés, il avance vers le lit. Il salive déjà à la seule pensée de prendre la jeune femme et de la posséder. Elle ne pourra pas le refuser, lui, le fils de Patrick Gendron, le frère de sa meilleure amie.

Très lentement, il tire sur les couvertures, découvrant totalement la jeune fille qui semble profondément endormie. Il avance une main à la base du gilet de coton paré de dessins aux couleurs de Noël. Le vêtement partiellement relevé expose une peau blanche, fraîche et appétissante. Du bout des doigts, Éric effleure la peau de Barbara, qui ne bouge toujours pas. L'excitation monte et, de sa main gauche, il caresse son sexe pendant qu'il insère sa main droite sous le vêtement de nuit. Il touche maintenant les seins menus. Barbara pousse un petit grognement qui inquiète aussitôt Éric, mais elle ne change toujours pas de position. Il salive de plus en plus, un désir incontrôlable et irréversible grandit en lui. Il s'enhardit, perd le

contrôle, laisse tomber sa robe de chambre sur le sol et monte sur le lit en enjambant le corps de Barbara. Il sent l'odeur de la chair et la chaleur du corps se mêler au parfum de la jeune fille. Lentement, il fait glisser la petite culotte, ce qui provoque de nouveaux grognements. Il s'arrête et suspend son geste l'espace de quelques secondes. Il n'en peut plus de résister. Il avance sa bouche vers le mamelon qui s'offre à lui et, comme un animal sauvage qui vient de saisir sa proie, il mordille la chair, provoquant le réveil de Barbara. Apeurée, elle aperçoit Éric et cherche désespérément le moyen de résister à l'assaut. Elle accroche ses mains au visage de son agresseur dans l'espoir d'y planter ses ongles mais le jeune homme est plus fort et plus rapide qu'elle. Il saisit les deux poignets qu'il maintient d'une seule main, tout en appuyant l'autre sur la bouche de la jeune fille. Les hurlements sont assourdis et à peine audibles. Barbara s'oppose de toutes les forces de son corps afin de le renverser, mais les forces sont inégales. Elle n'arrive pas à résister et s'épuise rapidement.

– Je vais te lâcher. Si tu cries ou si tu me griffes, je vais t'attacher.

Barbara fait un signe affirmatif et ses mains se libèrent. Sans attendre, elle plante ses ongles dans le cou d'Éric qui réagit aussitôt avec force. Il agrippe le gilet relevé jusqu'au cou et l'enfonce dans la bouche de sa victime. Maintenant qu'il a les deux mains libres, il saisit les mains de Barbara qui le serrent toujours à la gorge et les retire dans un geste de colère et de détermination. De sa main

gauche, il reprend son emprise sur les deux poignets et repousse les bras de la jeune fille au-dessus de la tête. Barbara tente de relever ses jambes vers le dos du jeune homme, mais Éric recule le poids de son corps sur ses cuisses et maîtrise les jambes. Barbara, à bout de force et de souffle devant cette lutte inégale, est maintenant prisonnière et à la merci de son agresseur.

– Maintenant que tu t'es calmée, ma petite chienne, on va s'amuser un peu. Si tu fais le moindre geste pour résister, je te serre la gorge si fort que tu mourras étouffée. Je sais que tu vas aimer ça, je l'ai senti lorsque j'ai dansé avec toi. Tu me provoquais. Maintenant, il va falloir que tu passes aux actes.

De sa main libre, Éric caresse son membre et insère ses genoux entre les jambes de Barbara, qui est incapable de les empêcher de s'ouvrir. Éric parvient à les écarter suffisamment. Au sommet de son envie, il dirige son pénis vers la vulve de la jeune fille et cherche maladroitement à la pénétrer de son membre. La chair est sèche de part et d'autre, mais Éric ne peut plus reculer. D'ailleurs, l'envie de posséder ce corps féminin le rend insensible à la douleur. Brutalement, il s'enfonce dans le vagin de Barbara, qui s'ouvre sous la force du choc. La jeune fille ne se débat plus. Elle pleure sa détresse et sa soumission en même temps que la douleur vaginale qui monte jusqu'à ses tripes. Éric vient de lui voler sa dignité, son intimité et sa chair. Empreint d'une incontrôlable envie de parvenir à la jouissance, Éric ressent la douleur vaginale de

sa victime, ce qui l'excite à un tel point qu'il ne peut plus retenir son éjaculation. Il râle sa jouissance en étouffant un cri d'animal vainqueur, satisfait d'avoir assouvi ses bassesses. À bout de souffle, ruisselant de sueur, il met fin à son plaisir malsain et relâche son étreinte. Il se retire du lit tandis que Barbara pleure à chaudes larmes sa profonde humiliation. Elle n'a plus envie de protester, elle n'en a plus ni la force physique ni la force mentale.

Éric l'agrippe à la gorge et appuie fortement, coupant du coup la respiration de Barbara. Les yeux veulent sortir de leurs orbites.

– Si jamais tu racontes ce qui vient de se passer à qui que ce soit, je te tue. Je te retrouverai où que tu sois, même à Toronto. Petite salope, tu as eu ce que tu voulais. Maintenant tu vas connaître ce que c'est que de faire l'amour avec un vrai homme. À l'avenir, quand il te prendra l'envie de jouer à l'agace-pissette, tu y penseras à deux fois.

Barbara ne saisit pas tout le sens des paroles d'Éric. Elle cherche à reprendre son souffle et n'entend pas les mots. Seul le son dégoûtant de sa voix menaçante parvient à ses oreilles. Éric remet sa robe de chambre et quitte la pièce avec prudence, sans se soucier de celle qu'il vient de blesser pour toujours. Barbara pleure son dégoût, sa douleur, son humiliation, sa honte. Elle reste paralysée par l'horreur des gestes qu'elle a subis. Lorsque la porte se referme sur son malheur, inconsciemment, elle se recroqueville dans la position fœtale.

Élen

Quelques coups discrets frappés contre la porte de sa chambre la sortent brutalement de son traumatisme. Elle se recouvre rapidement.

– Barbara, es-tu réveillée? demande Élen.

– Oui, je descends dans quelques minutes.

Elle se lève péniblement et saisit sa robe de chambre. Avant de sortir dans le corridor, elle jette un œil et constate qu'il n'y a personne. Elle marche vers la salle de bain, referme aussitôt la porte derrière elle, s'agenouille près de la cuvette et vomit son mépris et son humiliation.

Après quelques dégueulées, comme un automate, elle se relève et passe sous la douche pour nettoyer le profond dégoût qu'elle ressent, pour extirper toute la saleté qui s'est introduite dans son corps, pour savonner et laver le triste et douloureux souvenir de la brutalité du viol subi. Le sang séché et coagulé se détache de ses cuisses et coule vers l'abîme. Pendant de longues minutes, elle maintient le pommeau de la douche contre l'ouverture de son vagin. L'eau très chaude lui apporte un certain soulagement physique, lui donne l'impression de laver l'humiliation et la détresse qui l'accablent. Après d'interminables minutes, elle ferme l'eau et s'essuie sans se regarder. Le miroir ne pourra pas lui rendre la beauté de son corps ni son innocence ni sa jeunesse. Il est maintenant pénétré de laideur, de douleur. Elle hait les hommes, leur force physique brutale, leur côté animal et bestial de prédateur.

Élen

Elle hait l'odeur du mâle et son membre ridicule qui, tel un serpent, crache son venin.

Lorsqu'elle descend à la salle à manger, elle se convainc que rien ne paraît sur son visage. Elle s'est refermée sur son secret, mais Élen est intriguée par son regard fuyant, son attitude froide, ses yeux tristes... Tout cela ne ressemble pas à Barbara.

– Tu as mal dormi?

– Non, plutôt bien. C'est peut-être le vin qui m'engourdit encore un peu.

– Il fait très beau. Veux-tu qu'on aille faire un peu d'équitation? Louise, est-ce que tu nous accompagnes?

– Mesdemoiselles, si vous voulez de moi, je me joindrais bien à vous, interrompt Patrick. Est-ce que ça vous va?

– Bien sûr, papa. Nous serons heureuses que tu sois avec nous.

– Alors j'y vais aussi, annonce Louise.

Le soleil tape sur la neige fraîchement tombée au cours de la nuit, recouvrant toutes les traces de la veille. Le temps est calme, aucun vent ne vient remuer cette pure blancheur. Dès que le groupe met le nez dehors, Élen tourne son visage vers le soleil pour bien ressentir la caresse de sa lumière et de sa chaleur. Elle coure dans la neige folle et en lance une poignée vers Barbara qui ne réagit que par un sourire discret.

Élen

Micha a entendu la voix de sa maîtresse. Il accourt vers elle et la fait tomber à la renverse. Élen rit et s'amuse comme une enfant, mais finit par s'inquiéter du comportement de son amie.

– Barbara, ça n'a pas l'air d'aller du tout. Est-ce que tu préférerais rester à la maison avec ma mère?

– Non, je viens avec vous.

Les quatre chevaux quittent l'étable et foulent la neige encore vierge. Le petit groupe se dirige vers l'orée du bois en longeant la clôture. Ils se promènent sur le petit sentier qui s'étire dans la forêt, à travers les arbres recouverts de plusieurs centimètres de neige. Au passage des cavaliers, quelques monticules trop lourds se détachent des branches et tombent sur le sol ou sur l'arrière-train des montures.

Pendant plus de deux heures, le petit groupe, talonné par Micha, progresse en silence jusqu'à la rivière Blanche, lieu de souvenirs précieux encore bien vivants dans le cœur d'Élen. La jeune fille tourne discrètement son regard vers le gros arbre au pied duquel elle avait vu pour la dernière fois le vieil Indien. Sans trop savoir pourquoi, elle regarde au loin, comme si elle espérait encore le voir apparaître.

Les autres cavaliers ont déjà rebroussé chemin lorsqu'elle se décide enfin à revenir sur ses pas. Comme c'est elle qui referme la

Élen

marche, elle a tout le loisir d'observer Barbara. Son attitude froide continue de l'intriguer.

Dans les jours qui suivent, les deux amies n'ont pas l'occasion de discuter. Bien sûr, elle aurait pu la rejoindre dans sa chambre, mais elle s'y refusait. Elle ne veut pas tenter le sort et voir se répéter les scènes de l'hôtel. Elle ne se sent pas prête à expérimenter à nouveau ce genre de relation bien que son corps en ait eu plusieurs fois le désir. Les jours passent et une sensation de brûlure monte en elle.

~

Les vacances sont terminées. Les deux jeunes filles repartent pour Toronto par le train de fin d'après-midi. Elles se retrouvent seules dans la résidence, car les parents de Barbara ne sont pas encore rentrés d'un voyage à l'extérieur du pays. Le premier soir, Élen s'attend à ce que Barbara la rejoigne dans sa chambre, mais elle n'en fait rien. Élen est presque soulagée et croit qu'elle est revenue à des sentiments plus sains à son égard.

Quelques jours plus tard, elle constate que Barbara a beaucoup trop changé. Elle n'est plus la même. Elle mange mal, ne sourit plus et recherche la solitude, pour ne pas dire l'isolement. En classe, elle montre peu d'intérêt et ne partage plus aucun enthousiasme dans leurs échanges de l'anglais au français.

Élen

Élen n'ose pas faire le premier pas, mais elle sait que quelque chose ne va pas. Les parents de Barbara sont maintenant de retour, mais la jeune fille n'en fait aucun cas. Les semaines passent et Barbara semble s'être complètement refermée sur elle-même, s'éloignant toujours davantage de ceux qui l'entourent.

Un soir, elle monte à sa chambre très tôt après le souper, prétextant qu'elle a des études en retard. Élen n'en croit rien, les changements ont été trop brusques et semblent trop profonds pour que ce soit une passade. Elle ne peut plus se taire et laisser aller les choses comme si de rien n'était. Elle doit parler avec Barbara, elle doit savoir ce qui a provoqué ces changements. Quelques minutes plus tard, elle ouvre la porte de la chambre de son amie sans y avoir frappé. Elle est allongée sur son lit et pleure à chaudes larmes. Sa chambre est sens dessus dessous, ce qui est tout à fait contraire à ses habitudes.

– Barbara, qu'est-ce qui ne va pas? Tu as tellement changé depuis les vacances des Fêtes que je ne te reconnais plus. Tu es maussade, tu ne ris plus, tu ne me parles presque plus. Dis-moi ce que j'ai fait pour que tu m'en veuilles à ce point-là? Suis-je devenue ton ennemie? Parle, s'il te plaît, tu m'inquiètes. Ça fait plus d'un mois que tu te comportes comme si personne n'existait autour de toi. Est-ce que tu es malade? Qu'est-ce qui est arrivé pour que tu te laisses aller à ce point?

Élen

Barbara reste silencieuse. Élen ne sait plus que dire ni que faire. Elle s'allonge aux côtés de son amie et lui prend la main. Barbara se retourne brusquement, appuie sa tête contre l'épaule d'Élen et pleure à gros sanglots. Élen la serre contre elle, cherchant un moyen de la consoler.

– Je suis enceinte, crie Barbara, soudainement devenue presque hystérique.

– Quoi? Tu es folle ou quoi? Tu ne peux pas être enceinte, tu es...

– Lesbienne... dis-le. Ce mot te fait-il si peur que tu n'oses pas le prononcer?

– Je... je ne veux pas te faire de peine. C'est vrai que ce mot m'écorche les lèvres. Tu es mon amie et je... je ne comprends pas.

– Je dois me faire avorter, je ne veux pas de cet enfant. Je n'en veux pas, tu comprends?

– Mais Barbara, qui... qui est le... père?

– Il n'a pas de père et il n'en aura pas. Il faut que tu m'aides.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse?

– Il faut trouver un médecin qui va accepter de m'aider. En connais-tu un?

– À vrai dire, non, je ne connais personne et...

– Il ne faut pas que mes parents apprennent ça, il ne faut pas.

Élen

– Écoute, je pense que mon père pourrait nous aider. Il connaît tellement de gens de tous les milieux.

– Il est aussi l’ami de mes parents et il risque de leur dire.

– C’est bien mal le connaître. Je te garantis qu’il ne fera pas cela. Je vais lui téléphoner.

Une semaine plus tard, un avion privé se pose sur la piste de l’aéroport de Toronto. L’appareil circule sur une aire secondaire et s’immobilise sur un terrain aménagé pour l’entreposage des avions.

Deux jeunes filles sortent d’un hangar et se dirigent vers l’appareil dont la porte est restée ouverte. Patrick Gendron apparaît et descend pour aller à leur rencontre. Le trio remonte dans l’appareil. Le pilote est descendu et a pris place devant la porte. Il s’allume une cigarette pour passer le temps.

À l’intérieur, un médecin serre la main de Barbara et, sans perdre un instant, lui demande de s’allonger sur la civière de fortune installée pour la circonstance. Tout près d’elle, une infirmière s’occupe de la jeune patiente. Les outils chirurgicaux sont retirés d’une trousse médicale et sont disposés sur une table. L’infirmière recouvre les jambes de Barbara avec une couverture. La pauvre enfant tremble de peur. Le médecin s’informe auprès de son assistante du pouls et de la tension artérielle de sa patiente et, satisfait des réponses, il attend que l’infirmière installe un soluté.

Élen

Élen s'est accrochée au bras de son père. Debout dans l'entrée du poste de pilotage, elle observe la scène en serrant les dents.

Le chirurgien procède à son travail et moins de trente minutes plus tard, après des cris déchirants, Barbara est enfin libérée du mal qui la contraignait, fruit du malheur, du mépris et de la honte.

– Tout va bien, jeune fille, vous allez vous remettre rapidement de ce mauvais souvenir, lui annonce le médecin en regardant son ami Patrick. Restez tranquille quelques jours et tout va rentrer dans l'ordre. Vous n'aurez aucune séquelle de l'intervention. Vous sentez-vous capable de vous lever?

Sans répondre, Barbara s'assoit sur la civière, non sans laisser échapper quelques grimaces de douleur.

– Est-ce que vous pouvez marcher maintenant?

La jeune fille se glisse en bas de la civière et Élen se dirige vers elle pour l'aider. Les deux adolescentes pleurent dans les bras l'une de l'autre. Patrick les observe et prodigue quelques mots d'encouragement à Barbara.

– Nous allons attendre ici une heure ou deux afin de nous assurer que tout va bien. Un chauffeur vous reconduira chez vous en limousine. Élen va prendre soin de vous. Ne vous en faites pas, tout va bien aller, j'en suis certain.

Il est plus d'une heure du matin lorsque les deux jeunes femmes rentrent à la maison. Élen aide son amie à se dévêtir et à s'allonger

Élen

sur son lit, alors qu'elle-même prend place sur un fauteuil près du lit avec l'intention de la veiller tout le reste de la nuit.

– Je ne te dirai jamais assez merci, Élen. Je comprends maintenant pourquoi je t'aime tant. Tu as tellement de belles qualités qu'on ne saurait rester indifférente devant toi. Je t'envie, tu sais.

– Cesse de dire des conneries. Je suis comme tout le monde, ni mieux ni pire.

– Oh non! Pas à mes yeux ni à ceux de ton père, tu es une femme formidable.

– Maintenant que tout va bien, vas-tu enfin me dire qui est le père?

– Son nom n'a pas d'importance. De toute manière, il n'y aura plus jamais un homme qui va me toucher.

– Mais ça n'a pas de sens. Tu m'as toujours dit que tu n'aurais jamais de relations avec un garçon et pourtant...

– Ce n'était pas une relation désirée.

– Je ne comprends pas. Explique-moi.

– On m'a violée.

– Quoi! C'est arrivé quand? Je suis toujours avec toi, tu ne sors jamais seule.

– Cesse de me questionner, je ne t'en dirai pas davantage.

– C'est complètement fou ce que tu dis là. Enfin, si jamais tu veux te confier un jour, je serai là.

Élen

Barbara attire Élen contre elle et la serre avec tendresse, amour et affection. La jeune femme, épuisée, s'endort lentement dans les bras de son amie, celle pour qui elle ressent un amour profond qui sera peut-être toujours sans lendemain. Pourtant, elle garde espoir et c'est précisément cet espoir qui lui permet de traverser ces épreuves.

Mais le temps laissera une blessure profonde et irréparable dans son cœur.

Partie sept

Éric a maintenant dix-neuf ans. Il a entrepris ses études universitaires et réussit relativement bien. Élen, à dix-huit, est maintenant une très jolie jeune femme. Elle ressemble de plus en plus à son père. Celui-ci la surprotège encore et toujours, acquiesçant au moindre de ses désirs, surtout depuis son retour de Toronto.

Les deux années passées en Ontario furent une séparation pénible pour le père et la fille et ce, malgré les visites régulières et la période des vacances d'été. Elle lui a beaucoup manqué.

Pour sa part, Élen avait eu beaucoup de chagrin de quitter Barbara et ce, malgré la promesse qu'elles se reverraient aussi souvent que possible. Au cours de ces deux années, elles avaient partagé beaucoup de choses, des plus simples aux plus intimes, des plus heureuses aux plus pénibles. Au fil des mois, Barbara était devenue contraignante et très possessive, mais Élen avait obtenu qu'il ne soit plus question d'amour entre elles, qu'elle lui laisse sa liberté. Élen refusait de s'engager davantage et malgré les scènes de

Élen

colère et de frustration, Barbara avait fini par comprendre et admettre qu'elle ne la posséderait jamais. Finalement, elle se plia aux volontés de sa compagne, mais en contrepartie, Élen lui consentait un peu plus de faveurs sexuelles.

Barbara en voulait toujours davantage et Élen devait souvent refréner ses ardeurs et garder un contrôle serré sur les pulsions de son amie. À quelques reprises, elle a dû la menacer de quitter Toronto. Malgré le fait qu'elle en retirait un plaisir sexuel certain, Élen ne se sentait toujours pas à l'aise avec cette situation, au point d'en être mal dans sa peau. Elle aurait voulu quitter Barbara afin de mettre un terme à toute cette aventure, mais un sentiment indéfinissable l'en empêchait.

Barbara avait regardé partir Élen, son amour, avec beaucoup de chagrin, tout en acceptant qu'elle retourne vers les siens, au Québec. Les derniers jours passés ensemble furent difficiles, mais les deux jeunes femmes se sont fait la promesse de ne jamais rompre leur amitié.

La séparation brise douloureusement Barbara. Lorsqu'elles se font leurs adieux, un énorme morceau se détache de son cœur. Elle ressent un vide profond et refuse de relâcher l'étreinte. Avec elle partira le souvenir des moments de bonheur partagés pendant deux merveilleuses années. Élen a dû la repousser amicalement pour embarquer dans le wagon. Au moment où le train s'est mis en marche, un déchirement s'est produit dans le cœur d'Élen.

Élen multiplie les occasions de passer ses journées libres auprès de son père. Elle prend place sur le gros sofa, son endroit préféré, et l'observe en silence, comme elle le faisait lorsqu'elle était enfant. Aujourd'hui cependant, elle comprend beaucoup mieux ce qui se déroule sous ses yeux et ne perd jamais un mot des conversations qu'elle entend. Elle est heureuse d'avoir retrouvé Karen, car avec les années, leur amitié s'est affirmée davantage. Elles ont souvent de longues conversations et chaque fois que Karen passe un week-end au Domaine des Peupliers, Élen en profite pour échanger leurs opinions sur tous les sujets qui les passionnent. Ensemble, elles bavardent, se baignent, font de l'équitation et prennent de longues marches.

Élen se sent prête à passer à des confidences beaucoup plus personnelles. Elle espère que Karen pourra la comprendre et l'aider.

Un samedi, alors qu'elle revient d'une balade à cheval, elle aperçoit Karen assise au pied d'un des gros peupliers. Elle confie sa monture à Charles et se dirige aussitôt vers elle en souriant. Après un échange de quelques banalités, Élen reprend tout son sérieux et regarde sa compagne droit dans les yeux...

– Karen, j'ai une question très personnelle à te poser.

Élen

– Je t’écoute.

– Il y a des bruits qui courent à ton sujet. Au bureau, on dit que tu es...

– Lesbienne? C’est ça que tu veux savoir?

– Si tu ne veux pas en parler, je comprends...

Karen interrompt Élen d’un signe de la main et regarde la jeune fille. Après un court silence et quelques instants de réflexion, elle juge qu’il est temps de lui dire la vérité.

– Je devine que tu attends ce moment depuis longtemps. Et bien, sache que les racontars n’en sont pas. C’est la vérité. Je suis lesbienne.

– Est-ce que mon père le sait? lui demande aussitôt Élen.

– Oui. Depuis de nombreuses années déjà. Je n’ai pas pu lui cacher ce fait et nous en avons longuement discuté.

– Et maman?

– Oui, mais depuis moins de temps.

– Alors, si papa tient encore à toi tout en sachant cela, je ne vois pas pourquoi je me séparerais de toi. Après tout, c’est ta vie.

– Je te remercie, ma chérie. Je n’en attendais pas moins de toi.

La conversation se poursuit de plus belle entre les deux femmes et Karen se fait harceler de nouvelles questions. L’interrogatoire ne semble pas vouloir s’arrêter. Élen veut tout savoir dans les moindres détails, même les plus intimes.

Élen

Puis, sans que Karen n'ait prévu le geste ou ne s'y attende, Élen lui prend la main et la caresse. D'un geste rapide et brusque, Karen se libère en rougissant.

– Tu as envie de moi depuis longtemps, n'est-ce pas?

– Tu te trompes complètement, ma chérie. Je t'aime comme on aime sa propre fille.

– Tu n'as jamais eu envie de moi? Tu peux me le dire, je sais ce que tu vis avec tes copines.

– Qu'est-ce que tu veux dire?

– Te souviens-tu de Barbara Hubert?

– Oui! Je sais que tu as apprécié ton séjour chez elle, en Ontario, et que vous êtes restées de bonnes amies.

– C'est plus que ça. Nous avons fait l'amour ensemble. Est-ce que ça te surprend?

– Je ne te crois pas.

– C'est vrai, tu peux me croire. Veux-tu que je te raconte?

– Je ne crois pas que ce soit utile, Élen. J'aimerais cependant savoir une chose. L'as-tu fait avec d'autres?

– Non, ce fut la seule.

– As-tu déjà couché avec des garçons?

– Oui, quelquefois, et...

– Et...

– Je ne sais pas.

– Tu veux dire que tu ne sais pas si tu...

– Non, je ne sais pas ce que je préfère, les filles ou les gars.

– Il arrive que les adolescentes pensent comme ça. Cela ne veut pas dire que tu es une lesbienne pour autant.

– Ce que j'ai fait avec Barbara ne me prouve-t-il pas que je suis lesbienne et me confirme que je préfère les femmes aux hommes?

– Pas du tout, ma chérie. Pas du tout. Qui n'a pas, au moins une fois, touché les seins d'une amie ou n'a pas regardé une autre partie de son corps. Les jeunes filles, comme les jeunes garçons, veulent découvrir leur propre corps. Et celui des autres attire toujours certains regards et certains touchers. Au départ, c'est de la curiosité. Nous voulons nous assurer que nous sommes faits comme les autres, que nous sommes constitués normalement! Écoute bien ce que je vais te dire. Quand je me suis rendu compte que ma préférence allait vers les femmes, j'en ai été très souvent malheureuse. J'ai dû subir des déceptions, de la peur, de l'humiliation et de la moquerie. Dans mon adolescence, on m'a plus d'une fois ridiculisée. On me traitait de « *gouine* », de « *salope* » et j'en passe. Tu sais, j'ai été plus souvent malheureuse qu'autrement. J'ai été obligée de cacher ma double vie. Je ne pouvais jamais présenter ma copine à mes parents ou à mes amis, je ne pouvais

pas partager le plaisir d'être en public avec mon amoureuse. Je devais toujours me surveiller pour ne pas me faire surprendre. Tu n'imagines pas, non plus, tous les mensonges que j'ai dû inventer pour répondre aux sous-entendus ou aux questions. J'ai menti à mes parents plus d'une fois, et finalement, acculée au pied du mur, j'ai dû leur avouer ma situation. J'ai vécu un drame et contrairement à ce que je croyais, c'est mon père qui m'a protégée alors que ma mère m'a reniée jusqu'à sa mort. J'aurais voulu qu'elle me comprenne, qu'elle m'accepte comme j'étais, mais ce ne fut pas le cas. Un jour, comme cela devait arriver, je suis tombée amoureuse. Elle s'appelait Irène. C'est une jeune femme que j'avais rencontrée dans un *cruising-bar* réservé aux gais et lesbiennes. Dès notre première rencontre, quelque chose d'inexplicable s'est produit entre nous. Ça a été le coup de foudre.

Nous nous sommes rencontrées à plusieurs reprises et nous avons partagé notre intimité. J'aimais vraiment cette fille, je l'avais dans la peau, j'avais besoin de la toucher, de recevoir son amour, son affection et sa compréhension. Tout ce qu'un être humain peut donner, je le voulais d'elle, mais c'était trop beau pour être vrai. J'étais tellement comblée que j'étais devenue possessive à l'extrême. C'était comme si elle n'appartenait qu'à moi. Je refusais que les autres la regardent ou lui touchent, ne serait-ce que pour lui donner l'accolade. J'étais devenue jalouse, mais personne ne peut posséder entièrement un être humain. Nous pouvons vivre avec

l'autre, partager avec lui, mais pas le posséder comme un objet. Quand tout a éclaté, je l'ai compris, mais trop tard. Irène acceptait mal ma possessivité. Elle refusait que je l'enferme à tout jamais pour me la réserver. Elle avait besoin de vivre, de respirer et d'être elle-même. Un jour, je l'ai surprise dans les bras d'une autre et pour moi, ce fut tout un drame. Mon univers s'écroulait, foulé au pied et écrasé par Irène. Je me suis retrouvée démunie, ma vie n'avait plus aucun sens, mes rêves n'existaient plus, je devenais folle.

Quand mon père s'est rendu compte de ma détresse morale, il est intervenu. Nous avons beaucoup parlé et, peu à peu, j'ai repris goût à la vie. Ma vision des choses s'est modifiée, mais je n'étais pas heureuse pour autant.

Cette année-là a été la plus difficile de toute ma vie et je me suis jurée que plus jamais je ne recommencerais. Je n'ai plus jamais revu Irène. Elle est sortie de ma vie comme elle y était entrée, en coup de vent, mais j'en garde une blessure encore bien présente. C'est probablement à cause de cela que je suis plus réticente à m'engager avec qui que ce soit, je m'emballe moins rapidement, je suis plus compréhensive, plus sage. Je comprends mieux pourquoi les couples homosexuels éprouvent de la difficulté à fonctionner. Sauf une toute petite minorité dont on ne parle jamais parce qu'ils sont très discrets, beaucoup d'unions sont vouées à l'échec, comme chez les hétéros, d'ailleurs. Très peu d'entre nous peuvent résister à l'emprise de la jalousie.

Plus nous vieillissons, plus il devient difficile d'accepter la solitude. À chaque nouvelle rencontre, nous croyons que c'est peut-être la seule chance qu'il nous reste. Nos valeurs changent, nous sommes plus raisonnables. Je ne saurais dire si c'est dû au fait que les pulsions sexuelles ont diminué ou au fait que nous avons été si souvent déçues. Lorsque nous sommes jeunes, nous nous rallions à un groupe qui nous identifie. Regroupées, nous ressentons une certaine force et cette force nous aide à vivre notre différence, mais aussitôt que nous voulons nous en retirer et vivre une vie de couple dans une société qui ne nous accepte pas ou très peu, cela devient vite un enfer. C'est ce que j'ai vécu. N'eut été de mon travail, je ne sais pas ce que je serais devenue.

– Tu me traces là un portrait peu reluisant. Si je n'avais pas confiance en toi, je croirais que tu essaies de me montrer le côté décevant et monstrueux seulement pour me faire renoncer à ce genre d'amour. Franchement, je ne crois pas que je sois lesbienne, même si j'ai aimé les expériences sexuelles que j'ai vécues. Je crois plutôt que je me marierai un jour et que j'aurai des enfants. Je voudrais un homme qui comble tous mes désirs, qui réalise tous mes rêves et qui m'aime pour ce que je suis et telle que je suis. Je le voudrais enthousiaste, élégant, fonceur et travailleur comme mon père.

– Si je peux te souhaiter quelque chose, c'est bien de rencontrer un homme comme lui.

– Dis-moi, as-tu une petite amie?

Élen

– Oui, mais...

– Mais quoi? Tu ne veux pas me la présenter? C'est ça?

– Non, ce n'est pas ça. Nous avons une liaison depuis quelques mois seulement et elle est mariée. Son mari la trompe et c'est un peu comme si elle se vengeait de lui en se servant de moi. Je crois que je me dirige tout droit vers une autre peine d'amour, mais c'est l'histoire de ma vie. Si je n'avais pas eu le soutien de ton père et la réussite dans mon travail, qui sait, j'en serais peut-être venue au suicide.

– Karen, je suis là, moi. Tu pourras te confier à moi, si tu veux.

– Tu me vois vraiment arriver près de toi et te déballer les problèmes de ma vie?

– Tu l'as bien fait aujourd'hui...

– Parce que tu es en âge de comprendre ces choses-là. Et comme ta mère le sait, pourquoi pas toi? Je pense que c'était honnête de ma part de partager mon secret avec toi, mais de mon plein gré, sans rien préméditer, mais sans non plus y voir une demande d'aide ni une recherche de confidence.

– Tu n'as pas à t'en faire, je serai toujours digne de ta confiance. Rien ne viendra briser notre amitié, pas même mon père. Si un jour je devais devenir ta patronne, c'est toi que je garderai comme conseillère.

Élen

Élen appuie sa tête contre l'épaule de Karen pour lui démontrer que son affection n'a pas changé suite de ces confidences.

Pendant ce temps, Marianne est au jardin et observe la scène d'un œil discret. Cet échange d'affection la contrarie. Elle serre les poings et se retire tout aussi discrètement.

Quelques jours plus tard, alors que Marianne rejoint Élen...

– Élen, as-tu quelques minutes? lui demande sa mère.

– Oui, bien sûr, maman. Quelque chose ne va pas?

– Écoute, l'autre jour, je t'ai vue au pied du peuplier avec Karen et ça m'a fait peur. Tu sais, malgré tout le respect que j'ai pour elle, je crois qu'il serait préférable que tu t'en éloignes. Ce n'est pas sain de poursuivre une relation ou d'entretenir de l'amitié avec une femme de cet âge. Tu devrais plutôt rencontrer des garçons de ton âge et penser à ton avenir.

– Maman, qu'est-ce que tu essaies de me dire?

– Rien de particulier. Je souhaite simplement que tu sois prudente. C'est tout.

– Tu as peur pour moi parce qu'elle est lesbienne. C'est ça, n'est-ce pas?

Marianne se retourne et marche vers le bar pour se servir un verre.

– Maman, tu ne vas pas te remettre à boire?

– J'ai besoin d'un verre.

Élen

– Tu crois que ton exemple est mieux pour moi? Tu n’as pas le courage de me dire ce que tu penses vraiment. Tu préfères parler en sous-entendus, en tournant autour du pot comme une abeille autour d’une fleur. Si cela peut te rassurer, je ne suis pas en amour avec Karen et elle ne m’a jamais influencée en quoi que ce soit qui puisse toucher ma vie privée. Es-tu satisfaite? Maintenant, c’est à mon tour de te faire une remarque. Tu es ma mère et tu as toujours fait ce qu’il fallait, et même plus, pour nous tous. Tu t’es donnée corps et âme et depuis quelques années, tu t’es détachée de nous pour te mettre à boire. Que t’est-il arrivé, maman? Que s’est-il passé pour que tu changes ainsi? Qu’est-ce qu’on t’a fait pour que tu t’éloignes autant de nous? Peux-tu me répondre?

Marianne baisse la tête et dépose son verre sur le comptoir. Sans répondre aux questions, elle monte à sa chambre avec sa bouteille.

« Pauvre maman, il faut qu’elle soit vraiment malheureuse pour se détruire ainsi... »

Marianne gravit l’escalier et s’enferme dans ses appartements. Élen reste seule avec ses questions sans réponses. Au moment où elle sort sur la terrasse, elle croise son frère Éric qui en revient.

– Alors, la petite sœur, comment va ton amie Barbara? As-tu de ses nouvelles?

– Depuis quand tu t’intéresses à elle? Tu ne l’as jamais regardée.

Élen

– Je l’ai peut-être fait de plus près que tu le penses, lance Éric en riant à gorge déployée.

Cette remarque fait bondir Élen qui, d’un seul coup, se remémore les souffrances de son amie, sa grossesse par agression et la douleur de son avortement. Elle se rappelle que Barbara avait été très vague, mais surtout réticente à décrire l’agresseur. Puis, d’un seul coup, tout devient très clair dans sa tête. Le lendemain de Noël, son amie avait le visage défait et les yeux enflés comme si elle avait pleuré toute la nuit. Elle se souvient qu’à partir de ce jour-là, le comportement de Barbara avait changé du tout au tout.

– Ce serait lui qui aurait fait ça, le salaud? Oui, tous les faits concordent. Je mettrais ma main au feu que c’est ce pourri qui l’a violée.

Sans perdre un instant, elle fonce vers la maison et rejoint son frère à la cuisine où il s’étire de paresse en attendant une collation que lui prépare Marguerite. Au premier regard, il devine la colère sur le visage et dans les yeux de sa sœur. Ça le fait ricaner de satisfaction.

– Alors, elle ne t’avait rien dit, cette chère Barbara?

– Espèce de salaud. Tu l’as violée. C’est toi qui as fait ça. Je vais te tuer...

Au passage, Élen attrape un poêlon qui traîne sur la cuisinière et court vers son frère qui n’a pas le temps de fuir. Il cherche à se protéger en repliant ses bras au-dessus de sa tête. Les coups sont si

Élen

violents qu'il ne peut opposer aucune résistance et s'enfuit aussitôt qu'il le peut. Derrière lui, Élen hurle de colère. À bout de souffle, la jeune femme, suivie de près par Micha, met un terme à sa course. Son frère est déjà rendu à l'autre bout du jardin.

– Sais-tu qu'elle a eu un enfant de toi, espèce de salaud? Sais-tu qu'elle élève cet enfant seule? Sais-tu que ses parents l'ont presque mise à la rue. Je n'aurais jamais cru que mon frère ferait une pareille saloperie.

Marianne qui a entendu le vacarme qui se passe dans le jardin et les cris de sa fille, s'approche de la fenêtre pour remettre de l'ordre.

– Élen, as-tu fini de crier? Tu n'es pas dans un zoo ici. Nous sommes entre gens civilisés. Pourquoi cries-tu comme ça?

– C'est Éric qui m'a joué un sale tour, maman.

– Ce n'est pas une raison pour crier comme tu le fais ni d'en faire un drame?

Marianne referme sa fenêtre et retourne vaquer à sa préoccupation, la bouteille. Au moment où Élen regagne le salon, elle arrive nez à nez avec sa sœur Louise, toute chancelante, qui a besoin des murs pour se tenir debout. L'adolescente, les yeux fixes et vitreux, tient encore un joint entre ses doigts.

– Tu as encore pris cette sale drogue. Il n'y a donc personne de normal dans cette maison? Louise, quand vas-tu cesser de jouer

Élen

avec le feu? Tu risques de devenir accroc et de gâcher ta vie, ma vieille.

– Je fais ce que je veux. Tout le monde est accroc dans cette maison. Papa par son travail, maman par la bouteille, Éric par les femmes. Moi, je fume et c'est pas tes oignons, lui lance la jeune fille en ricanant, avant de se laisser choir sur un fauteuil de la terrasse.

Impuissante face à une situation qu'elle ne peut changer ni corriger, Élen préfère s'abstenir d'aller plus loin dans sa tentative. Elle retourne à la cuisine et rejoint Marguerite qui en a vu passer bien d'autres dans cette maison.

– Marguerite, que deviennent Éloïse et Christine? On ne les voit plus.

– Elles sont bien occupées. Elles ont leurs études et, lorsqu'elles n'étudient pas, elles ont chacune leur travail, soit à la maison, soit à la pharmacie du village. Tu comprendras que nous n'avons pas les mêmes moyens que vous. Elles se sentent un peu mal à l'aise face à vous tous.

– Je ne le savais pas. Pourtant, ça ne devrait pas, on a pratiquement grandi ensemble. J'en suis désolée, Marguerite.

– Ce n'est rien. Vous êtes gentille. Vous et monsieur Justin, vous êtes les deux plus raisonnables. Lui, on ne l'entend jamais, sauf lorsqu'il rentre de ses cascades à motocross. Il a toujours faim et il salit une tonne de linge à chaque fois. Lorsqu'il rentre, on peut le suivre à la trace dans la maison.

Élen

– Merci d’être là, Marguerite. Sans vous et Juliette, je ne sais pas comment cette maison pourrait encore tenir debout.

La porte de la cuisine s’entrouvre.

– Élen, je peux te parler. C’est sérieux.

– Je t’écoute.

– Non, sortons et marchons un peu. Je te jure d’être sage.

Élen et Éric sortent. C’est lui qui, le premier, brise la glace.

– Écoute, je suis désolé pour Barbara. Je... je ne croyais pas que...

– Tu ne croyais pas qu’elle aurait un enfant? C’est ce que tu veux me dire? Tu l’as violée, mon vieux, et le geste que tu as posé envers elle, c’est très grave. Tu as peut-être détruit sa vie à jamais. Sais-tu ce que cela veut dire? Elle aurait pu te faire mettre en prison pour ce que tu as fait.

– Je suis désolé. Je n’avais pas pensé aux conséquences de mon geste, encore moins qu’il pouvait en résulter un enfant.

– Mais pourquoi lui as-tu fait ça? Elle ne le méritait pas.

– J’avais bu et elle aussi. Je suis entré dans sa chambre et elle était allongée toute nue sur son lit. Je n’ai pas pu résister. Elle ne s’est presque pas rendu compte, elle s’est réveillée au moment où je me retirais. C’était une folie de jeunesse. Je le regrette. Crois-tu que je devrais lui téléphoner pour prendre de ses nouvelles? Je pourrais

Élen

peut-être faire quelque chose pour l'enfant? C'est un garçon ou une fille? Parle, bon sang, ne me laisse pas dans l'ignorance.

Élen décide de pousser le mensonge à son maximum afin de donner une bonne leçon à son frère.

– C'est une petite fille. Elle aura bientôt 14 mois.

– Pourquoi n'as-tu jamais parlé de cela à la maison? Elle est encore ton amie, non?

– Bien sûr. Elle m'avait fait promettre de ne rien dire, et maintenant, je comprends pourquoi. Elle voulait te protéger.

– Bon sang, qu'est-ce que je peux faire?

– À ta place, je me rendrais à Toronto. Je vais te donner son adresse. Je pense que tu pourrais réparer un tout petit peu tout le mal que tu lui as fait.

Éric quitte sa sœur la tête basse, le cœur rempli de remords. Il ne veut pas perdre un seul instant, il doit voir cet enfant. En quelques minutes, il prépare une valise et saute dans sa voiture sport en direction de Toronto. Élen le regarde partir sur les chapeaux de roues et elle en ressent un plaisir démoniaque.

Elle court au téléphone et contacte aussitôt Barbara. Elle souhaite encourager son amie à pousser encore plus loin la punition que mérite largement son frère.

~

Élen

Il est presque neuf heures du soir lorsque Éric se présente à l'adresse notée sur le petit bout de papier. Il sonne à la porte. C'est Barbara qui le reçoit. Il demeure bouche bée en apercevant cette jeune femme qu'il n'avait pas revue depuis ses frasques.

– Qu'est-ce que tu veux? demande Barbara.

– Je... je veux tout d'abord te demander pardon pour... pour ce que je t'ai fait. Je... je ne croo...yais pas que cela tournerait comme ça. É...É...Élen m'a dit cet après-midi que tu avais un... un... que... nous avions un... un... enfant.

– Tu vas cesser de bégayer et parler comme tout le monde. Tu avais pas mal plus d'assurance que ça lorsque tu m'as violée.

– Écoute, si je suis venu, c'est pour te voir et aussi, pour voir mon enfant. Je... je veux dire, not... notre enfant. Je pourrais t'aider à...

Mais Éric n'a pas le temps de terminer sa phrase. La porte s'ouvre à sa pleine grandeur. Un colosse sort de la maison et se jette sur le jeune homme, qui ne peut résister au violent choc. Ils basculent tous les deux sur la pelouse et une lutte sans résistance s'engage. Éric ne fait pas le poids. L'athlète lui assène plusieurs coups et n'arrête que lorsque son faible adversaire est inerte. Le visage couvert de sang, Éric tente de se relever, mais n'y parvient pas. Barbara remercie son ami et lui remet deux billets de 100 \$ sous les yeux ébahis de celui qui fut jadis son agresseur.

Élen

– Tu vois, ce n’est ni mon mari ni mon amoureux, mais un gars que j’ai engagé uniquement pour me venger de toi et de toute la souffrance que tu m’as fait subir.

– Et l’enfant... balbutie Éric.

– Il n’y a jamais eu d’enfant, espèce d’idiot. Ta sœur t’a promené en bateau. Elle t’a fait marcher comme le petit salaud que tu es. Que cela te serve de leçon. Maintenant, fiche le camp avant que je téléphone à la police et que je porte plainte contre toi pour viol.

Éric se remet péniblement debout. Il a peine à garder son équilibre pour se rendre à sa voiture. Il ouvre le coffre à gants, en retire une boîte de papiers mouchoir et s’éponge le visage du mieux qu’il peut. La douleur lui arrache une grimace à chaque fois qu’il touche sa chair, endolorie et tailladée à plusieurs endroits.

Il s’en veut d’être tombé dans ce piège comme un petit enfant. Il a tout bêtement gobé ce que lui a fait croire Élen. Il se promet de lui rendre un jour la monnaie de sa pièce.

Il se met en route et reprend le chemin en sens inverse. Sur la 401, il s’arrête quelques instants dans un relais et passe à la salle de toilette pour nettoyer son visage. Ses yeux sont tuméfiés, ses deux lèvres fendillées et son nez possiblement cassé. Il ressemble davantage à un boxeur qui sort du ring après un difficile combat, qu’à un violeur ou à quelqu’un qui se croyait père. Le retour vers la maison n’est pas facile. Il passe par une multitude d’émotions et de sentiments. Il

Élen

ressent rapidement la fatigue, trop affaibli par les coups reçus. Un peu après avoir traversé Kingston, il préfère s'arrêter dans un motel et s'y installer pour la nuit. La réceptionniste a une réaction craintive en l'apercevant. Elle amorce un mouvement de recul lorsqu'il s'approche du comptoir.

– Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, j'arrive d'un combat de boxe. Je voudrais louer une chambre pour le reste de la nuit?

– Avez-vous gagné ou... perdu le combat?

– J'ai perdu. Voici ma carte de crédit.

Le lendemain matin, Éric reprend la route et rentre au Domaine de Saint-Casimir. Dès qu'il a l'occasion de croiser Élen, ses yeux et son visage tuméfiés suffisent à faire comprendre à la jeune fille qu'il a reçu la leçon qu'il méritait depuis longtemps. Elle ne peut retenir un petit sourire de satisfaction empreint de moquerie.

– Tu vas me le payer, petite salope, lance Éric en la pointant du doigt.

Dès qu'elle voit le doigt pointé d'Éric, Micha, la chienne Labrador, veut s'élancer sur lui. Élen a peine à la retenir.

– C'est tout ce qui arrive aux salauds de ton espèce. C'est bien fait pour toi. Je te conseille de te tenir loin de moi, sinon tu pourrais le regretter. Si papa savait ce que tu as fait, je ne suis pas certaine qu'il pourrait se retenir de te donner, lui aussi, la leçon que tu mérites. Je crois même que tu pourrais te retrouver à la rue.

Élen

– Un autre conseil... Garde un œil sur ta chienne. Il pourrait bien lui arriver un petit accident, si tu vois ce que je veux dire...

– Ne touche jamais à Micha. Moi aussi, c'est un bon conseil que je te donne. Je sais ce que tu as fait à Caramel. Ne me menace plus jamais. Vas-t'en donc à Québec, on pourra certainement mieux respirer, ici, sans toi?

– Je suis chez moi, ici, lance Éric avant de disparaître dans la maison.

Quelques jours plus tard, Charles vient chercher Élen en plein milieu de l'avant-midi. La jeune fille croit qu'il s'agit de Mingo et suit à quelques pas derrière lui. Lorsqu'elle pénètre dans l'écurie, elle aperçoit Micha couchée près de la stalle de Mingo. En voyant sa maîtresse, elle gémit et tente de se lever, mais elle n'y parvient pas. Ses pattes arrière refusent de la supporter et elle retombe sur le sol.

– Que lui est-il arrivé? crie Élen d'une voix désespérée. Elle s'agenouille auprès de sa compagne canine. Accablée par le chagrin, Élen caresse sa fidèle amie.

– Je ne sais pas. Je l'ai trouvée dans cet état ce matin. Je crains qu'elle ne soit paralysée. J'ai fait demander le vétérinaire. Il devrait être ici d'une minute à l'autre.

– Pauvre chérie! Tu ne vas pas me faire ça, je t'aime trop pour que tu me quittes. Nous avons encore plusieurs années à passer ensemble.

Élen

Micha agite la queue en guise de réponse et regarde Élen de ses grands yeux tristes. Elle appuie sa tête sur la cuisse de sa maîtresse pour recevoir ses caresses. Lorsque le vétérinaire fait son entrée, Micha se colle davantage contre Élen qui la protège. Le diagnostic est rapide, il s'agit bien d'une paralysie des membres arrière. Le docteur Geffroy explique à Élen les causes de cette maladie et ce qui en résulte. Il suggère, bien sûr, l'euthanasie de l'animal, mais Élen refuse.

Non satisfaite du verdict, Élen fait transporter Micha dans son automobile et quitte le domaine en direction de Québec. À peine une heure plus tard, dans une clinique vétérinaire, elle reçoit le même verdict : paralysie, rien à faire. Élen refuse de la laisser souffrir et sait qu'elle a une décision pénible à prendre.

– Docteur, je désire que vous procédiez à l'euthanasie maintenant. Est-ce possible?

– Bien sûr.

– Alors faites-le vite, docteur. Je ne veux pas la voir mourir, j'en suis incapable, murmure Élen en pleurant. J'attendrai dans la voiture et je la ramènerai chez nous à la campagne.

Quelques minutes plus tard, un employé de la clinique dépose une boîte de bois sur la banquette arrière de la voiture. Le cœur gros, Élen reprend la route du Domaine. Au cours du trajet, elle pense à tout ce qu'elle a partagé avec Micha.

Élen

Dès qu'elle arrive, Charles la rejoint pour prendre des nouvelles. Il renonce en voyant le visage de celle qu'il surnomme encore sa petite princesse.

– Où voulez-vous que nous...

– Dans la forêt, au bord de la rivière Blanche. Elle aimait tant sauter dans cette rivière pour s'y baigner. Pouvez-vous la transporter là-bas, Charles?

– Bien sûr. Je selle Mingo et je vous suivrai avec le quatre roues.

Le petit cortège quitte le domaine et disparaît dans la forêt. Mingo avance lentement, à peine guidé par sa cavalière. Comme s'il le devinait, il s'immobilise tout près de l'endroit où sa maîtresse avait jadis découvert le vieil Indien. Charles creuse un trou, dépose la boîte et déverse un sac de chaux afin d'éviter que l'animal ne soit déterré par les bêtes sauvages. Élen reste quelques minutes, encore bouleversée par le départ de Micha. Jamais elle n'oubliera la fidèle Labrador avec qui elle a tant partagé au cours de ces dix années.

Élen n'a pas le cœur de dételé Mingo. Elle l'abandonne aux soins de Charles, marche jusqu'à la maison et s'enferme dans sa chambre. Allongée sur son lit, ses souvenirs la ramènent au jour où Charles lui avait donné Micha en cadeau. Elle était si belle, si mignonne, si affectueuse et maintenant, elle est...

Élen

Éric a encore gagné, pense-t-elle, mais un jour, il paiera pour toutes ces méchancetés...

Partie huit

Élen fait son entrée à l'université où elle entreprend des études pour l'obtention de son MBA (Maîtrise en affaires et administration). Ces études lui permettront d'assister ou même de remplacer son père à la tête de l'empire qu'il n'a pourtant pas achevé de construire. Les compagnies se greffent les unes aux autres à la Société Gendron.

Le p.d.g. de la firme a maintenant entrepris des démarches qui permettront, dans un avenir prochain, de faire l'acquisition de l'une des plus importantes quincailleries de l'Ouest canadien. Plusieurs voyages ont déjà été réalisés pour assurer les bases solides de cette magistrale transaction qui viendra lui ouvrir les portes du Canada et le propulser au niveau national. Il a choisi de s'y établir solidement avant de s'attaquer au marché américain.

Jusqu'à maintenant, il n'a subi aucun revers et toutes les acquisitions réalisées se sont avérées rentables ou furent vendues pour faire place à une grande surface. Bien sûr, il a dû procéder à

plusieurs mises à pied, se limitant aux administrations afin de réduire les frais d'exploitation. Il aurait voulu éviter d'agir de la sorte, mais certaines acquisitions n'auraient pu survivre autrement. Il ne pouvait se permettre de traîner derrière lui des canards boiteux. En affaires, c'est un risque qu'il est préférable de ne pas courir.

Aussi souvent qu'il le peut et que son emploi du temps le lui permet, il s'occupe de Marianne, mais les résultats sont décevants!

Depuis quelques mois, il a fait l'acquisition d'une maison en Floride, plus particulièrement à Long Beach. Juliette est décédée subitement d'une crise cardiaque. Elle fut longtemps la nounou des enfants et à son décès, elle occupait le poste de dame de compagnie pour Marianne. Jeanne, une femme au début de la cinquantaine, veuve et sans enfants, a repris le poste qui était occupé par Juliette. Marianne a aussitôt reconnu en cette dernière la compagne dont elle avait besoin. Dès les premières semaines, l'entente fut suffisamment bonne pour décider Patrick à les reconduire à la maison floridienne. Elles y passeront ensemble la plus grande partie de l'hiver. Toute la famille doit s'y réunir pour fêter la nouvelle année. C'est une promesse que Patrick a faite à Marianne avant que l'avion ne quitte Québec.

La maison de Sillery ne répondait plus aux besoins de la famille. Elle a été rapidement vendue et remplacée par un immense domaine au nord de Montréal, à Sainte-Adèle. D'ailleurs, Élen et Éric étudient déjà à Montréal et Louise et Justin suivront très bientôt. Dès

son retour de Floride, Marianne emménagera dans sa nouvelle demeure, qu'elle avait préalablement visitée avec son mari quelques jours avant son départ pour la Floride. Elle avait accepté de s'expatrier pour une si longue période à une seule condition : Patrick devra venir la rejoindre un week-end sur deux. Depuis un certain temps, l'homme d'affaires a réalisé un vieux rêve : il possède maintenant son propre avion, ce qui facilite grandement les déplacements et réduit les pertes de temps, un élément précieux dans son travail. Lorsqu'il est à Montréal, un hélicoptère lui permet de rejoindre rapidement son bureau. Un héliport a été aménagé sur le toit de l'édifice du siège social.

Karen est toujours derrière son patron et le suit dans la plupart de ses déplacements. Elle est de toutes les transactions, l'épaulant tant par ses nombreuses compétences que par son professionnalisme. Parfois, c'est elle qui, au bon moment, donne le judicieux conseil et permet de faire débloquer des dossiers importants. Il ne saurait plus se passer de cette femme qui, en plus d'être son bras droit, est aussi une amie et une confidente. Il n'a aucun secret pour elle.

Pour sa part, Karen lui rend bien cette confiance et travaille avec acharnement à ses côtés, ne ménageant ni les efforts ni le temps. Se retrouvant trop souvent entre deux avions, Karen ne parvient pas à se trouver une compagne, sauf pour quelques jours ou quelques nuits volées au hasard. Chaque fois, c'est un éternel recommencement et sa vie affective est un vrai cauchemar. Son

Élen

vieux père est encore proche d'elle, mais malheureusement, il souffre de la maladie d'Alzheimer. Elle a dû le faire admettre dans un foyer pour personnes âgées en perte d'autonomie et, malgré les nombreuses visites, il parvient rarement à se souvenir du nom de sa fille. La plupart du temps, il ne la reconnaît même pas. Elle repart toujours le cœur triste, car elle le voit dépérir sans que personne ne puisse y faire quoi que ce soit.

~

Élen réussit ses études avec brio, car elle possède une longueur d'avance sur ses collègues. Le temps qu'elle a passé à observer le travail de son père et de Karen lui a donné une compréhension et une vision des affaires que d'autres n'ont pas.

Rapidement, elle devient la coqueluche de sa classe et plusieurs jeunes hommes lui tournent autour. L'un d'entre eux est parvenu à retenir son attention.

Kent Neilson est un jeune homme au début de la vingtaine et beau comme un adonis. Il démontre une timidité qui le rend maladroit! Élen l'a remarqué pour ces deux raisons, les autres gars étant un peu trop frondeurs à son goût. Kent garde sa place, mais parfois elle croise son regard, surtout pendant les cours lorsqu'elle prend la parole. Ses yeux la transpercent avec une telle intensité que son corps réagit instantanément! Son cœur se débat, son estomac se

tord... Elle est incapable d'attendre qu'il fasse les premiers pas. À l'occasion d'un repas pris à la cafétéria de l'université, elle remarque qu'il est seul à une table. Un plateau en main, elle prend place en face du jeune homme qui l'accueille avec un timide sourire. À cet instant, Élen décida que Kent devra faire partie de son groupe de travail.

La jeune femme possède un appartement tout près de l'université et elle a tout planifié pour le convoquer chez elle afin d'effectuer un travail de groupe. Lorsque les autres s'apprêtent à partir, elle le retient sous prétexte qu'elle n'a pas très bien saisi l'une de ses explications. Elle insiste pour qu'il lui fournisse les éclaircissements dont elle a besoin. Depuis quelque temps, elle tourne autour du jeune homme comme un oiseau-mouche autour d'une fleur au parfum odorant et aux couleurs vives. Kent ne tarde pas à tomber dans le panneau. Ils deviennent rapidement d'inséparables tourtereaux.

Quelques semaines plus tard, à l'approche des vacances de fin de session, non sans s'être fait prier, Kent accepte d'accompagner Élen chez elle pour une visite familiale. Elle souhaite lui présenter ses parents. Lorsqu'ils traversent ensemble le portail, l'immensité du domaine impressionne et intimide le jeune homme. Élen le rassure aussitôt. Il n'a pas à se sentir mal à l'aise, car elle n'y est pour rien dans le fait qu'elle soit née dans cette famille richissime. Patrick et Marianne réservent un accueil chaleureux au jeune homme. Éric ne semble pas trop enclin à fraterniser. Après une poignée de main

Élen

plutôt molasse, il quitte les lieux. Justin et Louise semblent heureux de rencontrer celui qu'ils voient déjà comme leur futur beau-frère.

~

Quelques mois plus tard, le père de Kent décède d'un cancer généralisé et le jeune homme doit abandonner ses études afin de s'occuper des affaires familiales. John Neilson était propriétaire d'une importante épicerie, la troisième en superficie et en chiffre d'affaires dans la grande région de Montréal.

Après les funérailles, Élen est quelques jours sans nouvelles de son amoureux et un après-midi où elle termine ses cours plus tôt que prévu, elle se présente à l'épicerie. D'un coup d'œil intéressé, elle localise les bureaux de l'administration et s'y rend afin de surprendre Kent en plein travail.

- En voilà toute une surprise, lance le jeune homme en se levant.
- Comme tu n'avais pas donné signe de vie à ta louve, elle accoure auprès de son loup pour s'enquérir de ses nouvelles. Eh bien! Que se passe-t-il? Ton travail est-il si lourd que tu n'aies plus le temps de me téléphoner?
- Ce n'est pas ça du tout. J'ai simplement beaucoup de travail et je n'arrive pas à joindre les deux bouts. Je croyais connaître les affaires de mon père, mais ce n'est pas si simple que ça. Mon père

Élen

m'avait caché certaines difficultés financières qu'il avait depuis l'arrivée sur le marché de la deuxième chaîne de magasins à grandes surfaces. J'ai dû revoir tous les chiffres avec le comptable, établir un dossier et me présenter à la banque pour consolider l'affaire. Ça n'a pas été de tout repos. Voilà mes explications.

– Eh bien! Je te crois.

Élen se penche, pose ses lèvres sur celles de Kent et ce dernier l'entraîne contre lui. Au même moment, une secrétaire fait son entrée, les bras chargés de dossiers.

– Kent, j'ai...

La jeune femme demeure bouche bée. Elle tente maladroitement de s'excuser en faisant marche arrière, mais la porte s'était refermée derrière elle et tout ce qu'elle retenait entre ses bras lui échappe et s'éparpille sur le plancher, provoquant le rire du couple. Élen se rend vite compte du trouble de la jeune femme. La rougeur sur son visage n'est pas seulement due à cet incident. Ça ne fait pas de doute, elle a un penchant pour son amoureux et entretient sans doute un amour secret pour son patron. Il y a de ces petits *quelque chose* qui ne mentent pas.

– Crois-tu qu'elle m'en veut? demande Élen, tout en affichant un petit sourire complice.

– Tu n'y penses pas? Linda est une amie d'enfance, un point c'est tout.

Élen

- Pour une amie d'enfance, je trouve qu'elle a eu toute une réaction, un choc, je dirais.
- Bon, elle est peut-être éprise de moi. Et après!
- J'en mettrais ma main au feu.
- Il n'y a jamais rien eu entre nous.
- Tu lui as dit que tu étais en amour avec moi.
- Pas du tout. Je ne lui raconte pas ma vie.
- Ne parle pas sur la défensive comme ça, je te faisais marcher. Pour me faire pardonner, j'ai une excellente suggestion. Qu'est-ce que tu dirais d'un petit souper en tête-à-tête?
- Je ne sais pas si j'aurai terminé mon travail. J'y passe quinze heures par jour et...
- Bon, puisque tu refuses de m'accompagner, je me charge de tout. Ce soir, à dix-neuf heures, je serai ici avec tout ce qu'il nous faut. De cette manière, tu n'auras pas besoin de quitter ton antre. Par la même occasion, si ma proposition t'intéresse, je pourrais te donner un petit coup de main. Je m'y connais pas mal en affaires.
- Pour le souper, ça va, mais que tu t'occupes de mes affaires, ça ne m'enchanté pas vraiment. C'est une affaire de famille et chez nous, c'est sacré. Personne d'autre que moi...
- C'est bon, c'est bon... Puisque tu es aussi chatouilleux, je ne m'en mêlerai pas. Ça te va comme ça?

Élen

– Ça me convient. Maintenant, laisse-moi travailler si tu veux que je te consacre quelques heures ce soir.

Élen se retire. Lorsqu'elle passe devant Linda, elle lui décoche un clin d'œil suivi d'un sourire qui en dit long. La secrétaire baisse la tête en rougissant.

Il est dix-neuf heures pile lorsque Élen se gare devant l'épicerie. Le commerce est fermé, mais Kent attendait patiemment sa compagne à la porte principale. Il débarre et la laisse passer à l'intérieur avec une boîte qu'elle protège avec une couverture.

Kent la débarrasse de son fardeau et la jeune femme en profite pour lui glisser un baiser furtif. Le jeune homme rougit et hoche la tête en lui faisant comprendre qu'elle est incroyable. Sur le bureau, un magnifique bouquet de fleurs fait office de centre de table. À côté, une bouteille de champagne est gardée au frais dans un récipient de styromousse improvisé.

– Qu'est-ce qui se passe? On fête quelque chose?

– Après ton départ, j'ai reçu la réponse de la banque. Mon plan de restructuration a été accepté.

– Super! En voilà une bonne nouvelle, lance Élen en se jetant à son cou.

– Holà! jeune fille, n'êtes-vous pas venue souper avec moi? J'ai faim, moi.

– Je vais t'en faire des « *j'ai faim* ».

Élen

Le couple se taquine pendant qu'Élen déballe le repas commandé et soigneusement préparé dans un grand restaurant de Montréal. Même les chandelles sont là.

– Réalises-tu que c'est la première fois que nous mangeons en tête-à-tête, sans personne à côté de nous?

– Hum! Dois-je m'en méfier? demande Kent en souriant.

– Sûrement. Avec du champagne, tu risques une agression sexuelle de ma part.

– Qui sait, je ne me défendrai peut-être pas!

– Je voudrais bien te voir résister.

Ils rient et portent un toast à leur avenir. Le repas se poursuit et les deux jeunes gens sont heureux. Ils blaguent à tour de rôle et la soirée s'étire, le temps n'étant plus un facteur important pour eux. Complices du champagne, du vin et de l'amour, ils se retrouvent bientôt enlacés. D'un large geste du bras, Élen envoie valser tout ce qui reste sur la table de travail. Le bruit de vaisselle cassée interrompt à peine leur élan, le temps d'un regard et d'un rire.

Kent renverse Élen sur la table. Leurs bouches se soudent violemment pendant que leurs corps s'entrechoquent. La première étincelle se consume sans prendre de répit. Élen entreprend de défaire les boutons de chemise de son compagnon, mais elle perd rapidement patience et arrache ceux qui résistent. Kent fait de même avec la blouse de sa compagne et ils

se retrouvent nus, poitrine contre poitrine. Pour la première fois, le couple s'adonne aux jeux de l'amour. Ils y apportent un mélange de douceur, de caresses, de cris, d'égratignures et de profonds soupirs. Leurs corps restent rivés le temps qu'ils reprennent leur souffle saccadé, profondément satisfaits de se donner l'un à l'autre. Ils sont si enflammés de désir que plus rien ne les retient.

Kent embrasse ce corps avec douceur et volupté. Lorsqu'il la pénètre, elle sent en elle un fluide suave qui l'amène à une symbiose et à une extase inconnue jusqu'à présent. C'est la première fois qu'Élen goûte à l'amour physique ultime avec un partenaire mâle, avec l'homme qu'elle aime de tout son cœur. Jamais elle n'a été comblée à ce point, jamais elle ne s'est sentie propulsée par autant de jouissance, au bord d'une quasi-inconscience.

Elle observe Kent, qui se rhabille et lui décoche un sourire enjôleur. Encore tout enflammée de désir, sans perdre un instant, elle le renverse à nouveau sur le dos et lui retire le peu de vêtements qu'il était parvenu à enfiler.

– Je t'aime, Kent.

– Moi aussi je t'aime, mon petit poussin.

– Si tu savais comme j'ai souhaité ce moment privilégié. La première fois que je t'ai aperçu sur le campus, j'ai su que nous nous retrouverions ensemble un jour. Nous sommes faits l'un pour l'autre, j'en suis certaine.

Élen

Le téléphone vient interrompre leurs confidences.

– Kent, tu travailles encore? lui demande l’interlocutrice.

– Oui, maman. J’ai presque terminé.

– Tu rentres bientôt, alors?

– Oui, je rentre tout de suite après. Sois sans crainte et couche-toi. Ne m’attends pas. Bonne nuit, maman.

Kent revient se coller sur Élen.

– Oh! Maman s’inquiète de son petit garçon.

– Ma mère n’est plus du tout la même depuis la mort de mon père. Je ne lui connaissais pas un tel sentiment d’insécurité! Elle s’accroche à moi comme à une bouée de sauvetage et je ne veux pas trop la brusquer.

– Je te comprends et même, je t’envie un peu. Moi, ma mère est alcoolique. D’ailleurs, tu as dû t’en rendre compte?

– À vrai dire, non, mais j’ai remarqué sa beauté. Ta mère est une femme superbe, presque aussi belle que toi.

– Je n’arrive pas à comprendre ce qui l’attire dans cet enfer. Elle a tout ce dont une femme peut rêver, mais je crois que ça ne réussit pas à combler l’absence constante de mon père. Il la fait soigner, mais c’est peine perdue. À chaque fois, c’est la rechute.

Élen

– Je ne sais pas quoi te dire. On peut supposer que quelque chose s’est brisé en elle sans que personne ne s’en aperçoive. Elle ne peut plus se rattacher à quoi que ce soit d’autre que la boisson.

– Je sais que mon père n’a jamais été très présent à la maison, mais nous, nous y étions.

– C’est parfois bien difficile de comprendre nos parents. Nous ne sommes ni dans leur cœur ni dans leur tête.

Au fil de leur conversation, Élen et Kent se rhabillent et ramassent tout ce qui traîne sur le plancher et sur la table de travail. Ils quittent les lieux en se promettant de provoquer d’autres agréables moments comme celui-ci. Avant de se quitter, ils s’embrassent avec tendresse et douceur. Kent reconduit Élen à sa voiture, la salue d’un signe de la main et rentre chez lui.

À sa grande surprise, sa mère n’est pas encore couchée. Elle l’attend patiemment au salon. Élisabeth Neilson dépasse à peine la cinquantaine, mais son visage reflète un âge plus avancé. Tout au long de sa vie, elle s’est donnée corps et âme à ses deux hommes, mais depuis la mort de son mari, elle n’a pas encore repris goût à la vie. Heureusement, elle peut compter sur la présence de son fils, mais il ne pourra jamais remplacer le mari qu’elle a perdu.

– Kent, ta chemise est déchirée. As-tu eu un accident? T’es-tu battu?

Élen

– Non, maman. J’ai perdu pied en grimpant à une étagère et ma chemise s’est accrochée à une pièce de métal. C’est tout simplement un petit incident.

– Alors je te laisse, je vais me coucher.

– Attends, je veux te parler de quelque chose.

– Quelque chose de grave?

– Non, maman. Je veux simplement te dire que je suis amoureux d’une jeune fille et que j’ai passé la soirée avec elle.

– C’est elle « le morceau de métal » qui a déchiré ta chemise? reprend sa mère en le regardant avec un petit sourire moqueur.

Il ne s’attendait pas à une réplique aussi directe.

– Pour tout te dire... Tu as raison. Nous avons joué un peu et...

– Quand tu aimes une jeune fille, tu te tirailles avec elle? Drôles de manières!

– Maman, cesse de te moquer de moi.

– C’est bon, je te laisse. Je suis fatiguée. Je te souhaite quand même une bonne nuit.

Pour la première fois depuis le décès de son père, Kent a cru remarquer une petite lueur, une étincelle dans les yeux de sa mère. Il espère de tout cœur réveiller chez elle un nouvel intérêt pour la vie. Cela lui permettrait de profiter encore de quelques

Élen

bonnes années de bonheur. En se dirigeant il vers la salle de bain en retirant sa chemise, il sourit.

~

Élen gare sa voiture dans le stationnement extérieur de son appartement et s'apprête à passer le portique lorsqu'elle entend une voix qui appelle son nom. Elle se retourne aussitôt.

– Barbara, mais quelle surprise, ma chérie!

– Tu es contente de me voir?

– Bien sûr que je suis contente. Où peux-tu aller chercher l'idée que je ne sois pas heureuse de te recevoir chez moi?

– Je ne sais pas. Peut-être que... Je... je pensais que tu m'avais... oubliée. Ça fait si longtemps...

– Depuis quand es-tu à Montréal?

– Depuis cet après-midi. Je suis passée au bureau de ton père et c'est Karen qui m'a donné ta nouvelle adresse. Cette femme est d'une gentillesse... D'ailleurs, nous irons peut-être souper ensemble un de ces jours.

– C'est bien, ça! Ne reste pas dehors, entre.

Élen attrape Barbara par la taille et l'entraîne avec elle jusqu'à son appartement. Une fois la porte refermée derrière elles, Barbara enroule ses bras autour du cou d'Élen et plaque brutalement ses

Élen

lèvres contre sa bouche. Surprise, Élen la repousse gentiment, sans y mettre du sien pour prolonger le baiser.

– Tu me repousses, s’inquiète Barbara en la fixant d’un regard qui en dit long sur sa déception.

– Non, ce n’est pas ça. Avec le temps, j’ai changé. Ce n’est plus comme avant...

– Tu as une nouvelle amie et tu ne veux plus de moi? l’interrompt Barbara.

– Ce n’est pas tout à fait ça. Je dirais plutôt *un* petit ami et nous allons peut-être nous marier.

– Puisque c’est comme ça, je n’ai plus rien à faire ici. Je vais disparaître de ta vie et te laisser vivre ton roman d’amour. Je te souhaite bonne chance.

– Mais, Barbara, il y a plus que ça entre nous deux. Nous sommes amies depuis si longtemps. Il n’y a pas que le sexe qui compte, il y a l’amitié et je...

– De ta part, c’est peut-être de l’amitié, mais moi, je t’aimais et je t’aime encore. Je croyais que nous pourrions un jour partager notre vie. Je me suis simplement trompée. Excuse-moi d’être revenue à l’improviste et d’avoir troublé ton bonheur.

– Ne t’excuse pas. Tu sais que je déteste les excuses. J’aime Kent et nous allons bâtir une famille ensemble. Ce qui s’est passé entre nous, ce n’était qu’une aventure de jeunesse, pas de l’amour au point

Élen

de partager notre vie. Je ne me souviens pas t'avoir fait une telle promesse. Nous avons eu du plaisir ensemble, je te l'accorde. Nous nous sommes aimées, mais de ma part, ce n'était que physique.

– Je te comprends très bien.

Barbara se lève pour partir, mais Élen la retient.

– Pardonne-moi de te faire autant de peine, mais tout était clair entre nous. Je croyais que tu l'avais compris depuis les tout débuts, ma chérie.

– Je n'ai plus qu'à te souhaiter beaucoup de bonheur avec cet homme. Sois assurée que je ne te causerai pas de problème et que notre secret demeurera à jamais enfoui dans mon cœur. J'espère seulement que tu me donneras de tes nouvelles de temps à autre. Maintenant, je dois partir, j'ai un avion à prendre.

– Tu es certaine que ton avion repart ce soir? Tu ne veux pas rester ici pour la nuit.

– Je te remercie. La tentation serait trop forte et j'en souffrirais inutilement. Tu n'as qu'un lit et je ne pourrais pas résister. Je préfère donc repartir. De toute manière, j'ai un billet ouvert et je sais qu'un avion décolle dans un peu plus d'une heure. J'ai été très heureuse de te revoir. On garde le contact, n'est-ce pas? murmure Barbara, un sanglot dans la voix.

– Bien sûr. Est-ce que tu demeures encore chez tes parents?

Élen

– Oui. Sinon, ils sauront où me trouver et me transmettront ton message. Au revoir, Élen.

Sans rien ajouter, le cœur brisé, Barbara se dirige vers la porte. Élen l'observe et la suit du regard dans le couloir. Au fond, elle ressent une forte envie de la retenir, mais elle résiste. L'amour qu'elle partage avec Kent est plus fort que ses sentiments envers Barbara. En l'espace de quelques secondes, les souvenirs de leur relation intime repassent dans sa tête à la vitesse de l'éclair. Des frissons parcourent son échine et son cœur est bien triste. Jamais elle n'aurait souhaité, ne serait-ce qu'un instant, devoir imposer un tel désappointement à Barbara. Elle aurait dû lui expliquer davantage tout l'amour qu'elle ressent pour Kent et lui faire partager sa joie. Le temps qui s'est écoulé n'a rien arrangé, rien réparé. Elle souffre pour Barbara, mais elle est certaine de son choix et refuse de revenir en arrière. Trop de choses lui font peur. Malgré ce qu'elles ont partagé, les paroles de Karen résonnent encore dans sa tête. Toutes les souffrances qui l'ont déchirée la retiennent et l'empêchent de tendre les bras à Barbara. Sa vie est ailleurs, sa vie est avec Kent.

~

Les mois s'écoulaient avec la rapidité de l'éclair. Les liens se resserrèrent et les rencontres se multiplièrent entre Élen et Kent. Ce

Élen

dernier a présenté à sa mère l'amour de sa vie. Un lien d'amitié s'est vite établi entre les deux femmes qui se rencontrent souvent devant un café pour discuter de l'avenir. Élen ne se lasse pas de l'écouter parler de son fils avec tant de chaleur et de passion. Elle découvre en elle une forme d'amour, de douceur et d'affection que sa propre mère n'est jamais parvenue à lui communiquer. Les quelques rares conversations qu'elles ont eues se limitent aux banalités quotidiennes : leur éducation, leur comportement en société, mais aucune communion, aucune amitié, aucune complicité ; entre elles, rien ne passe ou, en tout cas, rien qui puisse nourrir le cœur. Néanmoins, Élen en éprouve un grand vide qu'elle ne pourra jamais combler, celui de l'amour inconditionnel d'une mère.

Kent a tenté de convaincre Élen de cohabiter avec sa mère le temps qu'elle reprenne sa vie en main. Son refus a été catégorique. « *Nous devons vivre seuls si nous voulons nous épanouir. Je ne supporterais pas de me sentir épier à tous moments. Nous devons suivre notre première idée et avoir une maison bien à nous.* » Kent en avait déjà touché un mot à sa mère qui n'avait pas caché son enthousiasme. Ils avaient déjà planifié la manière dont ils s'accommoderaient les uns les autres. Devant l'inflexibilité d'Élen, Kent a dû renoncer à son projet et en informer sa mère.

Ce point finalement réglé les plaçait en face d'un autre problème, celui de la maison. Élen, de son côté, souhaite une maison très vaste

et ultra moderne où elle pourra élever de nombreux enfants. Kent est plus terre-à-terre et souhaite une petite résidence unifamiliale, ce qui conviendrait mieux à son budget. L'épicerie n'étant pas encore complètement sortie de sa restructuration, il avoue ne pas disposer de la somme d'argent nécessaire pour acquérir une propriété aussi coûteuse. De plus, il refuse qu'Élen participe financièrement à l'achat.

– Kent, nous devons en partager le coût ensemble. Cette charge n'appartient pas qu'à toi. Je dois y participer, moi aussi.

– J'en conviens à la condition que nous le fassions à parts égales.

– Ma grand-mère m'a légué une certaine somme d'argent. Pourquoi ne pas l'investir immédiatement dans ce qui deviendra notre nid d'amour?

– C'est bien beau une grande maison, mais il faut la meubler.

– Je t'annonce que ce problème est résolu. Ce sera le cadeau de mariage de mes parents.

– Et moi, de quoi j'ai l'air dans tout cela? Je passe pour un incapable, pour un homme qui n'arrive même pas à subvenir aux besoins de sa future femme. As-tu pensé à cet aspect?

– Kent, nous n'allons pas nous disputer pour ça. Ce qui importe, c'est que nous soyons bien tous les deux. Dis-moi que tu acceptes?

– Tu ne sembles pas te rendre compte. Pour toi, tout est facile. Tu n'as qu'à claquer des doigts et tout est réglé comme par enchantement. Que fais-tu de ma fierté?

Élen

– Personne n’a besoin de connaître nos secrets. Personne n’a besoin de voir les titres de propriété. Tu n’es pas un sans abri, tu possèdes une grosse entreprise et personne n’a besoin de savoir que tu as connu des difficultés. Nous devons maintenir un certain « *standing* » puisque nous donnerons des réceptions où nous aurons de nombreux invités. Une petite maison ne pourra pas convenir.

Élen parvient à convaincre Kent, qui précise qu’en toutes circonstances, il tient à payer sa part.

Le couple fixe la date du mariage et achète la maison, qu’ils choisissent ensemble. C’est une grande résidence, exactement comme Élen le souhaitait. Kent a insisté pour acquitter les factures de la décoration, ce qui, de prime abord, lui apparaissait comme superficiel. Quelques jours après l’achat de la maison, Élen lui soumet un plan d’aménagement extérieur et intérieur. Il en est sidéré. L’estimé lui apparaît exagéré, pour ne pas dire excessif. Jamais il ne pourra rencontrer toutes les exigences d’Élen, car son compte en banque n’a rien à voir avec celui de sa future épouse. Le jeune homme réalise très vite qu’il n’est pas au bout de ses surprises!

Partie neuf

Le soleil est omniprésent dans le ciel bleu sans nuages qui recouvre la métropole. La chaleur humide du mois de juillet commence à peser lourd au moment où les cloches sonnent à la volée dans le clocher de la Cathédrale épiscopale de Montréal. Avec un minimum de douceur musicale, elles soulignent à la population qu'une cérémonie religieuse va débiter. Il s'agit du mariage fort attendu d'Élen Gendron et de Kent Nielson.

Le futur marié n'est pas très à l'aise dans le milieu bourgeois où il a fait son entrée il y a tout juste un an. La première fois qu'il rencontra Élen, il en tomba follement amoureux. Au début, la différence de statut social avait peu d'importance pour le jeune couple, protégés qu'ils étaient par leur amour. Pourtant, depuis l'annonce de leur mariage, les choses avaient rapidement évolué, surtout pour Kent qui se sentait de plus en plus dépassé par les événements. Au début, le jeune homme ne cessait de répéter à sa mère qu'il ne mariait pas la famille et le statut social, mais plutôt une jeune

Élen

femme amoureuse qui partagerait bientôt sa vie. Bien sûr, il savait que tôt ou tard, il devrait composer avec la belle-famille, devinant qu'il ne pourrait isoler Élen des siens. De toute manière, ils auraient bien le temps de réajuster les petits détails désagréables du quotidien.

À quelques minutes de la cérémonie, il commence à pressentir une certaine forme d'isolement. L'union qui s'annonçait grandiose prend maintenant un tout autre tournant. Au cours des préparatifs, Kent et sa mère avaient été très peu consultés et avaient vite renoncé à s'en mêler. « *Ce n'est qu'un moment à passer* », disait-il à sa mère. S'il voulait être heureux avec Élen, il devait se soumettre aux exigences bourgeoises hors de son contrôle. En fait, sa seule participation s'était résumée à fournir une liste des invités de son choix. Même pour les vêtements, Élen avait eu son mot à dire. Après tout, il allait épouser la fille de l'une des plus prestigieuses familles du Québec.

~

La mariée enfile sa robe, une création signée Jean-Claude Poitras. Malgré toutes les apparences, Élen est une jeune femme fort simple. Elle est aussi la fille préférée de Patrick Gendron, un important homme d'affaires qui gère des dizaines de quincailleries à travers le Canada et les États-Unis.

Juste avant la cérémonie qui doit la conduire vers l'homme de sa vie, vers une vie de rêves, un souvenir la trouble profondément. Assise sur le rebord de son lit, une image lui revient sans cesse à l'esprit, un visage trouble son bonheur et ne cesse de semer le doute dans sa vie de femme et de future épouse.

Karen lui avait pourtant expliqué le comment et le pourquoi des événements survenus à ce moment-là. « *Cette période, si intense fut-elle, n'était qu'une aventure de jeunesse. Plusieurs adolescentes vivent de semblables aventures sans qu'il n'y ait de suites* », avait-elle conclu. Malgré ces paroles de réconfort auxquelles elle s'accroche la journée même de son mariage, de nombreuses questions se bousculent encore dans sa tête. « *Suis-je réellement prête à me marier? Est-ce qu'un jour, je regretterai ma décision? Est-ce la bonne décision ou tout simplement une fuite?* » Sa réponse est toujours la même : « *j'aime profondément Kent et il m'apportera le réconfort dont j'ai besoin. Le bonheur effacera cette crainte presque maladive.* »

Pourtant, elle ne parvient toujours pas à se convaincre. Elle ressent toujours de l'incertitude, un doute qui la poursuit même en ce jour unique. Le bonheur effacera-t-il ses doutes lorsqu'elle aura prononcé le « *oui* » qui l'unira pour toujours à l'homme de sa vie? Ce mot magique viendra-t-il, d'un seul coup, balayer le passé qui la trouble? Le doute va-t-il ressurgir dans sa vie de couple et de future mère?

Élen

Elle se lève brusquement et s'avance vers la fenêtre et crie à pleins poumons : « *Barbara, pourquoi viens-tu me hanter?* » La porte s'ouvre et l'arrache à l'emprise de ce cercle infernal.

– Élen, m'as-tu appelé? s'inquiète sa sœur Louise. Je passais devant ta porte et j'ai entendu crier. Quelque chose ne va pas?

– Ce n'est rien. Sans doute un peu de stress ou de fatigue, lui répond Élen en s'essuyant les yeux.

– Si tu as besoin, tu me...

– Tu n'as rien à craindre, tout va bien, répond Élen en tournant de nouveau son regard vers la fenêtre pour éviter d'autres questions.

~

Plus de deux cents invités sont présents au mariage. Personne ne peut refuser pareille invitation, car c'est un honneur d'accompagner la jeune femme vers l'hôtel. Ce matin, Élen, future tête dirigeante de la puissante Société Gendron, est très loin de toutes les tracasseries mondaines et de la jadis petite quincaillerie née sur la rue Saint-Vallier, dans la basse ville de Québec.

Les limousines se présentent une à une devant la cathédrale. Des centaines de curieux sont rassemblés. Ils veulent tous être les témoins anonymes de la réalisation d'un rêve, d'un conte de fées, et

Élen

même si certains parmi eux les envient, la foule est tout de même sympathique et se réjouit du bonheur du couple.

D'immenses corbeilles de fleurs aux couleurs vives sont placées sur les marches de l'église, de chaque côté du tapis rouge, de manière à former une allée. Des cordages décoratifs et sécuritaires ont été installés afin de retenir les curieux et d'éviter qu'ils ne se mêlent aux invités qui envahissent le sanctuaire.

Gantés de blanc, les policiers de la SPCUM sont sur place afin de contrôler la circulation. Bien sûr, le directeur du corps policier est parmi les invités. Sinon, comment justifier la présence de ces hommes?

Ils devront également prêter main-forte à leurs collègues provinciaux, qui doivent protéger les hommes politiques et les hauts dignitaires présents.

Les invités sont venus de partout pour assister à la cérémonie. Patrick Gendron a fait les choses en grand pour son Élen, celle qu'il a choyée depuis les tout premiers jours de sa vie.

Ce matin, ce n'est pas sans une grande fierté qu'il accompagne sa fille au pied de l'autel. Il passe le flambeau sans appréhension, sachant qu'elle partagera sa vie avec l'homme qu'elle aime et que ce sentiment est réciproque.

~

Élen

La noce est déjà terminée et tout s'est déroulé à la perfection. Patrick avait tout fait pour que ce soit un succès. Qu'on le veuille ou non, de telles émotions imposent souvent un retour en arrière sur les événements passés, sur nos succès comme nos échecs. Ce soir, ce n'est pas l'homme d'affaires qui est assis seul dans son bureau, mais plutôt le père, le mari, qui réfléchit sur ce qu'a été sa vie de famille.

Même s'il a cherché à le cacher, en ce qui le concerne, son attitude a toujours été différente pour sa fille Élen. Il n'en a pas moins aimé ses autres enfants, mais Marianne, qui n'était pas dupe, lui en a si souvent fait la remarque. « Tu la gâtes trop. Cette enfant sera si pourrie que nous n'allons rien pouvoir faire de bon avec elle. Tu ne devrais pas oublier que tu as d'autres enfants qui t'observent. » Il a toujours réfuté ces allégations, prétextant une exagération de la part de son épouse. Il n'écoutait jamais ce genre de remarques. Au fond, il sait très bien ce qu'il est : le père parfait, le père idéal. Et ce qu'il n'est pas : le père présent, celui qui rentre tous les soirs au foyer et qui partage tous ses week-ends avec sa famille. Ce fut et c'est encore son talon d'Achille.

La réalité, le quotidien est tout autre pour l'homme d'affaires. Il dirige son empire d'une main de fer et pendant que la compagnie prend de l'expansion, son travail lui impose des absences fréquentes, longues et pénibles pour sa famille. Marianne n'a jamais cessé de le lui répéter. Combien de fois ne lui a-t-elle pas dit

qu'il était tout le portrait de son père? Il n'a jamais pu lui répondre, sachant parfaitement qu'elle avait raison.

Depuis l'adolescence des enfants, la relation intime du couple avait peu à peu perdu de son intensité, tout de même attisée par un amour affectif. Les contacts physiques avaient perdu la chaleur et la passion amoureuse si nécessaire pour entretenir l'amour. Bien sûr, il leur restait le respect, faible consolation, et le besoin physiologique souvent mal partagé. Qu'est donc devenu la flamme jaillissante d'un corps et d'un cœur assoiffés de caresses? Où sont partis les longs moments qu'ils partageaient, enlacés, enveloppés dans la beauté et la douceur de leur amour. Au fil du temps, tant de choses ont changé. Un fossé imperceptible, mais bien présent s'est creusé. Elle, préoccupée par le bien-être de ses enfants : lui, accaparé par l'augmentation de ses responsabilités. Bon an, mal an, irrémédiablement, l'amour a lentement cédé sa place à l'absence, puis à l'indifférence. Lorsque Marianne en a pris conscience, il lui fut impossible de rassembler tous les morceaux du casse-tête. Il était déjà trop tard, trop de pièces s'étaient égarées en chemin.

Marianne approche déjà la cinquantaine et l'âge lui pèse lourd. Son alcoolisme ne guérit pas sa solitude omniprésente. Les enfants n'ont plus besoin d'elle et ont pris une certaine distance. Les longues soirées de caresses, de chansons et de jeux ont fait place à de petits baisers distribués à la sauvette, à des sentiments de moins en moins démonstratifs, à des émotions de plus en plus

dissimulées. Même si elle les voit toujours comme des enfants, ils ont maintenant chacun leur vie, ils ont choisi leurs conseillers et leurs confidents. Leurs amis sont devenus plus importants que la famille, ce sont eux qui reçoivent confiance, affection et amour. Celle qui, il n'y a pas si longtemps, était le pivot de sa famille, ne retrouve plus les valeurs fondamentales du début de son mariage. De femme, épouse et mère qu'elle était, elle est devenue une compagne, une gérante d'objets et de maisons. Au plus creux de ses moments de solitude, elle reste prostrée au bord de la piscine, assise sur la terrasse ou debout devant le foyer, essayant vainement d'apprivoiser l'isolement qu'on lui impose. Ses souvenirs lui offrent un peu de baume sur sa peine, ils ramènent au présent les plus beaux moments d'un passé noyé dans l'alcool, une fuite qu'elle ne cherche plus à dissimuler.

Toutes les richesses qui l'entourent ont peut-être contribué à l'isoler davantage. Le couple ne communique plus, Élen est mariée, Louise se drogue, Justin ne pense qu'aux motocyclettes. Éric est le seul de ses enfants qui lui accorde encore un peu de temps, de tendresse et d'affection. Il accepte sa mère sans la critiquer ni juger ses comportements troubles.

Le premier intérêt de Patrick Gendron est le monde des affaires. Malgré ce fait, le mariage d'Élen le fait réfléchir sur l'état lamentable du sien. *« Ai-je bien fait ce que je devais faire? Ai-je agi comme il se doit pour poursuivre l'œuvre de mon père? »*

Élen

Il est toujours assis à son bureau. Dans la grande maison règnent le silence et le vide créés par le départ d'Élen. Il relève la tête et fixe le portrait de son père. Il serait facile, mais inapproprié de lui adresser tous les reproches. Il faudrait plutôt reconnaître son honnêteté et la valeur de son travail.

Quelle tristesse il ressent lorsqu'il regarde la photo de son père dans la jeune vingtaine ; visage sévère derrière de petites moustaches parfaitement taillées et cirées, petites lunettes cerclées, cheveux d'un noir d'ébène séparés au milieu et parfaitement léchés. Ulric Gendron était un homme de grands principes. « *C'était le bon vieux temps* », comme se plaisent à nous le répéter les nostalgiques des années quarante. Quel bon vieux temps? Celui du dur labeur et de la misère? Celui où, au nom de Dieu, on incitait les plus démunis à l'aumône sans se soucier de savoir si les familles avaient de quoi manger? Était-ce vraiment le bon vieux temps? Patrick ne regrette pas ce temps où toute évolution devenait un péché ou un sacrilège, ce temps où l'Église emmagasinait les richesses au détriment des pauvres gens en les menaçant de l'enfer, ce temps où le sexe était un péché, ce temps où les amoureux ne pouvaient se donner l'un à l'autre ni s'aimer librement sans le consentement de l'Église ; ce temps où l'on faisait croire aux gens que la pauvreté était la volonté de Dieu ; ce temps où seuls les riches et les puissants avaient du pouvoir. Non, ce temps n'était vraiment pas bon! Il fallait le bannir de la mémoire collective.

Élen

Patrick se surprend à regretter certains moments de son enfance. Il repense au manque d'affection et à ce qu'il n'a jamais pu partager avec son père : la complicité. Dans les difficiles années de guerre et d'après-guerre, il y avait tant de travail. L'affection et l'amour venaient loin derrière et les pères de l'époque consacraient peu de temps à l'éducation et aux jeux de leurs enfants. « *Mon père n'était pas différent des autres, il s'est tué au travail pour offrir à sa famille le superflu qu'il croyait si nécessaire. Tout comme lui, je suis devenu l'esclave de mon travail, de ma propre réussite.* » Réussir dans la vie implique-t-il qu'on ne puisse réussir sa vie? Que de regrets hantent son cœur.

~

Élen termine ses études universitaires juste à temps pour mettre au monde son premier enfant, une fille qui sera baptisée Jessica. Mariés depuis bientôt trois ans, Ken et Élen ne partagent plus la même volonté de voir s'agrandir la famille. La jeune mère a éprouvé certains problèmes de santé au cours de sa grossesse et, suite à la naissance de son enfant, elle doit prendre plusieurs semaines de convalescence. Pendant cette période de repos forcé, le souvenir de ce qu'elle a connu de problèmes la pousse à reconsidérer, et même à modifier son rêve d'être la mère de plusieurs enfants.

Élen

Les grands-parents sont en adoration devant leur première petite-fille et ne manquent pas une occasion de la gâter.

Patrick Gendron poursuit toujours sa progression dans le milieu des affaires. Depuis deux ans, il s'est d'abord attaqué au marché canadien-anglais, puis au marché américain. Accompagné de Karen, il parcourt l'Amérique du Nord à la recherche de bonnes affaires. Maintenant âgé de cinquante-cinq ans, il n'a nullement ralenti ses activités.

Marianne subit toujours sa solitude, accablée par les problèmes d'alcoolisme desquels elle ne parvient pas à se sortir. Louise, de son côté, est complètement dépendante des diverses drogues qu'elle consomme. Elle se promène de cure en cure sans grand succès. La famille, tant bien que mal, tente de dissimuler les frasques de la jeune femme, tout comme celles de leur mère aux yeux et aux racontars de la société qu'ils fréquentent. Justin, tout comme son père, est un éternel absent. Il gravit les échelons de la course à motocyclette et voyage à travers les États-Unis à la recherche du succès et de la gloire. Son habileté lui a permis de se tailler une place parmi les grands de ce sport. Il vient de signer une entente avec l'écurie Honda. Ce contrat le mènera dans le monde de la haute compétition. Il a fait son choix, celui de trouver ailleurs ce qu'il n'a pas trouvé dans sa famille.

Éric aussi a terminé ses études et tout comme sa sœur, il travaille à la direction des affaires de la famille. Il n'a pas encore

Élen

quitté le giron familial et demeure toujours auprès de sa mère dont il a toujours été le préféré. C'est d'ailleurs sur lui qu'elle compte pour l'aider à vaincre son alcoolisme.

Le jeune homme n'a pas de relation stable. Il voltige d'une femme à l'autre, prenant au passage tout ce qui fait son affaire, sans jamais rien donner en retour. Son statut d'homme privilégié aux origines familiales richissimes retient l'intérêt de certaines femmes à la recherche d'un mari millionnaire. Il possède un studio à Montréal, qu'il utilise lorsqu'il termine tard le soir ou lorsqu'il veut épater ses flammes féminines sélectionnées au hasard d'une vie d'aventurier. Pour lui, la femme est un objet, un jouet qu'il utilise et rejette sans remords. Son terrain de chasse préféré est le siège social de la Société. Il peut manipuler les femmes tout à loisir et faire du chantage afin d'assouvir ses bas instincts de prédateur.

~

Depuis qu'elle a rejoint l'entreprise familiale, Élen occupe une fonction supérieure à celle de son frère. Son absence pour mettre au monde son premier enfant n'a pas eu d'incidence fâcheuse. Ce qu'elle avait appréhendé le plus, c'était de voir Éric en profiter pour lui nuire. Elle comptait sur plusieurs éléments pour le mettre en échec. D'abord, la préférence de son père ; ensuite, ses actions léguées par Mamie et, finalement, la protection de Karen. Depuis près de

Élen

vingt ans et malgré la différence d'âge, elles sont toujours demeurées proches l'une de l'autre. Leur complicité ajoute quelque chose d'indéfinissable à leur amitié.

Lorsqu'elle reprend son poste, Élen est reçue avec enthousiasme et chaleur par tous les membres du personnel qui la félicitent de toute part. Tous sont heureux de la revoir enfin et cette démonstration d'affection n'est pas sans déplaire à Éric, très étonné de l'accueil chaleureux réservé à sa sœur. Il ne rate pas l'occasion d'imposer sa présence, même en sachant que cela provoque un malaise. Chacun retourne presque aussitôt à son travail.

~

Depuis son entrée à l'emploi de l'empire Gendron, Éric s'est assuré la complicité de quelques personnes au bureau de direction, deux jeunes femmes piégées à sa manière et qui lui rapportent tout ce qui se passe concernant Élen et Karen, qu'il considère un peu comme des rivales.

De son côté, Karen n'est pas dupe. Elle connaît bien le jeune homme et son ambition. Elle n'ignore pas qu'il rêve de succéder à son père à la tête de l'entreprise. Marianne aussi caresse l'espoir que son fils puisse prendre la place qui lui revient dans la compagnie. Patrick a toujours fait fi de ses interventions, car il sait que son fils ne sera jamais à la hauteur.

Élen

Élen s'intéresse depuis toujours aux affaires de la société et d'instinct, Patrick reconnaît son talent d'administratrice. De toute évidence, sa fille est à la hauteur de la tâche qui l'attend.

Karen possède une longueur d'avance sur Éric puisqu'elle est en place depuis presque vingt ans. Elle aussi a ses espions et ceux-ci n'ont pas tardé à la renseigner sur les allées et venues du fils du patron. Le jour devait arriver où elle en aurait assez de cette attitude mesquine, et ce jour-là, elle le convoque à son bureau.

– Éric, je n'irai pas par quatre chemins. Je sais que tu t'es formé un petit comité de surveillance. Je sais qu'on t'informe de tout ce qui se déroule dans nos bureaux et que tu colliges un dossier qui pourrait te servir au besoin...

– Écoute, Karen...

– Non, laisse-moi parler. Tu pourras répondre lorsque j'aurai terminé. Je disais donc que j'en ai plus qu'assez de me sentir surveillée. Alors, si tu es intelligent comme je le crois, tu vas cesser ton petit jeu et faire le travail pour lequel tu es payé. Si tu refuses de te conduire comme un gentleman, je devrai tout raconter à ton père et je ne crois pas qu'il appréciera ton attitude. Au mieux, tu risques alors d'être expédié à l'autre bout du monde pour t'occuper d'affaires plutôt secondaires. Au pire, j'ai plein pouvoir pour sabrer dans le personnel et soit assuré que tes petites amies seront les premières visées. D'autre part, je sais qu'il existe une certaine forme de conflit entre toi et Élen, une jalousie chronique, pour ne pas dire

Élen

de la haine. Je te souligne que si tu as des comptes à régler avec elle, tu devras le faire en dehors de l'entreprise. Est-ce que je me suis bien fait comprendre?

– As-tu terminé? réplique Éric en se levant, tout en affichant un sourire de défi.

– Puis-je compter sur toi?

– Bien sûr. Je ferai comme tu veux.

Éric referme la porte derrière lui. Karen devine facilement qu'il ne fera rien de ce qu'elle lui a demandé, mais un homme averti en vaut deux.

Le téléphone sonne sur le bureau de Karen. Elle décroche l'appareil et, après quelques secondes de conversation, elle reste figée sur place. À l'autre bout du fil, un médecin américain lui explique que Patrick Gendron a été victime d'une crise cardiaque. La phase critique est maintenant passée et il désire être rapatrié chez lui dès que possible. Il demande que vous veniez le rejoindre afin de prendre les dispositions nécessaires pour son transfert vers Montréal.

Karen raccroche l'appareil. Elle est complètement bouleversée et tente de reprendre son calme. La nouvelle est de taille : son patron et ami a été victime d'une crise cardiaque et est hospitalisé depuis près de vingt-quatre heures dans un centre de cardiologie américain. Sans perdre une seconde, elle réserve trois billets d'avion, un pour elle, un

Élen

pour Marianne et un pour Élen. « *Pauvre Élen, comment vais-je lui annoncer la nouvelle?* »

– Élen, peux-tu venir dans mon bureau quelques instants?

– Donne-moi quelques minutes, le temps de terminer quelque chose et je te rejoins.

– Je préférerais que tu viennes tout de suite, c'est très important.

Quelques secondes plus tard, Élen la rejoint.

– C'est si urgent? demande-t-elle.

– Nous devons partir cet après-midi pour Los Angeles?

– Pourquoi? Mon père a besoin de nous?

– D'une certaine manière, oui. Et puis, autant te le dire tout de suite puisque tu le sauras tôt ou tard. Je viens de recevoir un appel d'un médecin. Il aurait fait une crise cardiaque. Je te rassure, il n'y a rien d'inquiétant pour le moment. Ton père a déjà prévenu ta mère et il a demandé que nous le rejoignons. Il veut rentrer le plus vite possible.

– Quand partons-nous?

– Ta mère nous rejoint à Dorval et nous partons à quatre heures cet après-midi. Est-ce que ça te va?

– Je préviens Kent, je passe me changer et nous partons.

~

À Los Angeles, les nouvelles sont bonnes. L'état de santé du malade s'améliore et il peut quitter le Centre en toute sécurité, d'autant plus qu'un cardiologue l'accompagnera pour le retour vers Montréal. Le jet privé de Patrick ramène le groupe à Montréal et l'hélicoptère de la compagnie les attend à quelques mètres de l'aire de stationnement du jet. Près du hangar dix-huit, un membre de la Gendarmerie Royale du Canada et un autre de Douanes Canada attendent que le transfert dans l'hélicoptère soit terminé. Marianne signe les documents qui sont ensuite contresignés par le cardiologue américain. Celui-ci repart aussitôt pour Los Angeles. Puis, le groupe est escorté jusqu'à l'appareil dont le moteur tourne au ralenti, prêt à décoller.

Sur la banquette arrière, Patrick est entouré de sa femme et de son médecin, Élen et Karen ont pris place près du pilote. Le trajet s'effectue rapidement vers le domaine familial où deux infirmières attendent l'arrivée de leur patient. Éric est sur place, il est venu prêter main-forte à sa mère. Il a vite compris qu'elle aurait besoin d'aide, bien plus que son père, même si c'est lui le malade.

Le soleil descend derrière les montagnes lorsque le pilote pose l'hélicoptère à quelques mètres de la maison, sur l'emplacement qui lui est réservé. Dès que les pales de l'appareil ont cessé de tourner, on approche un fauteuil roulant afin de faciliter le transport du malade vers la maison. Élen et Karen descendent les premières, alors que le médecin et le pilote aident Patrick à prendre place dans le

fauteuil roulant. Marianne tient la main de son mari. Éric observe sa mère à la descente de l'appareil. Elle se cramponne à la rampe pour ne pas perdre l'équilibre. Il tourne la tête, car il ne peut supporter de la voir ainsi.

Afin d'éviter que Patrick ait à monter le grand escalier, Marianne fait descendre un lit dans la grande bibliothèque. Les appareils nécessaires à la surveillance médicale sont mis en place et Patrick est installé sur son lit où l'une des infirmières procède à un examen sommaire.

– Tu m'as fait peur, dit Marianne en tenant la main de son mari.

– Ne t'en fais pas, ma chérie, ce n'est qu'un petit incident.

– Tout va bien aller maintenant, repose-toi.

– Papa, as-tu des instructions spéciales pour le bureau? lui demande Éric en s'approchant.

– Rien de spécial si ce n'est que chacun doit faire son travail habituel. Élen et Karen sont là. Si elles ont besoin de toi, elles sauront où te trouver.

Élen embrasse son père et le quitte pour rentrer à la maison où elle sait que son mari et Jessica l'attendent avec impatience.

Éric tourne les talons et quitte le chevet de son père en retenant sa frustration. Il passe ensuite à la cuisine pour prendre un léger repas. À sa grande satisfaction, il y trouve une des deux jeunes infirmières.

Élen

- Bonjour, je m'appelle Éric, je suis le fils aîné de votre malade.
 - Moi, c'est Lisa et ma compagne qui est auprès de votre père, c'est Alysson.
 - Je suis ravi de vous connaître. Ne vous dérangez pas. Je ne faisais que passer prendre une petite collation. Sentez-vous bien à l'aise.
- C'est décidément dans sa nature. Il ne pourra jamais résister à l'envie de flirter avec toutes les femmes.

Partie dix

Kent travaille avec acharnement à l'épicerie et il doit se battre chaque jour contre les magasins de grandes surfaces qui prennent de plus en plus de parts de marché. La clientèle est accrochée aux prix vedettes annoncés à grand renfort de publicité. Des items bien spécifiques attirent les clients qui ne peuvent s'empêcher d'acheter d'autres nécessités sans avoir au préalable vérifié les prix auprès du commerce qui les a servis pendant plusieurs années.

Deux ans avant sa mort, son père avait procédé à des rénovations majeures pour lutter contre les magasins de grandes surfaces et c'était l'un des facteurs de son affaiblissement financier. Les fins de mois arrivent rapidement et les ventes diminuent presque au même rythme que les dépenses augmentent. N'ayant pas le même pouvoir d'achat que les grandes chaînes, il ne peut donc pas les concurrencer. Bien sûr, un regroupement de plusieurs petites épiceries s'était formé depuis. On lui a aussi offert d'adhérer à une nouvelle bannière, mais il n'a pu se décider à accepter cette

proposition, préférant l'étudier avec plus d'attention. Il refuse que son commerce tombe sous la tutelle d'un conseil de direction qui ne tarderait pas à prendre des décisions importantes sans le consulter. Il devrait aussi leur verser une certaine somme pour payer le conseil d'administration et la direction des achats.

Élen sait que son mari traverse d'énormes difficultés financières avec son commerce, mais elle hésite à s'en mêler de crainte de semer la bisbille dans leur vie de couple. Kent est de plus en plus irritable, de moins en moins patient et de moins en moins affectueux. Elle le sent loin d'elle.

Lorsqu'Élen rentre à la maison, Jessica est déjà couchée et Kent travaille dans les papiers qu'il rapporte tous les soirs. Il lève à peine la tête pour la saluer et accepte distraitement un baiser sur la joue. C'est comme ça depuis plusieurs mois déjà. Ils ne sortent plus, n'ont plus de vie sociale et lorsque Élen lui demande de l'accompagner, il trouve toujours une bonne raison pour rester à la maison.

Après son accouchement, elle avait passé sa convalescence presque toute seule, sauf peut-être les premières semaines où Kent était quasi omniprésent. Puis, la routine avait vite repris le dessus, mais ce soir, Élen est fatiguée et inquiète. Son père est toujours en congé et sa santé la préoccupe. La frustration est à son comble et, à bout de patience, elle éclate.

Élen

– J’espère que je ne te dérange pas trop. Il me semble que tu pourrais au moins laisser tes foutus papiers quelques minutes le temps qu’on se parle, ça nous changerait un peu.

– Donne-moi encore quelques minutes que je termine ce que j’ai commencé.

– Ça fait des mois que je te donne des heures et des soirées. On dirait que je ne compte plus dans ta vie, il n’y a que ta saleté d’épicerie. Si tu avais vu plus grand quand c’était le temps, tu ne serais pas dans ce pétrin. Mon père te l’avait dit qu’il se préparait quelque chose, mais toi, têtu et orgueilleux comme tu l’es, tu n’as pas voulu l’écouter. Il ne « connaissait rien » dans le domaine de l’épicerie. Pourtant, comme toi, il a repris la direction de l’entreprise de son père et regarde où il en est aujourd’hui.

Kent se lève brusquement...

– Il me semble que je t’ai déjà demandé de ne pas te mêler de mon commerce. Je ne me mêle pas de ton travail, moi, alors fais de même avec le mien. Si tu n’as rien de mieux à me dire, laisse-moi terminer.

– Oh non! Pas ce soir. Tu retourneras à tes papiers lorsque j’aurai dit tout ce que j’ai sur le cœur, parce que là, j’en ai plus que ras-le-bol.

La fatigue, le désappointement, la frustration, le tout ajouté à une multitude d’autres émotions, font rapidement monter le ton. Il s’ensuit alors une escalade de reproches et une suite de paroles

acerbes prononcées de part et d'autre, mais Élen conserve une certaine maîtrise d'elle-même et renonce à poursuivre.

– On reprendra cette conversation lorsque tu seras calmé et que tu penseras à Jessica et à moi comme étant encore ta famille. En attendant, retourne à tes petits papiers et couche avec eux.

C'est la première fois qu'une mésentente est poussée aussi loin. Déçue, Élen monte à sa chambre pendant que Kent se retient de tout foutre en l'air. Il voudrait la rattraper pour s'excuser, mais il ne le fait pas. Il choisit de laisser retomber la pression. Pourtant, Élen souhaitait qu'il le fasse, qu'il lui dise à quel point il tient à elle et la place au-dessus de tout, même de ses affaires d'épicerie, mais il ne vient pas. Elle s'endort sur sa peine et sa déception.

Au matin, lorsqu'elle ouvre les yeux, Kent n'est pas à ses côtés. Elle enfile sa robe de chambre et passe jeter un coup d'œil à Jessica. L'enfant dort à poings fermés, bien loin de toutes les considérations des adultes. Ne voyant pas son mari au salon, elle se rend dans le bureau. Elle le trouve endormi, la tête appuyée sur sa table de travail, encore enveloppé par un profond sommeil, sans doute provoqué par l'épuisement.

Elle s'approche doucement de lui. « *Mon pauvre Kent, tu vas te crever pour cette maudite épicerie qui n'en vaut plus la peine* », pense-t-elle. Malgré ce qu'elle en pense, elle éprouve une certaine fierté

Élen

pour l'esprit combatif dont il fait preuve. Dans un geste d'amour empreint d'une grande tendresse, elle caresse ses cheveux.

– Ah! C'est toi. Je crois bien que je me suis endormi.

– Kent, tu es en train de te détruire. Sais-tu qu'il est sept heures du matin.

– Écoute, je m'excuse pour hier soir. Je crois que j'ai dépassé les bornes. Je ne voulais pas que cette conversation tourne ainsi. Je t'aime, Élen, et si je fais tant d'efforts, c'est pour nous, pour notre famille, pas pour l'argent.

– Je le sais. Viens prendre un bon café avant que Jessica ne se lève.

Main dans la main, comme de jeunes amoureux, ils se rendent ensemble à la cuisine. La conversation reprend sur un tout autre ton que la veille, sans toutefois aborder le délicat sujet du travail. Elle préfère lui parler de son père dont l'état de santé s'améliore un peu, selon le médecin. Kent est à la fois touché et désolé, il admire beaucoup son beau-père. Il reconnaît que cet homme a travaillé toute sa vie pour réussir.

– J'aimerais bien lui ressembler, avoir son talent pour gérer les affaires, mais ce n'est pas le cas.

Une petite voix se fait entendre dans le système de communications relié à la chambre de Jessica.

– Je vais la chercher, dit Kent en se levant.

Élen

– Louiselle devrait bientôt arriver. Je dois monter me préparer, j'ai une réunion très tôt ce matin. Est-ce qu'on prend le petit déjeuner ensemble?

– Bien sûr, acquiesce Kent.

~

Élen se rend au bureau de Karen afin de lui souhaiter le bonjour.

– J'ai convoqué ton frère et nous avons eu une conversation assez épicée, tous les deux. Je suis certaine qu'il prépare quelque chose contre toi, lui annonce Karen, d'entrée de jeu.

– Celui-là, il a besoin de se tenir tranquille. Il n'est déjà pas très haut dans mon estime.

– Je te dis cela pour que tu te méfies de lui. Surveille tes arrières, sinon, à la moindre erreur, il va tout faire pour te déprécier auprès du conseil d'administration.

– À dire vrai, je ne suis pas très inquiète.

– Je t'aurai avertie. Ton père m'a transmis ses instructions concernant la bonne marche du bureau. Tout ce qui demandera une décision rapide te sera soumis pour approbation. J'ai un document signé de sa main qui te désigne comme remplaçante jusqu'à son retour, avec tous les pouvoirs qui s'y rattachent.

– J'en connais un qui ne va pas la trouver drôle.

Élen

– C’est son problème, reprend Karen, en esquissant un petit sourire.

Pendant qu’Élen prend place à son bureau, Éric entre comme un coup de vent et sans frapper.

– En voilà des manières. Tu ne sais pas que c’est plus poli de frapper avant d’entrer.

– Je me moque des politesses. J’ai à te parler de choses très graves.

– Pour le moment, je n’ai pas le temps. Nous en parlerons lorsque je serai disponible.

– Tu vas m’écouter tout de suite. Il y a des bruits qui courent dans la compagnie et je crois que cela pourrait entacher dangereusement notre réputation. Nous devons nous en occuper tout de suite. Plusieurs employés prétendent que Karen est lesbienne.

– Et en quoi cela nous concerne-t-il?

– Si jamais cette histoire sort des murs de nos bureaux, as-tu pensé à quel point cela pourrait nous nuire? Une sale lesbienne qui dirige le plus haut niveau de l’empire Gendron.

– Le fait qu’elle soit lesbienne ou non ne nous regarde pas. C’est un choix de vie qu’elle a fait. Jusqu’à preuve du contraire, elle fait drôlement bien son travail. La preuve, papa a la plus grande confiance en elle et cela depuis plusieurs années.

Élen

– Tu ne crois pas que cette situation puisse un jour placer la compagnie dans une drôle de position si les médias s’emparent de cette nouvelle?

– Je te signale que nous ne sommes pas au dix-huitième siècle. De nos jours, il y a des gais partout, à tous les niveaux et dans toutes les couches de la société. Sors un peu, mon vieux. Tu en retrouveras dans toutes les industries, dans les gouvernements, dans le milieu artistique, et même chez les policiers. Personne n’en meurt. Ce n’est certes pas toi qui vas y changer quelque chose avec ton surprenant puritanisme. Tu vois, mon cher frère, il y a même des violeurs dans certaines compagnies. Alors, cesse de te préoccuper de Karen et pense plutôt à faire ton travail. Je t’avais demandé un rapport avant que j’aie cherché papa. Je ne le vois pas sur mon bureau.

– Tu l’auras cet après-midi, ma secrétaire le termine.

– Et en passant, ce ne serait pas la petite conversation que tu as eue avec Karen qui te rend aussi méchant et agressif envers elle?

– Cela n’a rien à voir. D’ailleurs, elle outrepassa son rôle et je vais en toucher un mot à papa.

– Je ne te le conseille pas. Tu pourrais le regretter, mon vieux. Pourquoi ne te contentes-tu pas de faire ton travail au lieu de chercher de la merde à tout le monde?

– Je suis responsable de tout le personnel et je dois voir à ce que tout aille bien. D’ailleurs, Karen ne fait-elle pas partie du personnel?

Élen

– Ouais! C'est une bonne idée. Tu devrais en parler à papa. Peut-être qu'il se séparera d'elle et qu'il te prendra à sa place. C'est ce que tu veux, n'est-ce pas? J'ai une petite précision à titre indicatif. Un poste comme celui de Karen est largement au-dessus de ton sens des responsabilités.

– Va te faire foutre.

– Au fait, papa est au courant pour Karen, maman également, et comme tu vois, moi aussi. Alors, si tu la fermes, tout le monde s'en portera mieux. Et tu diras aux petites grébiches qui te rapportent tout parce que tu as couché avec elles, qu'elles feraient mieux de se la fermer elles aussi. Tu sais, avec les pouvoirs que je détiens, je pourrais faire un petit ménage dans ton poulailler personnel, cher grand frère.

Éric claque la porte du bureau sous le regard amusé de sa sœur qui, à n'en pas douter, se moque de lui, encore une fois. Élen l'a ridiculisé pour l'énième fois. Il n'est pas prêt de l'oublier, elle s'en doute bien.

À peine Éric a-t-il pénétré dans son bureau, que le téléphone sonne.

– Oui, répond le jeune homme d'une voix irritée.

– C'est moi, mon chéri. Il faut que tu viennes très vite à la maison, ton père ne va pas bien, lui dit Marianne, en larmes.

Éric quitte immédiatement son bureau pour se rendre au chevet de son père sans prendre la peine d'avertir sa sœur, préférant se

retrouver seul avec lui. Dès qu'il atteint l'autoroute, il accélère. Sa Porsche Carrera bondit en se faufilant à travers la circulation. Il n'est pas question qu'il arrive trop tard auprès de son père qui est peut-être mourant.

Dès qu'il franchit le seuil de la maison, il pénètre en coup de vent dans la bibliothèque. Le médecin est auprès du malade et Louise pleure, appuyée contre l'épaule de sa mère. De l'autre côté du lit, Justin observe son père.

– Il va falloir le faire transporter à l'hôpital, madame. Sa pression sanguine est très basse et son pouls est à peine perceptible. Je n'arrive pas à comprendre ce qui a pu provoquer cette chute soudaine. Il serait urgent de procéder à son transport. Il faut également stabiliser son diabète, sinon il risque de perdre la vue temporairement et qui sait?

– Est-il conscient? s'enquiert Éric, inquiet.

– Oui, mais pas pour longtemps, reprend le médecin pendant qu'il compose le numéro du service ambulancier.

Éric s'approche de son père et lui prend la main. Patrick ouvre les yeux et regarde sa femme.

– Marianne, je crois que c'est terminé pour moi. Je vais partir comme mon père. J'ai tout préparé, mes papiers sont en ordre. Tu n'as pas à t'inquiéter. Je voulais te dire que je t'ai toujours aimée. Je

Élen

regrette de ne pas m'être occupé de toi autant que je l'aurais voulu. Je t'ai laissée bien souvent seule, ma chérie.

– Moi aussi, je t'aime. J'ai toujours été heureuse avec toi et les enfants. Ne parle plus, l'ambulance arrive et les médecins vont te sortir de là. Tu vas guérir rapidement.

– Papa, ne t'inquiète pas. Je vais tout prendre en main et voir à ce que tout continue comme tu l'as toujours fait. Ne pense pas à tes affaires, soigne-toi d'abord.

Les ambulanciers pénètrent dans la pièce et le médecin discute quelques instants avec eux. Puis, ils installent le malade sur la civière.

– Où est Élen? demande-t-il.

– Elle s'en vient, papa, reprend rapidement Éric en regardant sa mère.

Le médecin monte derrière avec les ambulanciers et le véhicule quitte le domaine en direction de l'hôpital.

La sirène fend l'air pendant que Marianne monte dans la limousine avec sa fille et ses deux fils. Moins de dix minutes plus tard, Patrick est transporté vers l'urgence où les médecins et les infirmières le prennent en charge.

Élen et Karen, averties par Louise, arrivent à l'hôpital et entrent à l'urgence en courant. Élen s'écrit...

– Où est mon père?

Élen

– Calmez-vous, mademoiselle. D’abord, qui est votre père?

– Patrick Gendron, on vient de l’amener.

– Suivez-moi, Mademoiselle, mais vous ne pourrez pas le voir tout de suite. Je vais aviser le personnel. Vous aurez des nouvelles aussitôt qu’ils sauront à quoi s’en tenir sur son état. Il est dans cette salle, vous pouvez vous asseoir ici.

Karen, qui accompagne Élen, prend place tout près d’elle, dans un fauteuil inconfortable.

– Il va s’en tirer, Élen. Il est fort.

– C’est sa deuxième attaque et Louise m’a dit qu’il se mourait.

– Parfois, cela nous apparaît pire à cause des émotions qui nous tenaillent. Attendons de voir ce que diront les médecins avant de nous en faire outre mesure.

Les paroles de Karen apaisent un peu Élen et lui redonnent confiance. Quelques minutes plus tard, Marianne, Éric, Louise et Justin entrent dans la salle d’attente. Le regard que s’échangent Élen et Éric ne peut échapper à Karen. Louise, en larmes, coure vers sa sœur et se jette dans ses bras. En la voyant, Élen comprend dans quel état elle se trouve. Encore une fois, elle a abusé de la drogue, mais cela ne les empêche pas de se serrer et de se consoler. Élen lui est reconnaissante de l’avoir prévenue de la gravité de la situation.

Stéthoscope au cou, une femme dans la trentaine pénètre dans la pièce.

Élen

– Madame Gendron? Votre mari a repris conscience et désire vous parler. Vous ne devrez pas demeurer plus d’une minute ou deux. Son état est encore très instable.

Marianne se lève avec difficultés, supportée par Éric.

– Laissez, Monsieur! Je vais accompagner madame, poursuit le médecin en prenant le bras de Marianne. Il ne doit pas y avoir plus d’une personne à la fois.

Bien à contrecœur, Éric regagne sa place. Quelques minutes plus tard, les enfants entendent un cri de détresse. Une infirmière ramène Marianne, presque hystérique. Elle peine à se déplacer.

– Qu’est-ce qui se passe, mademoiselle? hurle Éric, incapable de se contenir.

– Son cœur s’est arrêté de nouveau. Nous tentons une réanimation.

Le temps s’écoule plus que lentement. La famille garde un silence de mort. Finalement, le médecin revient.

– Son cœur a repris du rythme, mais son état est toujours critique. Dès qu’il sera stabilisé, vous pourrez le voir l’un après l’autre pendant quelques secondes seulement. Il est possible qu’il soit opéré dans les jours à venir, tout dépendra de son état. Je viendrai vous chercher lorsque vous pourrez venir, Madame Gendron.

– Docteur, il n’y aurait pas un endroit plus confortable? demande Éric sur un ton hautain.

Élen

– Il y a une petite salle de conférences, tout à côté, mais je ne crois pas qu’il soit utile que tout le monde attende ici.

– Sans doute. Il y a un petit hôtel très propre tout près d’ici. Nous nous y installons. Je laisserai mes coordonnées à l’infirmière et vous pourrez nous y rejoindre, ma mère et moi, poursuit Éric.

Éric ordonne au chauffeur de les reconduire à l’hôtel. Pendant ce temps, Karen remonte en voiture avec Élen. La jeune femme, elle aussi, a pris soin de laisser ses coordonnées à la réception de l’urgence.

Un peu plus de soixante-douze heures se sont écoulées. L’homme d’affaires prend du mieux et insiste pour être transporté à l’Institut de cardiologie de Montréal. On conclut que son état est satisfaisant et qu’il pourra supporter le voyage en hélicoptère. Quatre heures plus tard, Patrick s’y retrouve et est rapidement pris en charge par le docteur Jean Dassilva, considéré comme l’un des meilleurs cardiologues au Québec. C’est également un ami personnel du malade.

Le soir même, après sa journée de travail, Élen passe rendre une courte visite à son père. Dans la chambre, elle se retrouve nez à nez avec une jeune femme de son âge, portant un sarrau et un stéthoscope enroulé négligemment autour du cou. Le regard des deux femmes se croise un bref instant...

Élen

– Bonsoir. Je suis le docteur Judith Turcotte. Je suis l’assistante du docteur Dassilva.

– Très heureuse de vous rencontrer. Pouvez-vous me donner des nouvelles de mon père?

– Pour le moment, son état est stable. Je crois que le pire est passé, mais il ne sera jamais plus le même. Je ne peux vous dire jusqu’à quel point il aura des séquelles, mais il en aura, c’est certain. Il devra changer considérablement son style de vie s’il veut en conserver une certaine qualité. Je ne vous apprends rien en vous soulignant que son père avait à peu près le même âge lorsqu’il a été emporté. C’est un élément qui nous inquiète.

– Est-ce qu’il pourra sortir bientôt?

– Si son état continue de s’améliorer, disons... dans deux ou trois jours. Nous allons le lever dès demain matin et c’est à ce moment-là que nous jugerons de ses capacités.

– Je vous remercie pour votre franchise.

Élen tend la main au médecin dont les yeux n’ont pas quitté les siens au cours de la conversation. Lorsque leurs mains se touchent, quelque chose d’étrange se produit, mais Élen ne s’y arrête pas. Elle s’avance vers son père qui semble dormir et s’assoit dans un large fauteuil de cuir. Dès qu’elle lui prend la main, son père ouvre les yeux.

– Te voilà enfin, ma petite chérie. Je me suis demandé si...

Élen

– Papa, ne parle pas, repose-toi. Tu viens de traverser un dur moment, tu es épuisé. Ton médecin dit que tu vas récupérer très vite. Nous allons te ramener à la maison dès que ce sera possible. Tu n’as pas à t’en faire, nous sommes tous là.

– Comment va ma petite Jessica?

– Elle est toujours aussi adorable et son père la gâte un peu trop. Comme son grand-père d’ailleurs! Maintenant, repose-toi, je reviendrai demain matin avant de me rendre au bureau. Bonsoir, papa!

Élen embrasse son père, et l’espace de quelques secondes, appuie son visage contre le sien. Elle retient difficilement ses larmes à la vue de cet homme autrefois si fort et, aujourd’hui, presque l’ombre de lui-même. Le géant est terrassé, ses yeux sont ternes et sans éclats, la peau de son visage est d’une pâleur presque cadavérique. C’est à faire peur. Tendrement, elle caresse ses cheveux et s’éloigne.

– Je t’aime, papa.

Le lendemain matin, Élen est de retour à l’Institut. Elle croise Éric, déjà sur place avec sa mère.

Le docteur Turcotte est également présent et discute avec eux. Lorsqu’elle se retourne, leurs yeux se croisent pour la seconde fois et, comme la veille, Élen ressent un certain malaise devant l’insistance de ce regard qui la pénètre jusqu’au plus profond de son être. Elle détourne les yeux et sourit à son père en s’approchant de lui.

Élen

– S’il vous plaît, docteur! J’aimerais que nous puissions poursuivre notre conversation, insiste Éric. Sortons dans le corridor, nous y serons plus à l’aise.

Le médecin salut Marianne et Élen en leur tendant la main, puis elle rejoint Éric.

– Vous savez que vous êtes très jolie, docteur...

– Je ne suis pas là pour être jolie, mais pour soigner votre père, rétorque aussitôt Judith.

– L’un n’empêche pas l’autre. Enfin, je voulais simplement vous être agréable.

– Avez-vous quelque chose à me demander? J’ai des patients à visiter.

– Nous pourrions peut-être faire plus ample connaissance lorsque vous aurez quelques minutes de liberté. Votre service prend-il fin bientôt?

– Je ne sais pas. De toute manière, monsieur Gendron, je suis prise ce soir, si c’est ce que vous vouliez savoir, réplique Judith d’un air désintéressé.

– Je n’insiste pas. Ce serait impoli de ma part. Écoutez, j’aimerais beaucoup que nous puissions, disons, reprendre sur d’autres bases plus agréables, si vous voyez ce que je veux dire?

– Ce ne sera pas nécessaire, reprend Judith sur un ton impatient.

– L’avenir nous le dira, Judith. À bientôt.

Éric regarde s’éloigner la jeune femme et admire la beauté de ses jambes dont le muscle du galbe est saillant, ce qui démontre qu’elle fait du sport. Ce n’est pas pour lui déplaire. Il aurait bien aimé qu’elle se retourne, mais elle ne le fait pas. Elle disparaît dans une autre chambre en l’ignorant. Déçu, Éric rejoint sa mère.

En route vers son bureau, Éric s’arrête chez un fleuriste et demande à ce que l’on fasse parvenir douze roses rouges à l’attention de Judith. Sur la petite carte, il inscrit : Je vous prendrai à dix-neuf heures afin de mieux vous connaître devant un délicieux repas. Il inscrit le numéro de son bureau et celui de son cellulaire.

La journée passe sans qu’aucun appel ne vienne lui confirmer la réception des fleurs et encore moins une présence au souper. Éric décide de téléphoner à l’Institut. On l’informe que le médecin n’est pas disponible et qu’elle termine son travail vers dix-huit heures! Éric, un sourire sur le visage, raccroche sans laisser de message.

Il est dix-sept heures trente lorsqu’il stationne sa voiture devant la sortie de l’Institut de cardiologie. Il attend patiemment en observant les personnes qui sortent du centre. Quelques minutes après dix-huit heures, Judith Turcotte sort de l’immeuble et marche d’un pas pressé vers sa voiture. Éric démarre, se gare à la hauteur de Judith et descend.

Élen

– Bonjour! Quel hasard! Je viens de rendre visite à mon père et je vous ai aperçue.

– Je peux faire quelque chose pour vous?

– Je viens chercher ma réponse, Judith. Ce n'est pas poli de votre part de ne pas avoir répondu à mon invitation, surtout que je me suis donné la peine de vous faire parvenir des fleurs. La politesse...

Judith interrompt Éric en levant la main...

– Écoutez, Éric. C'est bien votre nom, n'est-ce pas? Nous allons tout de suite mettre cartes sur table. Je ne veux pas qu'il y ait de méprise entre nous. Je ne suis aucunement intéressée par vous. Alors, cessez de me poursuivre. Je peux vous assurer, d'ores et déjà, que c'est inutile d'insister.

– Je suis désolé de vous avoir... Écoutez, allons prendre un verre, un seul, pour effacer ce malentendu entre nous. Je ne voudrais pas que vous m'en vouliez.

– Je ne vous en veux pas et je ne vous veux pas. Est-ce clair?

– Les hommes ne te plaisent pas? lance Éric d'un air moqueur.

– Ce ne sont pas les hommes, mais vous.

– Oh! madame lève le nez sur moi. Saleté de petite prétentieuse, réplique Éric en lui serrant l'avant-bras.

– Lâchez-moi, espèce de goujat, sinon je fais signe au gardien de sécurité près de la porte. Vous croyez pouvoir tout acheter avec

votre argent. Il vous suffit de décider et les femmes doivent vous obéir au doigt et à l'œil. J'en ai déjà connu des hommes comme vous, monsieur Gendron. Maintenant, lâchez-moi et fichez-moi la paix. Est-ce que je me suis suffisamment fait comprendre?

Devant l'attitude de la jeune femme, Éric est en colère. Il remonte en voiture en claquant bruyamment sa portière. Jamais il n'avait essayé pareil refus. Il ne peut s'empêcher de lui crier :

– On se reverra un jour, docteur de mon cul.

La Mercedes de Judith démarre et passe à sa hauteur dans un crissement de pneus. La Porche s'engage derrière, mais son conducteur doit s'immobiliser à un feu rouge près de la sortie du stationnement de l'hôpital. Un impact a failli se produire, évité de justesse par Éric qui frappe violemment sur le volant pour soulager partiellement sa frustration. Pendant ce temps, la Mercedes s'éloigne et disparaît avant qu'il ne puisse la rejoindre.

~

Une semaine plus tard, Patrick regagne son domicile. Il devra poursuivre une longue convalescence afin de retrouver une partie de sa santé. Heureusement pour lui, il n'y aura pas de séquelles graves. Cependant, il est pleinement conscient que sa santé n'ira pas en s'améliorant et qu'au mieux, elle demeurera stable, mais pour combien de temps?

Élen

Pendant ce temps, Éric cherche à prendre le contrôle des affaires de la compagnie, sous prétexte que son père l'y aurait officiellement autorisé et ce, devant leur mère. Élen en doute et refuse de céder, ce qui met le conseil d'administration et plusieurs employés de la direction dans une situation très délicate et quasi intenable. Personne n'est intéressé à se mettre à dos le fils du patron.

Aussitôt installé chez lui, Patrick téléphone à Karen et lui donne des instructions très précises. Elle rencontre aussitôt les avocats de la compagnie et leur ordonne de préparer les documents demandés par leur patron. D'ailleurs, pour s'assurer que tout sera fait dans les règles de l'art, elle leur remet le nouveau numéro personnel de celui-ci afin qu'il puisse leur confirmer sa demande. Ainsi rédigés selon la loi, les documents pourront être remis au conseil d'administration, qui saura à quoi s'en tenir sur la personne dûment désignée pour prendre sa succession à la direction de l'entreprise. Patrick Gendron souhaite ainsi éviter le brouhaha, l'incertitude et la discorde, plusieurs éléments qui pourraient causer des préjudices et mettre en doute l'autorité d'Élen.

Marianne accueille Karen et l'expression de son visage en dit long sur son humeur. Elle l'entraîne vers le salon et, sans ménagements, tente de lui tirer les vers du nez pour connaître les intentions de son mari concernant le nom de celui ou celle qui le remplacera. Elle ne se cache pas pour recommander Éric. Sans ménagement, elle lui lance des menaces à peine voilées. Selon elle, son fils a tout ce qu'il faut

pour prendre la relève de son père et pour diriger la boîte de main de maître, un homme étant toujours plus respecté qu'une femme dans le milieu des affaires. Karen n'oppose aucun commentaire quant à ce préjugé vieillot. Elle clôt rapidement la conversation et se rend auprès de Patrick.

Lorsque les deux femmes arrivent au chevet du malade, Patrick demande à Marianne de le laisser seul avec Karen. Déçue de se voir ainsi montrer la sortie, Marianne reste derrière la porte et tend l'oreille, mais c'est impossible de saisir le moindre mot de la discussion. Elle contacte aussitôt Éric et l'informe que la rencontre qui se déroule à la maison, pourrait bien compromettre sa nomination.

– Ne t'en fais pas, maman, j'ai l'appui du conseil de direction et ni Karen ni Élen ne vont réussir à me déloger.

– Elles ne le peuvent peut-être pas, mais ton père, oui. Tu sais qu'il a tous les pouvoirs.

– Il est malade, donc, il n'est plus dans un état mental adéquat pour prendre de telles décisions. La plupart de nos avocats me l'ont assuré.

– Méfie-toi quand même, mon fils.

Pendant ce temps, Patrick Gendron remet à Karen tous les documents nécessaires. Il joint aux documents légaux un certificat médical qui confirme hors de tout doute possible, qu'il est sain

d'esprit et apte à prendre toutes décisions concernant ses affaires. Le document qui fait foi de ces aptitudes est contresigné par trois médecins. De plus, il a téléphoné à des personnes en qui il a la plus grande confiance et s'est assuré que ses instructions seront suivies à la lettre. En effet, il n'est pas sans savoir que son fils se battra jusqu'au bout pour obtenir le plein pouvoir, mais en aucun temps, il ne veut lui remettre cette puissance entre les mains.

Une réunion du conseil d'administration est prévue dès le lendemain matin à la première heure. Éric y est convoqué en même temps que sa sœur. Après lecture des documents et dépôt de ces derniers à toutes les personnes présentes, Élen est officiellement et unanimement élue au poste de présidente-directrice générale de la Société Gendron. Elle parvient à éliminer temporairement son frère puisqu'elle a en sa possession le document signé de la main de son père. Cependant, celui-ci se garde un droit de regard et de décision lorsque se présenteront des cas litigieux. Il conserve également le pouvoir de remettre en question cette nomination et de remplacer Élen par toute autre personne qu'il jugera plus apte à diriger ses affaires. Élen est donc investie de tous les pouvoirs. Éric tente de s'objecter en faisant appel à certains membres du conseil, mais il se rend vite compte qu'il n'avait pas autant d'appuis qu'il le croyait. Encore une fois, il s'est fait couper l'herbe sous les pieds par sa sœur et par Karen, son inséparable complice.

Élen

Avant de quitter la salle du conseil, il se penche sur l'épaule de sa sœur et ne se gêne pas pour lui exprimer sa colère.

– Protège bien ton petit cul. À la moindre erreur, je serai là pour enfoncer avec joie le clou qui finira par te faire disparaître à jamais de mon chemin, petite salope.

Éric jette un œil meurtrier vers Karen qui affiche un petit sourire de défi. Dès qu'il claque la porte, on applaudit la nomination d'Élen. La jeune femme prend la parole afin d'exprimer ses remerciements à tous pour leur confiance.

– J'annoncerai bientôt comment j'entends mener nos affaires et gérer la destinée de l'entreprise. Je crois qu'il est inutile de vous dire que Karen va demeurer mon assistante et mon bras droit. Elle conserve donc tous les pouvoirs que mon père lui avait octroyés. Je vous remercie.

Aussitôt qu'Élen s'installe à son bureau, sa secrétaire lui remet ses messages. Plusieurs proviennent des médias. La maladie de Patrick Gendron ne pouvait passer inaperçue. C'est un homme trop connu et trop puissant pour qu'on puisse ignorer ses faits et gestes.

Élen demande à Karen d'organiser une conférence de presse pour deux heures de l'après-midi. Un autre appel très important attend Élen. C'est le Premier Ministre du Québec qui est en ligne. Il discute quelques instants avec la jeune femme et lui transmet ses meilleurs vœux pour sa nomination. Il exprime le souhait de pouvoir la

Élen

rencontrer très bientôt. Élen n'ignore pas que son père a déjà commencé à tirer des ficelles pour que sa nomination soit rapidement reconnue. Quelques minutes plus tard, c'est au tour du conseiller personnel du Premier Ministre du Canada. À son tour, l'homme politique transmet les vœux de son patron qui, pour le moment, est à l'extérieur du pays.

Élen se cale dans son fauteuil, un sourire de satisfaction au coin des lèvres. « *C'est parti* », pense-t-elle, lorsque Karen la rejoint.

– Je te souhaite de réussir tout ce que tu entreprendras. Tu peux être assurée de mon soutien total. Dire que la petite fille que j'ai vu grandir est maintenant à la tête de la plus grande entreprise de quincaillerie au Canada. J'ose à peine y croire. Te rends-tu compte de ce que cela représente?

– Mon père me fait entièrement confiance et il ne le regrettera jamais, crois-moi!

Partie onze

Patrick Gendron n'a pas retrouvé sa santé d'autrefois, loin de là. Sa résistance physique a fortement diminué. Maintenant, il comprend qu'il sera incapable de travailler comme par le passé, et ce, malgré le fait qu'il dépasse de peu la cinquantaine. Sa dernière attaque lui a fait beaucoup plus de mal qu'il ne l'aurait d'abord cru. Son cardiologue et ami, le docteur Jean Dassilva, lui a laissé entendre qu'il pourrait éventuellement procéder à une transplantation cardiaque. Patrick Gendron ne l'entend pas de cette manière. Il se souvient encore des paroles de son père : « *Il te faut vivre avec ce que Dieu t'a donné et ne pas prendre ce qui appartient aux autres.* » Il a catégoriquement refusé ne serait-ce que d'envisager une transplantation. Il préfère poursuivre sa route comme Dieu en a décidé.

Pour la première fois depuis une dizaine de jours, il est autorisé à sortir à l'extérieur. Il avance difficilement sur le patio et, peu à peu, ses jambes semblent lui obéir avec plus de souplesse et de force.

L'air pur lui fait le plus grand bien. Il promène son regard, telle la lentille d'un caméscope, captant les images qui s'offrent à lui. Pour la première fois depuis des années, il découvre avec un nouveau regard la resplendissante beauté de la nature mise à sa portée. Il regrette de n'avoir pu reconnaître avant ce jour les merveilleux paysages, les fleurs aux teintes multicolores et leurs odeurs suaves, les majestueux arbres verdoyants ; il regrette d'avoir manqué tout cela. Il remercie Dieu d'avoir créé le soleil qui éclaire maintenant sa vie avec beaucoup plus de vérité et de profondeur.

Marianne le rejoint et l'accompagne dans sa promenade. Main dans la main, ils tentent de reprendre une infime partie d'un temps précieux gaspillé sans compter.

– Patrick, j'ai quelque chose à te demander.

– Je t'écoute.

– J'aimerais bien que nous retournions au Domaine des Peupliers. Il y a si longtemps que je n'y ai pas mis les pieds. L'automne approche et la nature doit y être si belle.

– Je m'occupe de communiquer avec Charles afin qu'il prépare tout. Nous pourrions y être après-demain si tu veux.

– C'est parfait. Il y a un autre sujet dont je veux t'entretenir. C'est à propos de Louise.

– Pauvre petite, dans quel guêpier est-elle tombée? Si jeune et détruite à ce point par cette saleté de drogue.

– Je crois être parvenue à la convaincre d’entrer en thérapie. Il suffirait que tu lui en parles un peu pour qu’elle accepte finalement de se faire soigner.

– Je vais le faire. Elle ne mérite pas de souffrir de la sorte.

– Je te remercie. Je retrouve enfin l’homme que j’aime, le père qui a manqué aux enfants lorsqu’ils étaient jeunes. Si tu savais...

– Malheureusement, je ne le sais que trop. J’avais une route à suivre et mon destin était tout tracé. Je suis conscient que je n’étais jamais là, mais je vais me reprendre. Il en est de même pour toi. Tu sais, depuis la mort de ma mère, j’ai pensé à beaucoup de choses. Je me suis souvenu des paroles de mon père, je me suis aussi souvenu de ses absences qui me paraissaient si longues. Cette maladie m’a ouvert les yeux sur plusieurs choses que je n’ai malheureusement pas eu le temps d’apprécier, trop occupé que j’étais, mais nous allons nous reprendre, ma chérie. Dès que Jean me donne le feu vert, nous partons en voyage seulement tous les deux. Je te demande pardon pour tout ce que j’ai pu te faire souffrir. Mon absence t’a poussée à détruire ta santé et je ne voyais rien. Ce n’est pas facile de reconnaître ses propres échecs, mais tout va changer maintenant. Oui! Tout va changer.

– Tu sais que je n’ai pas l’habitude de me mêler de tes affaires, mais j’aimerais te parler de quelque chose.

– Je sais. Il s’agit d’Éric, n’est-ce pas?

Élen

– Oui. Il travaille très dur et je suis certaine qu’il est aussi compétent qu’Élen. Je ne comprends pas pourquoi tu ne partages pas la direction de l’entreprise entre sa sœur et lui?

– Parce qu’il ne peut y avoir deux présidents-directeurs. Je devais arrêter mon choix sur l’un ou sur l’autre et j’ai choisi Élen à cause de ses compétences. Je ne veux pas dire qu’Éric...

– Tu as toujours préféré Élen, n’est-ce pas?

– Je te ferai remarquer que nous avons deux autres enfants. Écoute, ma décision est prise sur ce sujet et je n’y reviendrai pas. Élen se débrouille très bien. Lorsque nous ne serons plus là, je sais qu’elle s’occupera de Louise et de Justin. Je doute qu’Éric puisse le faire. Il n’en a toujours eu que pour lui-même.

– Ne serais-tu pas un peu responsable de cela? Tu ne lui as jamais accordé l’amour et l’attention qu’il méritait. Il avait besoin de toi et tu n’en avais que pour Élen.

– J’ai fait ce que j’avais à faire. On ne va pas revenir sur toutes les erreurs de notre vie, on n’en finirait jamais. Je ne suis pas parfait, mais je crois avoir quand même été un bon père. Je ne veux pas non plus entrer dans un ping-pong du style « *c’est de ta faute* », « *non, c’est de la tienne* ». Nous avons eu quatre enfants, nous les avons élevés ensemble, toi par ta présence, moi par mon travail. Nous avons fait ensemble les bons coups comme les mauvais. Nous devons donc nous réjouir des succès et nous pardonner les échecs. En ce qui

concerne les affaires, Élen a un sens du leadership qu'Éric n'a pas, malheureusement. Quand c'est le temps, elle prend la bonne décision pour le mieux-être de la compagnie. Éric est trop sélectif, il se contente du court terme. D'ailleurs, le conseil de direction a donné son accord unanime à mon choix, quoique je doive avouer qu'il n'avait pas grand-chose à dire. Je suis le seul patron, ils ne sont que mes conseillers.

– Le conseil de direction! Parlons-en! C'est toi qui le contrôles. Entre tes mains, ils ne sont que des fantoches qui obéissent au doigt et à l'œil.

– Je n'ai pas l'intention de me disputer avec toi sur ce sujet et je ne changerai pas d'idée. Je ne rejette pas Éric. Au contraire. Il a ses bons côtés lui aussi, mais vois-tu, il lui manque un petit quelque chose que sa sœur possède, c'est comme ça. On n'y peut rien. Je le regrette pour Éric, mais je ne crois pas qu'il ait à se plaindre.

Marianne comprend qu'elle ne pourra rien gagner pour son fils en amenant Patrick dans ce genre de discussion. Patrick est déterminé et il ne reviendra jamais sur sa décision à moins que des faits précis ne viennent changer la donne. Il ne réagira que dans ces conditions.

La promenade se poursuit dans le jardin et le couple profite de ce bon temps, malgré la déception de Marianne. Au moins, son mari est avec elle, et surtout, tout à elle. « *Pourvu que cela continue, mon Dieu* », souhaite-t-elle de tout son cœur.

Élen

~

Le téléphone sonne dans le bureau de la présidente-directrice générale.

– Je suis le docteur Judith Turcotte. On s’est rencontrées lors de l’hospitalisation de votre père à l’Institut de cardiologie.

– Je me souviens très bien de vous.

– Serait-il possible de nous rencontrer?

– C’est à quel sujet?

– J’aimerais vous entretenir de certaines choses. Nous pourrions peut-être prendre un verre quelque part?

– Pourquoi pas! Je dois prendre mon souper entre dix-sept et dix-neuf heures. Nous pourrions nous rejoindre au *Restaurant La Marquise*. Cela vous convient-il?

– D’accord. À tout à l’heure!

Élen raccroche le combiné et demeure un peu perplexe. Que peut bien lui vouloir ce médecin? Elle reprend ses activités, mais demeure songeuse. Y aurait-il quelque chose qu’elle ignore concernant l’état de santé de son père?

Il est un peu plus de dix-sept heures lorsqu’Élen entre dans la salle à manger. Le maître d’hôtel l’accompagne à sa table, la prévenant que quelqu’un l’y attend depuis quelques minutes. Elle reconnaît à

peine celle qu'elle avait rencontrée mal coiffée et vêtue d'un simple sarrau. En posant de nouveau les yeux sur elle, Élen frissonne. Les deux femmes se serrent la main et échangent quelques politesses.

– Vous m'intriguez, docteur. Est-ce au sujet de mon père que vous désiriez me voir?

– Non. Pas... tout à fait. Je voulais simplement vous rencontrer ailleurs que dans mon milieu de travail. J'avais envie d'échanger avec vous. Vous êtes le genre de femme qui me plaît bien et je crois que j'y gagnerais beaucoup à vous connaître davantage. À moins que vous ne refusiez dès maintenant que nous devenions des amies.

Judith amorce un mouvement comme pour se lever et...

– Je vous en prie, moi aussi, je suis curieuse.

– Comme vous le savez déjà, je suis médecin, spécialisée en cardiologie, ce qui me laisse peu ou pas de temps libre. J'essaie donc de l'employer le mieux possible en me gâtant ou en pratiquant certains sports. À dire vrai, je me sens un peu seule. Je me lie difficilement, donc j'ai peu d'amis. Je pense que nous nous ressemblons un peu et qu'il serait possible que... Voilà, à peu de choses près, vous savez tout sur moi.

Élen écoute sa compagne de table avec intérêt. Elle cherche toujours à comprendre ce que peut bien lui vouloir cette femme sous cette offre peu habituelle d'établir entre elles une certaine amitié.

Leurs yeux se croisent à plusieurs reprises et Élen n'arrive pas à définir clairement qui est Judith. Son père lui avait déjà dit : « *Lorsque tu veux vraiment connaître quelqu'un, observe ses yeux lorsqu'il te parle. Les yeux disent tout.* » Cette fois, le truc ne fonctionne pas.

Judith est intrigante et plutôt jolie avec ses longs cheveux blonds bouclés derrière la nuque et ses yeux d'un bleu quasi trop parfait pour être naturel. Ils animent un visage à la mâchoire carrée, un visage à la fois beau et doux, orné de lèvres légèrement pulpeuses qui recouvrent une dentition parfaite. Un léger maquillage met en évidence sa beauté naturelle. Elle porte un costume bleu marine de style classique qui lui sied à merveille et lui donne à la fois un air de jeune fille et une certaine classe. Pas de bijou, des mains aux doigts courts et des ongles parfaitement manucurés. Son sourire est timide et il manque quelque chose à ce visage trop parfait. Elle mesure environ un mètre soixante-dix et son corps est agréablement proportionné, sauf la poitrine, qui semble plutôt discrète. C'est d'ailleurs le seul élément qui ne cadre pas avec le reste.

Au fil de la conversation, Élen découvre que cette femme n'est pas heureuse et qu'elle le cache très mal. Malgré son air serein, ses yeux reflètent une certaine tristesse. Cette tristesse pique la curiosité d'Élen. Elle veut la connaître davantage. « *Il n'y a rien comme de se livrer un peu pour mettre l'autre personne en confiance et la pousser à la confiance* », un autre conseil de son père.

– En ce qui me concerne, j’occupe la fonction de p.d.g. dans la compagnie de mon père. Je suis mariée et mère d’une très jolie petite fille encore en bas âge. Comme vous, j’ai peu d’amis et, tout comme vous, je dispose de peu de temps libre. Mon travail prend quatre-vingt-dix pour cent de mon temps, ce qui déplaît particulièrement à mon mari. J’ai deux frères et une sœur qui ne sont pas encore mariés. Voilà donc ce que je suis dans la vie.

– C’est déjà beaucoup. Est-ce que vous êtes mariée depuis longtemps?

– Un peu plus de trois ans et ce n’est pas toujours facile d’équilibrer mes activités. Mon mari est un homme très exigeant. Il réclame sans cesse ma présence. C’est un homme qui ne peut se passer de sa femme. Je me demande parfois s’il ne me considère pas comme sa mère.

– Il a besoin d’être materné?

– Je n’irais pas jusque-là. Parfois, lorsque je suis avec lui, il n’a de temps que pour son épicerie. Pourtant, au début, le temps que nous partagions était très important et nous nous arrangions pour nous libérer chacun de notre côté afin de nous donner de bons moments. Depuis la naissance de Jessica, la maladie de mon père et l’épicerie qui va de mal en pis, nous vivons chacun notre part de problèmes. Je me surprends parfois à souhaiter la faillite de son commerce pour qu’il cesse de se morfondre et de gaspiller temps et énergie inutilement. Il pourrait occuper des fonctions très

Élen

intéressantes dans la compagnie et je suis certaine que mon père l'aiderait. C'est un homme intelligent et brillant qui possède un très bon jugement, sauf en ce qui concerne son épicerie. C'est un bon travailleur, un bon père de famille et un excellent amant lorsqu'il s'en donne la peine ou qu'il en trouve le temps.

Élen avait gardé cet élément spécifique pour la fin. Elle soupçonnait quelque chose de la part de Judith et elle voulait voir sa réaction. Elle avait vu juste. L'étincelle qu'elle a décelée l'amène à conclure que l'objectif de cette rencontre n'a pas comme seul but l'amitié, mais peut-être autre chose. Quelque chose de plus intime, par exemple! Aussitôt qu'elle a abordé le sujet de son intimité, elle a retrouvé, dans le regard enflammé de Judith, la même expression que dans celui de Barbara. Le goût de l'aventure et la curiosité la poussent à poursuivre. Elle a faim d'en savoir plus long sur les véritables intentions de cette jolie blonde apparemment parfaite.

– Je vois que votre vie n'est pas de tout repos. Je sais que votre temps est compté et précieux et je ne voudrais pas en abuser. Si on se revoyait quand vous aurez un autre moment de libre? Je vous laisse les numéros où vous pourrez me joindre, et pour vous, je parviendrai à me libérer quelques heures. Je crois que j'ai beaucoup à apprendre à vous connaître. À moins que vous...

– Ne vous en faites pas. J'ai été heureuse de partager ce repas avec vous. Je serais ravie qu'on se rencontre de nouveau toutes les deux

Élen

à un autre moment où nous pourrons, disons... avoir plus de temps libre. Je vous téléphone. Sinon, j'espère que vous le ferez.

– J'y compte bien. Alors, à bientôt.

Les deux femmes se donnent la bise et Élen ressent un frisson agréable et presque indécent lorsqu'elle frôle la peau de cette femme étrange. Rien que la manière dont elle a déposé les lèvres contre sa joue lui en a dit plus long que toute la conversation elle-même. Elle est maintenant certaine de l'avoir cernée et d'avoir deviné le but caché de cette rencontre, mais comme avec Barbara, elle n'est pas prête et surtout, pas libre pour ce genre de liaison.

Élen règle sa note et retourne au bureau où elle doit rencontrer le conseil d'administration pour conclure quelques affaires courantes. La soirée de travail se termine vers vingt et une heures et lorsqu'elle rentre à la maison, Kent est encore dans ses papiers. Un baiser laissé échapper à la sauvette contre sa joue et elle gravit l'escalier pour aller embrasser Jessica qui dort depuis longtemps.

Avant de redescendre, elle passe sous la douche et revêt une somptueuse et affriolante robe de nuit qui laisse deviner les courbes superbes de son anatomie. Avant de rejoindre son mari, elle passe au salon, allume le foyer, verse deux verres de cognac et programme une musique à la fois douce, chaude et complice de ses intentions évidentes. Elle se surprend à sourire lorsque le visage de Judith lui revient à l'esprit, puis certains de ses propos et surtout,

Élen

son regard enflammé. Peut-être est-ce cela qui a provoqué en elle cet état de sensualité qu'elle essaie maintenant de transmettre à Kent.

Lorsqu'elle entre dans le bureau de son mari, les premiers mots qu'elle entend avant même de pouvoir ouvrir la bouche sont décevants.

– Je suis exténué, lance Kent en se frottant les yeux.

– Veux-tu prendre un verre avec moi?

– Ça m'aidera peut-être à mieux dormir.

Et v'lan! Le plan d'Élen vient de tomber à l'eau. Son compagnon n'a pas remarqué qu'elle s'est faite belle, attirante et invitante pour lui. Il n'a pas jeté un œil, même furtif, à sa tenue. La déception et la colère montent, mais elle refuse d'entreprendre une discussion aussi pénible qu'inutile. Elle avale son verre d'un trait et le dépose violemment devant Kent, qui sursaute. Puis, elle lui tourne le dos...

– Bonne nuit, lance-t-elle d'un ton résigné avant de claquer la porte.

– Merde, qu'est-ce que j'ai encore fait? lance Kent, à voix basse.

Pendant quelques instants, il reste appuyé sur sa table de travail. Puis, du revers de la main, il repousse ses papiers. Il est vidé, épuisé. En quittant son bureau, il passe au salon pour éteindre la seule lumière qu'il se souvenait avoir allumée. C'est à ce moment qu'il remarque le feu qui brûle dans le foyer. Une profonde culpabilité l'envahit. Il s'en veut d'avoir été aussi maladroit et

comprend la cause de la déception d'Élen. « *Merde! Qu'est-ce que j'ai fait?* » Il s'élance dans l'escalier qu'il gravit deux marches à la fois et ouvre la porte de la chambre. Une faible lueur arrive de la fenêtre, mais c'est suffisant pour apercevoir la silhouette qui lui tourne le dos. C'est sa manière d'agir lorsque quelque chose ne va pas ou lui déplaît profondément. Il avance lentement vers la salle de bain et referme la porte sans faire de bruit. Après une bonne douche, il se sent mieux, plus détendu, mais surtout, plus disponible, même s'il sait qu'il a perdu une belle occasion de pouvoir partager un instant précieux avec sa compagne, celle qu'il aime de tout son être.

Pendant quelques secondes, debout, nu dans l'encadrement de la porte, il observe sa femme. Finalement, il s'avance vers le lit. À chaque pas, son cœur s'emballe davantage pendant que son appétit sexuel s'éveille. Lentement, il retire les couvertures, découvrant un corps nu, recroquevillé comme celui d'un bébé ou comme celui d'une femme déçue!

Un agréable parfum monte vers lui. Élen ne bouge toujours pas. Il sait très bien qu'elle ne dort pas. Lentement, il approche son visage du cou de sa partenaire et l'effleure d'un baiser. La réaction ne se fait pas attendre. Il décèle le léger frisson qui parcourt le corps de sa compagne. Il glisse ses lèvres le long de la colonne vertébrale et s'immobilise à la hauteur des reins. Pendant quelques secondes, il promène sa bouche sur cette zone, humant le parfum délicat de la chair, dégustant la douceur de ce corps qu'il a trop souvent

négligé. De petits frissons saccadés s'emparent d'Élen, incapable de rester insensible. Elle voudrait pouvoir le repousser pour le punir, mais son corps refuse, il a besoin de caresses langoureuses, de touchers sensuels, de sensations qui soulagent et de baisers qui paralysent. Elle le veut et lui répond, sans toutefois trop s'abandonner. Elle déplie ses jambes et se tourne à demi. Cependant, elle garde les yeux fermés pour ne pas connaître à l'avance la partie de son corps qui fera l'objet d'une nouvelle attaque de la part de Kent. Elle étend les bras au-dessus de sa tête et s'abandonne aux caresses de son amant pendant qu'il appuie sa joue sur son ventre.

– Je te demande pardon pour tout à l'heure. J'ai été idiot de ne pas m'être rendu compte de ta merveilleuse invitation.

Et sans attendre une réponse qui serait d'ailleurs superflue, il remonte vers la poitrine, provoquant l'abandon de toute résistance de la part d'Élen, qui se retourne lentement pour ne pas briser le charme. Elle offre son corps à l'homme qui réveille tous ses sens. Son corps en a besoin, son cœur aussi. Elle voudrait bien résister, mais quelques petits gémissements trahissent sa satisfaction. Une bouche chaude et gourmande se pose sur son sein droit, puis sur le gauche. La salive laissée sur le sein qu'il abandonne refroidit le mamelon qui durcit davantage. Puis leurs bouches s'unissent dans un profond baiser où s'entrecroisent leurs langues affamées. Leurs respirations se fusionnent pendant que leurs bouches libèrent ce parfum buccal particulier à la passion. Elle ne peut garder plus

longtemps ses mains inactives. Elle laisse exploser son désir trop longtemps contrôlé contre sa volonté. Dans un geste presque brusque, elle s'accroche au corps velu et musclé qu'elle plaque contre sa peau blanche, chaude et parfumée. Pendant un court instant, le visage de Judith apparaît et vient troubler son extase en prenant place entre Kent et elle. Elle éloigne rapidement cette image qui vient semer la confusion dans son esprit et qui dérange son ardeur à partager l'acte d'amour entre elle et l'homme de sa vie. Pendant cet instant bref, mais puissant, Kent ne s'est pas aperçu du transfert dérangeant dont Élen fut la victime impuissante. Il la croit totalement sous son contrôle. Il traîne sa langue sur la peau et s'attarde quelques instants sur le ventre, qui ne peut demeurer immobile. Il presse doucement la poitrine de sa partenaire, qui joint ses mains aux siennes. Elle écarte alors les jambes, offrant ainsi à son compagnon la partie la plus secrète de son intimité. La complicité devient alors complète et Kent répond à l'invitation. Il pénètre avec lenteur son membre excité dans le corps qui s'abandonne à lui. Après quelques instants de va-et-vient continu, il se retire. Élen essaie de le retenir pour savourer davantage leur promiscuité délirante. Les caresses se poursuivent de part et d'autre, attisant le feu de leur passion. Plus rien n'existe autour d'eux, seule la recherche profonde de la satisfaction de leur cœur et de leur corps les anime. Respiration saccadée, sueur partagée, soupirs et grognements légers, toutes griffes sorties, Élen le veut.

Élen

– Kent, viens mon amour, supplie Élen.

Kent la pénètre à nouveau pendant qu'elle laisse échapper de petits râlements de plaisir. Elle noue ses jambes autour de lui pour mieux le retenir. Soudain, elle contracte tous ses muscles, recherchant le sommet bienfaisant de la jouissance. Kent accentue son rythme. Puis, tout à coup, comme deux complices programmés, ils explosent en atteignant l'orgasme qu'ils savourent pendant de longues secondes. Ils restent soudés l'un à l'autre, ne faisant plus qu'un, espérant que ces moments d'extase durent le plus longtemps possible. Kent ne veut pas se retirer, il l'embrasse, la caresse et la retient dans ses bras comme pour lui rappeler tout le regret qu'il ressent de ne pas toujours être à la hauteur.

Ils gardent un profond silence, refusant de briser ces doux et précieux instants de ravissement. Bien malgré elle, le sommeil la gagne et la transporte lentement dans les bras de Morphée. Pendant ce temps, Kent résiste de son mieux. Il observe la beauté de son épouse, toute la douceur et la gentillesse qu'elle représente à ses yeux. Il admire la force qui l'anime, dans les bons comme dans les mauvais jours.

Le réveil d'Élen est cauchemardesque. Elle est tirée d'un rêve qu'elle ne veut plus partager. Elle sursaute et cherche à reprendre son souffle. Kent, qui se prépare à partir pour le travail, se tourne vers elle et lui sourit. Il s'approche et pose ses lèvres sur son front...

– Passe une bonne journée, ma chérie.

Elle repose sa tête contre l'oreiller et garde les yeux grands ouverts pour ne pas replonger dans son rêve. Elle fixe le plafonnier au-dessus du lit. Elle ne comprend pas pourquoi ce visage s'insinue dans sa vie pour la troisième fois en moins de vingt-quatre heures. Elle serre les couvertures qu'elle remonte machinalement sur sa poitrine, cherchant à dissimuler son corps au regard des profonds yeux bleus qui la hantent. Puis, d'un mouvement décidé, elle se lève et passe sous la douche. Elle doit chasser le regard qui l'observe et fait tressaillir son corps. Elle a une fille et un mari et ça lui suffit. Elle a refusé Barbara, elle fera de même avec Judith, car elle est persuadée que cette femme recherche une liaison amoureuse et non une simple amitié.

L'eau froide de la douche vient lentement calmer son inquiétude et l'aide à reprendre ses esprits. Elle passe lentement à l'eau chaude, qui lui procure une détente quasi instantanée. Après quelques minutes, elle sort, s'essuie et se maquille. Elle voudrait avoir le temps de préparer le petit déjeuner de Kent, mais à son arrivée dans la cuisine, elle constate qu'il est déjà parti.

Il est sept heures trente lorsque Louiselle, la nounou, franchit la porte de la cuisine. Les deux femmes échangent quelques politesses lorsque l'interphone les interrompt. Jessica est réveillée. Sa mère s'empresse d'aller la cueillir dans son lit et la fillette l'accueille avec un sourire irrésistible. Bras ouverts, Élen la rattrape lorsqu'elle s'élance littéralement dans les bras de sa mère.

Dès que Kent arrive à son commerce, un employé s'avance vers lui.

– Patron, il y a un camion à l'entrepôt et le chauffeur exige le paiement immédiat avant de décharger la marchandise. Je ne comprends pas ce qui se passe.

– Je vais m'arranger avec ça. Demande-lui de patienter quelques instants.

Kent décroche le téléphone et demande à parler à son agent de crédit à la banque. Après une brève conversation, on lui accorde le montant total de la livraison. Cependant, Kent est avisé que la seconde restructuration de son entreprise n'a pas encore été acceptée par le département de crédit. La tête basse il rejoint le livreur. Après une brève discussion, l'homme exige que lui soit remis un chèque visé ou de l'argent comptant. Kent lui demande de revenir plus tard, avouant qu'il doit se rendre à la banque et faire viser le chèque.

Dès son retour, il s'enferme dans son bureau. Combien de temps pourra-t-il encore tenir? Sa mère a investi tout ce qu'elle possédait et l'argent de son père lui a filé entre les doigts en quelques mois seulement. Il est acculé au pied du mur. Malgré la proposition que lui a faite Élen, il refuse toujours d'accepter son

aide. Ni elle ni sa famille ne seront mêlées à ses problèmes. Il fermerait ses portes plutôt que de quémander à qui que ce soit. Le visage entre les mains, il songe au moment où il a tenté de faire la leçon à son père. Aujourd'hui, il se retrouve submergé de dettes. Si la banque ne consent pas à lui avancer l'argent nécessaire à sa restructuration, il devra définitivement fermer ses portes et faire face à la faillite. Il se retrouvera alors sans le sou. « *Que vais-je devenir? Vivre aux crochets de ma femme? Comment ai-je pu me rendre jusque-là?* »

Quelques jours plus tard, la banque lui apprend que sa demande de prêt est refusée. Kent voudrait s'arracher les cheveux, mais cela ne changera en rien la décision qui vient mettre un terme à l'entreprise familiale. Il n'a d'autre alternative que de mettre à pied une dizaine de personnes, des employés du temps de son père. « *Que vont penser tous ces gens, Élen, mon beau-père et toute la famille? Dorénavant, je serai considéré comme un raté, un moins que rien. Et ma mère? Comment va-t-elle accepter de voir s'éteindre ce que son mari a bâti de ses mains durant de longues années?* » Il se sent profondément humilié.

Ce soir-là, il rentre à la maison découragé et abattu, s'enferme dans son bureau et demande à Louiselle de ne pas le déranger, même pas pour le souper. Il préfère la compagnie d'une bouteille de cognac ; au moins celle-ci ne lui fera pas de reproches. Il plonge aussitôt dans ses papiers, essayant de mettre au point un plan de fermeture. Il doit

Élen

à tout prix récupérer certaines sommes qui lui permettront de repartir autre chose. Ce sera difficile, mais faisable. Cependant, l'absorption du cognac vient rapidement assombrir ses yeux et sa lucidité. Finalement, il s'endort sur son bureau.

Dès son arrivée, Élen s'empresse de rejoindre Kent. La bouteille de cognac à demi vide lui fait comprendre l'état de son mari. Elle jette un œil rapide aux papiers griffonnés et froissés et ne tarde pas à en comprendre la raison. Elle parvient à le réveiller suffisamment pour qu'il s'aide un peu. Après quelques pas, il se laisse tomber lourdement sur le sofa tout près du bureau. Elle le recouvre d'une couverture et éteint la lumière sur les malheurs de son mari. À la lueur de la lampe du bureau, Élen réunit les papiers épars et ne tarde pas à trouver ce qui a causé cette réaction de détresse. La lettre de la banque est courte, claire et précise. C'est non. Elle la replace sous un tas de factures impayées, tout en étant profondément ennuyée par la situation.

Elle s'installe au salon et communique avec son père avec qui elle veut discuter du cas de Kent. Elle lui explique les états financiers et lui donne ses idées sur la possibilité de donner un coup de barre pour sauver l'entreprise.

– Je crois qu'un investissement d'un quart de million de dollars serait suffisant pour remettre le commerce sur pieds.

Élen

– Écoute, j'ai certains contacts qui pourraient l'aider à s'associer avec l'une ou l'autre des deux chaînes à grande surface. Qu'est-ce que tu en penses?

– Si la décision m'appartenait, je te dirais oui, mais je dois d'abord consulter Kent. Je ne veux pas qu'il ait l'impression qu'on veut tout décider à sa place. Laisse-moi lui parler d'abord?

– J'attends ton accord, ma chérie. Fais ce qu'il faut, Kent est un homme bien. Ça vaut la peine de l'aider.

Le lendemain matin, Élen doit composer avec la gueule de bois de son mari. Il est resté assis dans son fauteuil, la tête basse et le regard évasif. Manifestement, il fait face à une dure réalité : le cognac absorbé en trop grande quantité a laissé des traces.

– Bonjour! lui dit Élen en pénétrant dans la pièce.

– Tu dois me trouver ignoble d'avoir agi de la sorte?

– Kent, je n'ai pas l'intention de juger tes comportements, mais je voudrais t'aider. Crois-tu qu'il y ait quelque chose que je puisse faire?

– Il n'y a plus rien à faire. Je dois liquider la marchandise, payer les créanciers et fermer la boutique.

– Penses-tu un seul instant que je laisserai une pareille chose se produire sans bouger le petit doigt?

– Nous en avons déjà discuté et tu connais ma réponse. C'est non.

– J’ai lu la lettre de la banque. Tu sais, les banques ne détiennent pas le monopole de la réalité. Pour eux, que tu crèves ou pas ne leur fait pas un pli sur la différence. Elles voient les choses en signe de piastres. Et crois-moi, ce sont ces mêmes banques qui financent tes concurrents. Ceux-là même qui t’étranglent en te brisant un peu plus chaque jour. Elles n’ont qu’une seule règle : prendre tout le marché. Les États-Unis ont subi la même transformation du marché avec l’émergence des magasins à grande surface. C’est donc normal que pareille chose se produise chez nous. Je sais aussi que ces mêmes banques connaissent tous les dossiers d’expansion des grandes surfaces. Leurs plans de développement sont connus depuis longtemps. Ils ont l’argent et le pouvoir d’achat. Ils savent très bien que tu ne passeras pas. Alors pourquoi te prêteraient-ils? Tu refuses toujours de t’affilier sous leur bannière comme ils te l’ont offert par le passé?

– Je refuse de ne plus être maître chez moi.

– Chéri, ce qui est important, c’est que tu survives. Ce sera toujours ton affaire et les exigences en regard de la conformité de ces chaînes ne sont pas si intransigeantes que cela. Lorsqu’on se retrouve le front appuyé contre un mur où il n’y a pas de porte, c’est impossible de le traverser, à moins que quelqu’un ne nous offre les outils nécessaires pour ouvrir un passage. Dans ton cas, tu as deux choix : tu crèves ou tu passes.

Kent ne répond pas. Il regarde fixement la moquette. Élen poursuit son plaidoyer.

– J’ai une autre alternative à ton problème. Hier soir, j’ai discuté avec mon père et il est d’accord pour t’avancer les sommes dont tu as besoin. Il ne demande aucune garantie en retour. Il se fie à toi et à ton bon jugement pour prendre la décision qui s’impose. J’ai également regardé et étudié ton plan de restructuration. Il y manque certaines choses que je considère nécessaires et c’est peut-être en partie à cause de cela que tu as été refusé. Si nous y jetions un coup d’œil ensemble, nous pourrions peut-être trouver ce qui cloche. Tu stabilises ton entreprise et ensuite, tu conclus un arrangement avantageux avec l’une ou l’autre des deux grandes chaînes. Mon père connaît très bien ces gens et il pourrait te donner un sérieux coup de pouce. Il t’aime, tu sais. Il veut t’aider.

– Je n’ai plus envie de discuter de cela. Excuse-moi, mais je dois me préparer.

– Kent, tu as encore un peu de temps devant toi pour repenser à tout ça. L’orgueil et l’entêtement ne t’aideront pas.

– Merci d’avoir essayé.

Kent quitte la pièce en laissant Élen seule et déçue de n’être pas parvenue à convaincre son mari. Son expérience en affaires lui laisse voir des jours sombres pour Kent. « *Les hommes acceptent rarement la défaite, surtout si leur entreprise est d’origine familiale. Certains ont*

Élen

beaucoup de difficultés à contrer les revers, même si leur chute est l'œuvre de leurs propres erreurs », pense-t-elle. C'est ce qu'elle a appris en côtoyant son père. Elle a souvent constaté les dégâts que cela pouvait causer sur le plan humain.

Élen appréhende le pire pour son mari. Elle sait aussi que Kent ne pliera pas. Il va préférer tout perdre plutôt que de suivre l'idée de sa femme. Et bien sûr, sa mère l'appuiera même si elle n'y connaît rien. Elle n'a pas suivi l'évolution du commerce. Elle s'est arrêtée d'évoluer à la mort de son mari, elle s'est refermée sur elle-même et sur ses principes. Et malheureusement, Kent semble vouloir suivre sa trace.

Afin d'aider son mari à traverser cette difficile crise, Élen a organisé son agenda de manière à être présente à ses côtés le plus souvent possible. Un soir qu'ils sont ensemble à table, il lui annonce une nouvelle.

– J'ai enfin pris une décision. Je suis parvenu à convaincre ma mère d'accepter un changement de cap. Je ne peux pas laisser tomber tous nos employés sous prétexte d'orgueil. Je viens de signer une association sous la bannière X-Plus. Nous en sommes venus à des ententes qui satisfont les deux parties. Nous serons affichés comme tel, dans deux semaines tout au plus.

– J'en suis vraiment ravie.

Élen

– J’ajoute aussi que ma mère et moi avons décidé de mettre le magasin en vente dès que la nouvelle bannière sera consolidée, c’est-à-dire d’ici un an ou deux.

– De toute manière, il peut s’écouler encore beaucoup d’eau sous les ponts d’ici là. Laissons le temps faire son œuvre.

~

En quelques semaines, la résignation, la déception et l’amertume modifient le comportement de Kent. Bien sûr, il s’occupe toujours de Jessica, jouant parfaitement son rôle de père, mais le rôle de conjoint, d’amant et de mari a changé. En peu de temps, il devient songeur, il évite les conversations qui risquent de remettre en question son attitude et laisse toutes les décisions à sa femme. Élen se bat et refuse de voir son mariage et sa famille sombrer dans le chaos.

– Kent, que dirais-tu si nous allions passer quelques jours au Domaine des Peupliers avec Jessica et Louiselle. Je pourrais organiser mon travail et m’absenter quelques jours. De toutes manières, il y a toujours le téléphone et nous serons à deux heures à peine du bureau. Qu’en penses-tu?

– C’est toi qui décides.

– Merde! Vas-tu passer le reste de ta vie à garder cette boulette empoisonnée en travers de la gorge. Pour cette saleté de magasin, tu

vas détruire notre vie, à Jessica et à moi. Ce n'est pas vrai, Kent, tu es plus responsable que ça. Dis-moi que je me trompe.

– Je t'interdis de parler du magasin de mon père dans ces termes. C'est mon affaire, pas celle de ton père.

– Au contraire, je me sens concernée lorsqu'il s'agit de notre fille et de notre famille. Kent, tu as toujours été quelqu'un de bon jugement. Pourquoi cherches-tu à changer? Tu n'es plus là, même auprès de moi, tu es absent. Où sont passées tes idées, tes convictions, ta confiance en toi, en nous, en tous ceux qui t'entourent? Sommes-nous devenus si peu importants à tes yeux? Si tu veux te détruire, ne nous entraîne pas avec toi. Bon sang, où est l'homme que j'ai aimé et que j'aime encore avec tant de force?

– Tu voulais que je prenne une décision concernant cette saleté de magasin? Eh bien! Je l'ai fait, mais j'ai pris la mauvaise décision. Je n'aurais pas dû t'écouter et fermer les portes, tout simplement.

– Parce que maintenant, c'est de ma faute si tu as... C'est à peine croyable. As-tu les deux yeux fermés ou quoi? Laisse-moi te dire que ma déception est très grande en ce qui te concerne. Je n'aurais jamais imaginé, ne serait-ce qu'un seul instant que tu puisses changer à ce point. D'ailleurs, ce que j'ai dit concernant le magasin de ton père, ce n'était que des suggestions, des options et je t'offrais simplement de l'aide et non pas des obligations ou des contraintes. Tu étais donc le seul à décider. Ne cherche pas à me culpabiliser.

– Et puis, merde! Je ne veux plus entendre parler de ça. Je ferai ce que j’ai décidé, un point, c’est tout. Que tu sois ou non contente, je m’en fiche.

– Salaud! lance Élen avant de monter dans sa chambre.

Elle claque la porte si fort que le contrecoup est ressenti jusqu’en bas. Kent regrette de s’en être pris à Élen alors qu’il est le seul responsable de sa décision. Ses paroles ont dépassé ses pensées. Il se sent honteux des paroles lancées au visage de sa compagne. Il voudrait courir derrière elle et s’excuser d’avoir été aussi bête, mais il est trop orgueilleux. Il reste figé sur place, la tête entre les mains, à penser et à ruminer ses idées noires, ses regrets et son chagrin. Il y a quelques mois à peine, il n’aurait jamais parlé de la sorte, car il aime sa femme de tout son cœur, mais il est convaincu que c’est elle qui a décidé à sa place, qu’elle s’est ingérée dans ses affaires, dans les affaires de sa famille. Il accepte mal d’avoir été manipulé.

Lorsqu’il la rejoint finalement dans la chambre, Élen est endormie et lui tourne le dos. Il s’allonge auprès d’elle et la regarde. Il voudrait la toucher, mais s’y refuse. Il sait qu’il devrait la prendre dans ses bras, l’éveiller doucement et s’excuser. Il n’ose pas, même s’il sait qu’elle comprendrait. Élen comprend tout. Il choisit de ne rien faire, il risquerait de succomber à une faiblesse. Il préfère se tourner vers un mur sombre, mais le sommeil ne vient pas. Il se lève et décide de descendre au salon.

Élen

Avant de refermer la porte de la chambre, il jette un regard vers Élen. Elle n'a pas bronché. Peut-être qu'elle ne dort pas et qu'elle... Il préfère ne pas donner suite, choisissant la fuite dans la solitude.

Assis sur le divan, il tourne et retourne dans sa tête le bien-fondé de ses décisions, remettant chaque fois en doute sa capacité à diriger. Il a perdu confiance en lui, il ne croit plus en rien, même Élen s'est éloignée de lui. Tout est si mélangé. Tout est soudainement de plus en plus noir dans sa tête. *« Comment pourrais-je à nouveau regarder Élen dans les yeux après ce que je lui ai dit? Pourquoi suis-je devenu aussi méchant avec celle que j'aime? Comment ai-je pu tout gâcher à ce point? »*

Il descend au sous-sol et allume la lumière de l'atelier. Ses yeux se fixent aussitôt sur les poutres de support. Il n'a qu'une idée en tête : en finir une fois pour toutes. Il n'en peut plus de faire face à toutes les difficultés qui ne cessent de l'accabler. Ses yeux se posent soudain sur la photographie d'Élen qui tient Jessica dans ses bras. Elle sourit avec tant de beauté.

– Noooooon, noooooon... crie-t-il du fond de sa profonde impuissance.

La pièce insonorisée étouffe ses terribles cris de détresse qui s'arrachent du fond de son cœur. Les poings fermés, il frappe sur l'établi à plusieurs reprises, cherchant à extirper de son corps l'idée suicidaire qui est venue effleurer son esprit. La tête appuyée contre la table de travail, il pleure son orgueil, son incapacité à reconnaître ses torts et son manque de clarté dans ses décisions.

Élen

– Papa, si tu m’entends, aide-moi. Je t’en prie, aide-moi.

Il se relève et remonte au rez-de-chaussée. Dans la salle de bain, il asperge son visage d’eau froide sans oser se regarder dans la glace. Les yeux rougis, il marche jusqu’à son bureau et se verse un verre de cognac qu’il boit d’un trait. Il grimace de dédain et se laisse tomber sur le grand divan où il a décidé de passer la nuit. Le sommeil n’arrive toujours pas jusqu’à lui. Il est plus de trois heures du matin lorsqu’il regagne sa chambre et s’allonge doucement dans le lit. Il regarde Élen. Un grand frisson traverse son corps. Elle est tout près de lui, ne demandant qu’à le comprendre. Pourtant, pour la deuxième fois dans la même nuit, il choisit de ne pas aller vers elle, il choisit de se refermer sur lui-même et de vivre seul sa difficile défaite.

~

La journée a très mal débuté pour Élen, toujours incapable de renouer un semblant de dialogue avec Kent, qui se retire de plus en plus dans son monde intérieur.

Un appel très urgent interrompt son travail. Louise vient d’être retrouvée inconsciente et droguée jusqu’aux os. On a dû la conduire d’urgence dans un hôpital du centre-ville où son état est considéré comme critique.

Élen

Louise travaille peu et se montre rarement au bureau, sachant très bien que le travail qui lui est confié n'est que de la figuration. Elle ne peut cependant pas se passer du salaire que cela lui rapporte. De son côté, Élen ne peut se fier au travail de Louise.

Lorsqu'elle prend place dans la limousine, seule la santé de sa sœur la préoccupe. « *À quoi cela servira-t-il de tenter une fois de plus, de lui faire la leçon sur les dangers de la drogue et sur sa santé?* »

À l'hôpital, Élen est reconduite au chevet de Louise qui, pour le moment, est dans un état de demi-conscience. Le médecin traitant lui explique que la jeune femme est passée à un cheveu de la mort. Il dit espérer que les séquelles ne soient pas trop graves. Il poursuit en mentionnant que la malade a une faiblesse au cœur et qu'elle doit changer rapidement et de façon radicale sa manière de vivre, sinon elle met sérieusement sa vie en danger.

Élen est effondrée d'entendre ces paroles. Elle exige qu'on prodigue à Louise les meilleurs soins et insiste pour qu'une infirmière privée soit à ses côtés en tout temps. Lorsque le médecin quitte la chambre, Élen prend place sur le bord du lit et caresse la main de Louise. « *Pauvre petite chérie, qu'est-ce qui te pousse à te détruire à ce point? Qu'est-ce que la vie t'a fait pour que tu renonces ainsi?* » Des larmes coulent sur les joues d'Élen, des larmes de regret, de compassion, d'affection ou de déception. Elle ne sait plus si elle verse des larmes sur le sort de sa sœur ou sur sa propre vie, qui se détériore de jour en jour, de semaine en semaine?

Élen

« Pourquoi la plupart des gens ne sont-ils pas capables de prendre leur vie et leur destinée en main et de se battre? »

Une main se pose sur son épaule. Elle tourne la tête et reconnaît Judith.

– Que fais-tu ici? Je croyais que tu travaillais à l’Institut de cardiologie.

– Je travaille aussi dans cet hôpital et je t’ai vue passer dans le couloir. Je savais que tu viendrais. J’ai reconnu ta sœur. Ton père avait sa photographie sur sa table de chevet. C’est moi qui ai établi le diagnostic sur sa santé cardiaque. Elle montre des signes évidents qui ne trompent pas. Je n’entrerais pas dans les détails médicaux, mais ce que je peux te dire, c’est très sérieux. La malformation dont elle est affectée provoque des complications qui souvent, entraînent la personne vers une qualité de vie peu enviable. Si mes recommandations ne sont pas suivies à la lettre, elle coure vers une mort certaine. Je suis navrée de te dire qu’il n’y a rien à faire, aucune opération ne pourrait la sauver. Dans son cas, c’est irréversible.

– Ce n’est pas très reluisant comme tableau. Tu ne me donnes pas vraiment le choix. Mes parents vont devoir s’en occuper sérieusement. Merci pour ce que tu as fait pour elle.

– Tu sais, j’attendais ton appel!

Élen

– Je n’ai pas vraiment la tête à faire du social de ce temps-ci. Tout va de travers, même ma sœur s’en mêle en se droguant comme une défoncée. Et puis, il y a... Et puis, merde! Je ne peux pas porter tous les maux de la terre sur mes épaules.

– Je peux faire quelque chose pour t’aider?

– Je n’en sais rien.

– Ton travail ne va pas comme tu veux?

– Ce n’est pas mon travail, c’est plutôt ma vie personnelle.

– Si tu m’en parlais? Quelquefois, en parler avec une personne qui n’est pas impliquée nous permet d’y voir plus clair.

– Je t’en prie, ne joue pas au psy avec moi.

– Ce n’était pas mon intention. Je voulais seulement...

– Ce n’est rien. C’est moi qui suis de travers.

– Si je peux faire quelque chose, tu sais où me trouver. Maintenant, je dois partir, j’ai des patients qui m’attendent.

– Je te téléphone, lance Élen en se retournant vers sa sœur.

Louise ouvre les yeux à demi.

– Élen, que fais-tu là? Où suis-je?

– Tu es à l’hôpital, ma chérie. Je crois que tu as un peu trop abusé de la seringue. Regarde ton bras.

Élen

Louise n'ose pas regarder. Elle tourne plutôt ses yeux vers l'espace vide de la chambre.

– Est-ce que tu te sens mieux?

Louise ne répond pas. Elle retire sa main de celle d'Élen, lui signifiant qu'elle souhaite mettre fin aux questions, aux reproches et peut-être même à la conversation. Elle n'a pas envie de remettre en question les gestes de sa vie et encore moins de se faire réprimander. Ce qu'elle souhaite le plus, c'est d'être seule. Élen le sent bien.

– Je dois retourner au bureau. Crois-tu que tu pourras demeurer seule, le temps qu'une infirmière vienne veiller sur toi?

– Je n'ai besoin de personne, soupire Louise.

Elle referme les yeux, signifiant par là que la conversation est terminée. Elle refuse de rendre des comptes à qui ce soit, encore moins à sa sœur, qui se mêle un peu trop de sa vie.

– Je passerai te voir à la sortie du bureau. Te sens-tu capable de téléphoner à maman?

– Elle se fiche bien de ce qui m'arrive. Elle n'en a que pour son petit Éric chéri.

– Alors, parle à papa.

– Me prends-tu pour une conne? Je ne veux voir personne.

Élen

Après avoir posé un baiser sur la joue de Louise, Élen préfère quitter les lieux. Elle ne veut pas entreprendre une conversation qui ne mènerait nulle part. De retour au bureau, elle se laisse choir dans son fauteuil au moment où Karen la rejoint.

– Comment va Louise?

– Aussi mal qu’elle le souhaite. Je ne sais plus quoi faire pour l’aider.

– Tu ne peux aider une personne qui refuse de l’être.

– C’est bien ce que je me dis avec Kent.

– Les choses se gâtent davantage entre vous deux?

– Je ne sais plus quel mot accoler à ce qui se produit entre nous. J’en suis rendue à me sentir comme une parfaite étrangère dans ma maison. Je me questionne sur mon travail et la fonction que j’occupe. Peut-être devrais-je tout laisser tomber le temps qu’il se remette sur pieds.

– Tu ne peux pas le remettre sur pieds, tout cela ne dépend que de lui. Il doit assumer ses décisions jusqu’au bout. Dans le milieu des affaires, les erreurs profitent toujours à quelqu’un. C’est une jungle où il faut combattre chaque jour. Si tu baisses les bras, ne serait-ce qu’un seul instant, il y aura toujours une personne qui en profitera pour t’attaquer. Si ton mari n’a pas compris cela, je le plains.

– Je sais tout cela. C’est bien beau en paroles, mais dans la vie, en dehors des affaires, il existe bien un moyen pour être heureux

Élen

quelque part. Il y en a des couples qui vont bien. Il y en a des couples qui se parlent, qui discutent entre eux, qui échangent sur leurs problèmes et acceptent de s'entraider. Il fallait que je tombe sur quelqu'un qui refuse de se faire aider. Je ferais tout pour lui et il le sait. J'en suis rendue à me demander s'il m'aime encore.

– Ne sombre pas à ton tour dans le négatif. Ne joue pas son jeu. Tu es Élen, une femme à part entière et une mère aussi. Kent est un adulte, alors que Jessica est encore une enfant. Qui dois-tu aider? L'homme ou l'enfant? C'est la seule question que tu dois te poser.

– Je crois que je vais me rendre au Domaine des Peupliers y passer quelques jours avec Jessica et Louiselle. Peut-être que j'y trouverai les réponses que je cherche.

– Tu veux que je t'accompagne?

– Tu es gentille, mais non, merci. J'ai besoin d'être seule.

Élen profite des heures qui lui restent pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Elle téléphone à son père pour discuter avec lui de la condition physique de Louise. Du même coup, elle l'informe de sa décision de prendre un peu de repos au Domaine. Il l'encourage à prendre quelques jours et lui conseille d'en profiter pour remettre un peu d'ordre dans sa vie. L'hélicoptère sera à sa disposition pour la conduire vers sa retraite.

Dès qu'elle arrive à la maison, elle rejoint Kent, qui boit un verre en racontant une histoire à Jessica. Elle les regarde quelques instants avant de rompre le charme de leur réunion.

– Bonjour, vous deux, leur dit-elle avec un grand sourire.

Jessica quitte aussitôt les genoux de son père pour s'élancer dans les bras de sa mère, qui l'embrasse à répétition.

– Aimerais-tu venir faire un tour en hélicoptère avec papa et moi?

– Oui, maman, yé!

– Tu veux partir quand?

– Dès que tu te seras libéré.

– Je n'ai pas une heure à moi de ce temps-ci. X-Plus me pousse constamment dans le dos. Nous en sommes rendus à offrir des produits qui n'ont strictement rien à voir avec notre type de commerce. Ils sont en train de nous transformer en magasin général, comme dans le temps où mon grand-père avait ouvert son commerce. Je savais que cela arriverait.

– Kent, ce qui importe, c'est que ce soit rentable et que ça te permette de tirer un profit suffisant pour ton travail. Ce ne sont pas les objets que tu vends qui comptent, mais leur nombre et leur qualité.

– C'est tellement facile pour toi de dire cela. Ton père a acheté tout ce qui passait près de lui sans tenir compte des gens ni de ce qui leur

arrivait. Il a fait exactement ce que X-Plus fait avec moi. Tu n'as donc pas de leçon à me donner.

– Chéri, je ne veux pas te donner de leçon. Il faut simplement comprendre que le commerce est à l'ère de la mondialisation. Seuls les plus gros, ceux qui voient venir les choses vont y survivre. Il faut avoir une vision très large pour accepter tout cela. Les Américains l'ont compris et nous allons devoir le comprendre, nous aussi, sinon il ne pourra plus y avoir de compétition et les commerces mourront les uns après les autres. Pour une fois, sois réaliste! Quant à mon père, il a créé une entreprise si puissante que maintenant, c'est lui qui décide, pas les autres. Ce n'est pas encore ton cas, alors cesse de t'attaquer à ceux qui se sont battus pour réussir. Contente-toi de pleurer sur toi si tu refuses de grandir. Tu as toujours été le seul à décider, maintenant tu dois en supporter les conséquences. Nous en avons parlé de nombreuses fois avant que ton chiffre d'affaires ne commence à péricliter. Je t'ai offert mon aide et celle de ma famille, mais tu les as rejetées du revers de la main. Je comprends que tu voulais protéger le patrimoine familial, mais le milieu des affaires, lui, il s'en fout. Tu t'es retrouvé dans la même position que mon père à ses débuts, mais la différence entre vous deux, c'est qu'il a su voir grand. Ne lui reproche donc pas d'avoir pris les bonnes décisions. Et maintenant, si tu veux te renfermer dans ta petite bulle, fais-le, mais laisse-nous vivre. Nous pouvons encore sauver ce qui reste de notre vie de

Élen

couple et reconstruire ensemble notre bonheur en mettant de côté tout ce qui concerne les affaires. Le monde des affaires, c'est une chose, notre vie, c'en est une autre. Ce sont deux mondes tout à fait différents. Je t'aime, Kent et je refuse que tu détruises notre vie. Je refuse aussi que tu me détruises comme tu essaies de te détruire toi-même. Je te le demande encore une fois, viens avec nous prendre quelques jours. Donne-nous cette chance.

– J'irai vous rejoindre dès que j'aurai tout mis en ordre.

– As-tu mangé, ce soir?

– Oui... Comme à tous les soirs ou presque, sans toi.

– Oh non! Ne joue pas le rôle de celui qui fait pitié de toujours se retrouver seul. Je t'ai offert des dizaines d'occasions pour qu'on soit ensemble et chaque fois, tu t'es esquivé.

Élen préfère se retirer lorsque Louiselle vient prendre Jessica pour la préparer à se coucher. Elle est furieuse de la réception qu'elle a reçue de la part de son mari. Elle choisit de rompre cette conversation. Le cœur rempli de chagrin elle monte à sa chambre. Elle a beau se battre de toutes les manières, rien n'y fait. La situation ne change pas d'un millimètre. Que faudrait-il faire pour ramener Kent vers elle? Elle n'en sait rien. Une fois seule au Domaine, elle y verra certainement plus clair!

~

Le séjour au Domaine des Peupliers n'a pas permis à Élen de résoudre les problèmes de sa vie de couple. Malgré les heures passées à tourner dans sa tête tout ce qui lui arrive, elle n'est pas parvenue à trouver la solution miracle ou même à saisir la lueur d'une réponse. Et Kent n'est pas venu comme il l'avait promis. Élen est déçue. La présence de son mari lui manque et c'est peut-être ce qui la bouleverse le plus. Elle aurait souhaité échanger avec lui, établir de nouvelles bases pour repartir leur vie de couple, mais il a préféré jouer à l'absent. Et comme le dit son père : les absents ont toujours tort. Pour elle, c'est une déception profonde, elle se sent perdue.

Le soleil est encore très présent et chaud pour ce temps de l'année où les feuilles commencent à perdre leur éclat verdoyant. Assise au bord de la piscine, elle savoure les bienfaits du soleil lorsqu'une idée surgit dans sa tête. Elle doit y aller.

En quelques minutes, elle s'est changée et a sellé son fidèle Mingo qui, lui aussi, a été abandonné. La cavalière et sa monture se dirigent vers la forêt. Élen respire l'air pur à grands coups. Elle ressent l'effet de puissance étrange que dégage la forêt. Le petit sentier, autrefois parfaitement dessiné, s'est obstrué, par manque de piétinement et d'utilisation. Mingo avance à pas lents. Sans doute la vieillesse commence-t-elle à le rejoindre. Il n'a plus la fougue d'antan, alors qu'elle devait sans cesse le retenir.

La forêt accueillante s'ouvre devant la jeune femme. Elle retrouve rapidement le bien-être des lieux qui ont si souvent écouté ses

secrets. La douce musique de la rivière Blanche qui coule en cascade parvient à elle au travers le feuillage. Elle avait oublié ce doux bruissement des eaux, parfois tumultueux, parfois apaisant, qui la transportait vers la détente et le sommeil. Le bouillonnement des rapides autour des rochers et des pierres représente le bouillonnement qui s'agite autour de Kent, Jessica et Judith. Elle attache Mingo à un arbre tout en jetant un coup d'œil vers l'endroit où, il y a bien longtemps, elle a découvert le corps du vieil Indien. La végétation a tout envahi, ne lui laissant que ses lointains souvenirs. Les mains dans les poches, elle s'avance vers la grande roche plate qui l'a si souvent recueillie. L'eau tourbillonne tout près d'elle pendant que son cœur se serre. Pourquoi tout cela lui arrive-t-il? En est-elle rendue à se comporter comme son père? Une femme trop occupée par ses affaires et son travail pour réussir à trouver le bonheur dans sa famille. Dans l'eau plus calme, elle cherche le visage de Kent, sans le trouver. Puis, le front appuyé sur ses genoux, elle éclate en sanglots, des sanglots qui emporteront avec eux le tumulte de son cœur.

Soudain, une force d'une source inconnue la pousse à regarder encore une fois vers les eaux calmes. À travers les reflets du soleil, elle croit apercevoir un visage qu'elle n'avait plus vu depuis sa tendre enfance. Le vieil Indien est là, avec ses cheveux gris, longs et liés en tresses. Son front, aussi plissé que son visage, porte les traces de la sagesse et d'une vie de solitude bienfaitrice. Ses yeux d'un

noir profond sont si attirants qu'elle se sent soulevée et entraînée vers un long couloir qui la conduit jusqu'au fond de l'âme du vieil Indien. Elle se sent si légère qu'elle flotte comme une feuille au vent. Puis, une clarté éblouissante vient vers elle, un phénomène étrange qui la transporte vers un grand champ recouvert de fleurs multicolores et d'herbe d'un vert éclatant. Elle entend aussi le chant des oiseaux qui voltigent au-dessus de sa tête. Puis, un bruissement attire son attention. Au loin, une silhouette s'approche rapidement. C'est un cavalier monté sur un cheval à la robe décorée de blanc et de brun. L'animal se cabre brusquement sur ses pattes arrière, pousse un puissant hennissement et retouche terre. Il piaffe tandis que le cavalier descend sans retenir sa monture qui, déjà, broute l'herbe autour. Le vieil Indien s'approche et lui tend une main basanée, plissée, calleuse et rude, mais qui ne tremble pas.

– Viens avec moi, nous allons marcher dans la vie et peut-être y découvrirons-nous ce que tu cherches.

L'Indien l'entraîne près de lui et, de sa main libre, lui montre toute la beauté et le calme des lieux où tout s'enchaîne sans heurts et sans bruits.

– Ouvre les yeux, le bonheur est là, dans cette paisible prairie que les dieux ont créée pour leurs enfants. Vois comme c'est beau. Tu as fait appel à moi dans un moment de profonde détresse et je t'ai entendue. C'est pourquoi les dieux m'ont permis de te rejoindre. Et qui sait, peut-être que je pourrai t'aider à traverser les ombres qui

Élen

recouvrent tes yeux et ton cœur! Écoute le vent qui transporte jusqu'à ton esprit les réponses que tu cherches si péniblement. Ouvre tes oreilles et écoute. Regarde bien. Ouvre ton cœur et aime, mais fais attention aux paroles lancées à tous vents, comme dans une tempête où gronde la colère. Laisse parler ton cœur, pas tes lèvres. Regarde devant toi, tu y verras ceux que tu aimes.

– Jessica, viens, ma chérie, tu es trop loin. Maman ne te voit pas très bien, crie Élen d'une voix qu'elle ne se reconnaît pas. Judith, mais qu'est-ce que tu fais ici? Kent, où es-tu, mon chéri?

Le visage de Kent n'apparaît pas. Elle perçoit plutôt une forme en mouvement, mais ne parvient pas à reconnaître le visage. Le vent virevolte et laisse un brouillard autour d'une ombre imprécise qui s'éloigne rapidement. Élen place une main au-dessus de ses yeux pour les protéger des rayons du soleil, mais elle ne parvient toujours pas à identifier la forme qu'elle croit être celle de Kent. Il s'éloigne de plus en plus et soudain, elle aperçoit Jessica qui, elle aussi, la quitte pour rejoindre cette forme imprécise qui n'est plus qu'une ombre.

– Jessica, ma chérie, reviens. Ne me quitte pas. Je t'aime...

Malgré les cris qui se changent en hurlements de détresse, Élen ne parvient pas à rejoindre Jessica et l'horizon engouffre sa fille, entraînée par l'ombre qui s'éloigne d'elle. Elle s'avance et tente de repérer son enfant, mais devant elle, il n'y a plus que la vaste prairie et l'horizon.

Élen

– Ils t’ont abandonnée, ma chérie. Il ne reste plus que moi. Je suis la seule qui ne te quittera jamais. Viens avec moi, intervient Judith, qui tend les bras vers Élen.

Élen est aspirée par les bras qui s’ouvrent devant elle, mais elle tourne sans cesse la tête en direction de l’horizon dans l’espoir de voir réapparaître Jessica et Kent.

Des larmes coulent de ses yeux hagards, perdus entre l’horizon et Judith. Soudain, la terre glisse sous ses pieds et elle s’y enfonce lentement. Elle ne peut plus bouger ses jambes et bientôt, ses bras pénètrent dans le sol à leur tour. Elle tente de lutter pour se dégager, mais la force qui l’attire vers le bas est si puissante qu’elle s’enfonce davantage. Judith s’approche, lui sourit et l’agrippe par ses vêtements. De toutes ses forces, elle parvient à sortir Élen de sa fâcheuse position.

Aussitôt libérée, Élen tourne encore une fois ses yeux vers l’horizon, à la recherche de Jessica et de Kent. Son cœur est déchiré et pleure la perte de son enfant. Soudain, Élen ressent un frisson, elle a froid. Ses vêtements sont trempés et tout est noir autour d’elle.

Lorsque la jeune femme ouvre les yeux, elle est allongée sur la large roche plate et l’une de ses mains touche l’eau froide. Elle se redresse et regarde autour d’elle. Mingo est là et tout à côté, c’est la rivière et la forêt dense. Que s’est-il passé? Qu’est-il arrivé? Où sont Jessica, Kent et... Judith? Où est le vieil Indien?

Élen

Son regard se tourne rapidement vers l'arbre où jadis, elle avait déposé des fleurs sur le vieil homme. Rien. Elle est seule avec Mingo. Engourdie et endolorie par la dureté de la roche, elle se lève et rejoint Mingo, qui pousse un léger hennissement lorsqu'elle délie les rênes. Avant de reprendre le chemin de la forêt, elle jette un dernier regard autour d'elle en espérant y apercevoir le vieil Indien, mais elle est bel et bien seule.

La monture et sa passagère s'enfoncent dans la forêt, qui s'assombrit avec le coucher du soleil. Les oiseaux ne chantent plus, c'est le calme profond qui l'entoure, c'est la solitude.

De retour au Domaine, Charles accourt au-devant d'elle, l'air inquiet.

– Où étiez-vous passée, Madame Élen? Je vous ai cherchée partout. Je m'apprêtais à partir à votre recherche.

– Vous n'avez pas à vous inquiéter, Charles. J'étais au bord de la rivière Blanche.

– Vous étiez encore réfugiée là. J'aurais dû y penser. Les choses ont-elles changé?

– Non, tout est toujours aussi beau.

– J'en suis très heureux pour vous, Madame.

– Allez-vous cesser de me dire « *madame* »? Vous m'avez toujours appelé Élen, pourquoi changer aujourd'hui?

Élen

– Vous êtes bien grande, maintenant.

– Non, Charles, je suis restée la petite fille que vous appeliez votre petite princesse.

Élen pose un baiser sur la joue de Charles et s'éloigne. Elle rentre et monte à sa chambre où elle prépare ses valises. L'hélicoptère doit passer la prendre dans moins d'une heure.

~

De retour à Montréal après ce bref repos, la p.d.g. de l'empire Gendron réintègre sa maison et reprend son travail. Impuissante à retrouver chez elle ce dont elle a besoin, elle se donne corps et âme à sa fille et à son travail, ne ramassant que les quelques miettes que Kent veut bien laisser échapper.

Il n'est plus le même, mais Élen ne veut pas le changer. À plusieurs occasions, elle a tenté de renouer avec lui, d'ouvrir son cœur, de dialoguer, mais ça se termine en monologue. Il ne l'écoute plus et ne se confie plus. À bout de ressource, elle rend visite à sa belle-mère.

Après plus d'une heure de conversation, elle comprend que cette visite est une erreur. La mère de Kent fait partie de ces femmes qui n'ont pas évolué. Elles sont demeurées ancrées dans leurs valeurs, leur mentalité du passé qui sont encore très présentes en elles. Malgré son intelligence et son instruction, la vieille dame n'arrive pas à se détacher du temps où tout le monde faisait

Élen

confiance à tout le monde. Et comme Élen aurait dû s'y attendre, la mère surprotège son fils et incombe la faute à sa bru.

Déçue, Élen regagne son bureau pour terminer l'après-midi. Elle tourne la situation dans tous les sens et en conclut que Kent lui échappe. Depuis quelques semaines, il s'approche rarement d'elle. Elle ne ressent plus de lien physique entre eux. Son homme ne la regarde plus avec les yeux du désir, il ne rit plus avec elle, ne partage plus rien. Elle ne devine plus son désir de la posséder, de la réconforter, de l'encourager, de partager. Plus rien! L'homme de sa vie, celui qui savait si bien répondre à ses désirs amoureux, avec toute sa naïveté et sa tendresse, cet homme-là n'est plus.

~

Son estomac crie famine et elle se rend compte qu'il est déjà dix-huit heures. Karen est partie et elle ne veut pas manger seule. Elle vit suffisamment de solitude pour ne pas s'en imposer davantage. Elle décide de se rendre à son restaurant préféré et d'y passer une bonne heure devant un repas appétissant et servi avec amabilité.

Le maître d'hôtel la reconduit à sa table et lui remet la carte des vins et le menu. « *Du vin, pourquoi pas!* » pense-t-elle, en esquissant le premier sourire de la journée. Pour passer le temps, elle tourne les

Élen

pages du journal des affaires sans trop d'attention lorsqu'elle ressent une présence près d'elle.

– Judith! Que faites-vous là?

– Tout comme toi, j'ai besoin de manger, moi aussi. Depuis la première fois que nous sommes venues ensemble, je reviens ici à l'occasion.

– Vous ne travaillez donc pas, ce soir?

– Cesse de me vouvoyer, nous avons convenu de ne plus le faire. Tu ne te souviens pas?

– C'est l'habitude. Excuse-moi. Tu es bien jolie, ce soir. Tu as un rendez-vous galant?

– J'avais tout simplement envie de me faire belle. Il n'y a pas de mal à cela?

– As-tu mangé?

– Non, j'arrive. On devait se suivre de près.

– Veux-tu m'accompagner?

– Avec plaisir...

Les deux femmes discutent de choses et d'autres, dont la profession de l'une et de l'autre, mais aucune n'aborde le sujet de la famille, s'en tenant à des banalités, à des désirs ou des rêves qu'elles souhaitent réaliser un jour, jusqu'au moment où elles doivent se séparer.

Élen

– Tu ne voudrais pas me faire visiter ton bureau? lance Judith.

– Cela t'intéresse?

– Bien sûr! Ça va me changer de mon petit bureau de six sur six à l'hôpital.

– Alors, allons-y. Nous en profiterons pour y prendre le digestif.

Les deux femmes entrent dans l'édifice et se dirigent au quatorzième étage. À la sortie de l'ascenseur, Élen guide sa compagne sur l'étage réservé à la direction. Judith est renversée par tout le luxe. Les boiseries, les toiles de grands maîtres, les arrangements floraux, les couvre-sols et même l'éclairage, sont soigneusement agencés.

– Voilà, ce sont nos installations. Il ne reste plus que mon bureau ou, devrais-je dire, celui de mon père.

– Au fait, comment va-t-il?

– De mieux en mieux... Il voyage avec ma mère et ils semblent heureux tous les deux. Tu prends un verre?

– Oui. Une petite menthe verte sur glace, si tu en as?

– J'ai tout ce que tu veux.

– Attention, c'est ouvrir bien grande la porte de mes désirs.

Leurs yeux se croisent et, l'espace d'une seconde, Élen ressent encore une fois cette flamme intérieure qui la dérange. Elle en est mal à l'aise et laisse échapper un glaçon que Judith s'empresse de

ramasser. En se relevant, elle agit de manière à placer son visage à quelques centimètres de celui d'Élen. De plus en plus indisposée, Élen tente de détourner la conversation en offrant le verre à Judith, mais cette dernière n'a pas l'intention de lui libérer la main. Elle profite du fait qu'Élen a les deux mains occupées et plaque ses lèvres sur celles de son hôte, qui ne réagit pas tout de suite. La rapidité avec laquelle Judith a agi déséquilibre Élen qui ne sait plus comment se comporter. Sa bouche est pénétrée par la langue de sa compagne et, sans trop comprendre pourquoi, elle répond presque violemment à l'assaut de Judith. Pendant quelques instants, elles restent unies l'une à l'autre. C'est Élen qui, la première, recule et abandonne. Elle remet le verre à sa compagne et lui tourne le dos afin de dissimuler son malaise. Elle se sent profondément traumatisée et s'éloigne de quelques pas. Lorsqu'elle se retourne, Judith est derrière elle. Son regard s'enfonce en elle comme des charbons ardents qui enflammeraient ses désirs. Leurs bouches s'unissent à nouveau alors que leurs corps se rapprochent. L'espace d'un moment, Élen revit ses aventures avec Barbara. Elle s'abandonne peu à peu à Judith qui, sans perdre un instant, laisse courir ses mains sur le corps qu'elle désire depuis trop longtemps. Toute sa passion explose du même coup. Ses mains tremblent en défaisant le corsage de sa partenaire, qui se laisse complètement abuser, assoiffée de désirs charnels trop longtemps espérés et attendus de son mari.

Élen

Judith la ramène à son adolescence et lui fait revivre la fougue qui, autrefois, avait envahi Barbara lorsqu'elle l'avait possédée pour la première fois. Élen ne pense plus à rien. Elle laisse Judith caresser son corps, qu'elle vient de renverser sur le grand divan de cuir. Sa bouche et ses mains courent sur sa peau, provoquant un désir auquel s'ajoutent l'appréhension, le plaisir, la douceur et la tendresse.

Judith connaît le corps d'une femme et sait comment le satisfaire. Élen en retire une jouissance maximum jusqu'au moment où les élans de sa compagne s'apaisent.

Pendant un moment, elles restent inertes, allongées l'une contre l'autre en silence. Élen réagit la première en allant sous la douche. À peine a-t-elle refermé le rideau que Judith est près d'elle et la rejoint sous l'eau tiède. Pour la seconde fois, leurs corps se rejoignent dans le feu de l'amour physique et de la chimie. Judith est insatiable et en redemande sans cesse à sa compagne qui, entraînée dans la passion du corps, se laisse aller à ses moindres envies.

Il est plus de vingt-deux heures lorsque les deux femmes quittent l'édifice. Judith veut embrasser Élen avant de la laisser, mais celle-ci l'évite adroitement en déposant son index sur ses lèvres. Tout au long de la route qui la ramène chez elle, Élen sourit en repensant à la folie qu'elle vient de commettre. Pourtant, elle en a retiré une satisfaction qu'elle ne saurait qualifier ni évaluer. Jusqu'à

quel point, elle ne le sait pas. L'image de Kent apparaît à son esprit et, l'espace d'une seconde, son visage se durcit. Elle lui en veut de l'avoir poussée dans cette aventure. Elle le déteste pour ne pas avoir comblé ses besoins physiques. En retirant tout ce qu'il lui avait donné, il a arraché du même coup la moitié de son corps. Il a trahi l'amour qu'elle lui vouait depuis le premier jour de leur rencontre à l'université. Elle ne ressent aucune culpabilité de s'être laissée aller avec Judith. Elle n'a fait que satisfaire son besoin et combler l'immense vide que lui impose Kent en se refusant affectivement et sexuellement. Cet acte était l'extériorisation de sa sensualité, c'était l'affection et l'attention qui lui manquaient depuis des mois. Elle n'a fait que combler le trou béant qu'il a laissé derrière lui en l'abandonnant.

À la maison, chaque fois qu'elle rentre, elle donne un baiser à Kent et se rend auprès de Jessica pour lui faire la bise et la caresser. Ce soir, pas de baiser à Kent, qui semble tout à fait indifférent. Lorsqu'elle redescend pour le rejoindre au salon, il s'est renfermé dans son bureau. Elle remonte à sa chambre et se prépare pour la nuit.

Le lendemain, lorsqu'elle sort d'une réunion du conseil d'administration, sa secrétaire lui remet un message. C'est Judith qui a téléphoné. Surprise de recevoir de ses nouvelles si tôt, elle compose le numéro de son téléavertisseur et lui laisse un message. Dans les minutes qui suivent, Judith lui retourne sa

Élen

communication. Les deux femmes parlent de la veille et Élen promet qu'elles se reverront prochainement. Judith la presse que ce soit le plus tôt possible, mais Élen refrène ses ardeurs, prétextant qu'elle a peu de temps libre. Elles s'entendent pour que ce soit Élen qui téléphone.

Leurs rencontres se multiplient et tous les mercredis soirs, elles se rejoignent dans le bureau d'Élen. Leur passion grandit et Élen ne ressent aucune culpabilité envers Kent. Au moins, quelqu'un s'occupe d'elle et lui apporte tout ce qui lui manque pour s'accomplir.

Puis, un événement imprévu vient chambarder la vie intime d'Élen. Comme c'est son habitude depuis près de deux mois, elle rentre à la maison un peu après dix heures dans la soirée, mais ce soir-là, Kent l'attend avec des roses rouges qu'il a posées en évidence sur la table du salon avec, tout à côté, une bouteille de champagne. Élen reste figée dans l'embrasure de la porte et ne sait trop quoi lui dire.

– Attends-tu quelqu'un?

– Oui... Toi...

– Et que me valent ces préparatifs?

– Viens t'asseoir, s'il te plaît. J'ai des choses très importantes à te dire.

Surprise, Élen prend place sur le fauteuil, tout en évitant d'approcher trop près de son mari.

– Écoute, depuis quelques mois, j’ai complètement manqué le bateau. J’ai fait de notre couple un gâchis monumental. Je te demande pardon. Je sais que je me suis comporté comme un imbécile, comme un enfant gâté que je suis. J’ai refusé ton aide et celle de ton père, je t’ai repoussée quand tu as voulu me soutenir et, ce qui est pire, j’ai repoussé ton amour. Je me sens idiot d’avoir agi de la sorte. J’ai décidé de garder le commerce et de le faire fonctionner au maximum. Je comprends maintenant que ce qui est le plus important, c’est toi, la femme que j’aime et que j’aimerai toujours. Non pas parce que tu es la mère de notre fille, mais parce que je t’aime, toi, la femme merveilleuse que tu es. Voilà ce que j’avais à te dire.

– Je ne sais pas quoi te répondre. Je m’étais tellement habituée à ton absence que je ne trouve pas les mots. Donne-moi un peu de temps pour digérer tout ça. Nous en reparlerons. Je suis épuisée et je dois me lever tôt demain.

Kent reste figé, sans aucune réaction. Il ne s’attendait pas à ce genre de réponse. Il avait cru qu’elle lui sauterait au cou, qu’elle pleurerait de joie en buvant ses paroles, mais ce n’est pas le cas. Il est désemparé. Il regarde les roses et le champagne, l’émotion lui monte à la gorge. Il vient d’essuyer la pire défaite de sa vie. Comment avait-il été assez idiot pour croire qu’elle lui sauterait dans les bras après ce qu’il lui a fait subir? Quelle naïveté!

Élen

Pendant ce temps, Élen est assise sur son lit. Elle se sent désarmée par les aveux de Kent. « *Pourquoi revient-il si tard? Pourquoi ce soir? Pourquoi vient-il troubler le bonheur que je partage avec Judith? Que vais-je faire maintenant? L'amour existe-t-il vraiment entre Judith et moi? Est-ce que je pourrai renoncer au fruit défendu que j'ai goûté? Suis-je faite pour le mariage? Suis-je faite pour l'amour avec un homme ou est-ce une erreur que j'ai commise en me mariant? Et Jessica, que va-t-il advenir de ma petite fille?* » Toutes les questions s'entrechoquent dans sa tête et elle ne trouve aucune réponse?

Un vent de panique s'empare d'elle. Elle marche de long en large dans sa chambre, elle tourne en rond et ressasse les paroles de Kent, son ton suppliant, son visage sincère. « *Qui a tout détruit, est-ce lui ou moi? À qui la faute?* » C'est l'éternelle question qui revient toujours lorsque les choses ne fonctionnent plus ou se brisent dans la vie d'un couple.

~

– Éric, il faudrait que je te parle quelques minutes? insiste Patricia, sa secrétaire.

– Quelque chose ne va pas?

– C'est plutôt personnel.

– Je t'écoute.

– J'ai appris quelque chose que tu dois savoir. Mais je...

- Vas-y, accouche, j'ai du travail.
- Ça concerne ta sœur... Elle a une relation... plutôt... particulière, chuchote la secrétaire en rougissant.
- Qu'est-ce que tu me dis là? Je ne vois pas du tout ce que tu veux me dire. Tu ne pourrais pas être un peu plus claire?
- Moi, je ne l'ai pas vue, mais quelqu'un l'a surprise en pleine action.
- Mais enfin, vas-tu te décider à parler?
- Je ne peux pas te dire de qui me vient cette information, mais j'ai confiance en cette personne et je peux t'assurer qu'elle dit la vérité. Mercredi dernier, vers vingt et une heures, en revenant d'un souper, elle a dû revenir au bureau afin de récupérer quelque chose qu'elle avait oublié. Lorsqu'elle est passée devant le bureau de ton père, elle a remarqué que la porte était légèrement entrouverte, ce qui n'est pas habituel. Elle a tout de suite pensé que quelqu'un de la sécurité avait oublié de la fermer ou que ta sœur travaillait tard. Elle s'est avancée pour la saluer. Elle s'est passée la tête pour vérifier et... ta sœur... faisait l'amour.
- Et puis après? C'est tout à fait normal de faire l'amour, tu ne crois pas? Et si nous le faisons, là, tout de suite?
- Non! Pas dans ton bureau. On pourrait nous surprendre. Veux-tu, oui ou non, connaître la suite?
- Tu vas me dire qu'elle triche son mari?

Élen

– D’une certaine manière, oui, mais pas avec qui tu penses, pas avec un... homme, c’était une femme blonde.

– Ma sœur est mariée et elle est très heureuse avec son con de mari sans envergure.

– Je te jure que c’est vrai. Elle l’a vraiment vue, ce soir-là.

– Tu me fais tomber en bas de ma chaise, ma chérie.

Éric se lève et s’avance vers la jeune femme dont il connaît les sentiments à son endroit. Il la prend par la taille et l’attire contre lui. Ils échangent un long baiser qui transporte Patricia dans les nuages.

– Je n’arrive tout simplement pas à y croire.

– Je t’assure que c’est vrai, Éric.

– Je peux savoir pourquoi tu t’es empressée de me raconter cela? Il y a bien une raison, tu ne fais jamais rien sans une bonne raison.

– Disons qu’une augmentation de salaire serait la bienvenue. Comme ça, je pourrais me payer un plus bel appartement, une plus belle voiture, plein de choses dont j’ai envie. Je pourrais mieux te recevoir chez moi...

– Je te remercie, et crois-moi, tu ne le regretteras pas. Maintenant, laisse-moi, j’ai du travail.

Aussitôt que la jeune femme quitte le bureau, Éric décroche le téléphone et ordonne à Tim Quinn, le chef de la Sécurité, de

Élen

venir le rejoindre à la cafétéria. Il se frotte les mains de satisfaction, car il sait qu'il détient là une arme puissante qu'il n'aurait jamais espéré posséder. Grâce à cette information, il se voit déjà président-directeur général de l'entreprise, le patron des patrons.

Le jeudi matin suivant, il entre dans le bureau d'Élen sans frapper, interrompant du même coup sa conversation avec Karen.

– Karen, laissez-nous. Je désire parler à ma sœur. Allez, oust, dehors.

– Depuis quand te permets-tu de donner des ordres à Karen? Pour qui tu te prends?

– Je me prends pour ce que je suis. J'ai à te parler et je te conseille de ficher cette bonne femme dehors.

– Karen, laissez-nous, s'il te plaît.

– Voilà qui est plus raisonnable.

– J'espère pour toi que c'est quelque chose de sérieux, sinon, tu vas le regretter amèrement.

– Ne me fais plus jamais de menaces, car c'est toi qui le regretterais, ma chérie.

– Cesse de m'appeler ta chérie. Tu sais très bien que je ne le suis pas et que je ne le serai jamais.

– J'ai appris à travers les branches que tu avais une liaison avec une femme, une lesbienne. Ma sœur est une lesbienne. Quand papa

va apprendre cela, tu vas descendre si bas dans son estime qu'il va te foutre à la porte.

– Mais où es-tu allé chercher une pareille foutaise? C'est encore un de tes sales tours?

– Oh non, ma chérie. J'en ai la preuve et je connais même l'identité de l'autre « *bitch* ». Je comprends maintenant pourquoi elle a refusé de sortir avec moi, la petite salope. C'est une « *gouine* », lance Éric en riant aux éclats.

Élen ne peut plus rester sur sa chaise sans réagir. Elle doit bouger, faire quelque chose qui pourra dissimuler son malaise. Un frisson parcourt son corps, ses jambes veulent se dérober sous elle. Elle a reçu les paroles de son frère comme un coup de massue en plein front. Elle tente de résister du mieux qu'elle le peut et se reprend calmement. La meilleure façon de combattre n'est-elle pas d'attaquer?

– En quoi le fait que j'aie peut-être eu des relations physiques avec une autre femme peut-il changer quelque chose dans mon travail et dans mes responsabilités? Tu rêves si tu crois pouvoir me déloger comme ça.

– Sois bonne perdante, ma chérie. J'ai un enregistrement vidéo très éloquent. Regarde la petite caméra qui se trouve dans chaque coin de ton bureau. Ce sont elles, les vraies responsables. Elles m'ont procuré de si merveilleuses images, j'en jouissais, ce matin, lorsque je l'ai

visionnée. Mais rassure-toi tout de suite, personne d'autre que moi ne l'a vue... pour le moment. Qu'en dis-tu?

– Tu n'es qu'un petit salaud sans morale. Tu m'as toujours détestée depuis que tu t'es rendu compte que j'étais meilleure que toi. Tu as même tué mon poney. Si tu crois que je ne le sais pas, il t'en manque un bout, mon vieux.

– Et toi, salope, souviens-toi de cette petite histoire avec l'autre « *bitch* », Barbara, qui a failli me faire tuer par un de ses amis. Souviens-toi comme tu t'es réjouie de me jouer ce sale coup. Aujourd'hui, je te remets la monnaie de ta pièce. Œil pour œil, dent pour dent, c'est ça la vie. Maintenant, tu vas faire tout ce que je vais te dire, sinon papa va avoir droit à un très beau petit film. Et si ce n'est pas suffisant, le conseil d'administration le visionnera, et s'il t'en faut davantage, la presse recevra des images très éloquentes de cette impressionnante performance féminine. Tu ne seras plus la femme parfaite, comme ils se plaisent à te désigner pour flatter ta vanité. Ils verront aussi ta « *gouine* » de cardiologue. Ce sera un très beau feu d'artifices, tu ne crois pas? Vous pourrez continuer vos petits échanges, mais sans job ni l'une ni l'autre. Vous allez vous faire guillotiner sur la place publique, mes petites chéries.

– Va te faire voir, petit salaud. Tu ne m'auras pas aussi facilement. Maintenant, sors d'ici avant que je ne t'arrache les yeux. Si tu parles de cela à qui que ce soit, je vais te tuer de mes propres mains.

Élen

– Pense à ce que je viens de te dire, petite sœur. Tu vas préparer tous les papiers pour renoncer à ton poste. Trouve les raisons qui te plairont, je m'en contrefiche, mais fais-le. C'est un conseil que je te donne. En retour, je vais me montrer bon prince et je vais peut-être te garder un poste à la direction, un poste très bien caché quelque part dans l'entreprise.

– Sors d'ici ou je ne réponds plus de moi.

Éric quitte le bureau le sourire aux lèvres. Il sait qu'il a ébranlé sa concurrente de tous les instants, au point qu'elle va prendre panique. Il n'a plus qu'à lui laisser le temps de bien y penser. De son côté, il mettra en place un plan de secours au cas où les choses ne se dérouleraient pas comme prévu. Lorsqu'il referme la porte, Karen est encore là, attendant qu'il s'éloigne. Elle remarque l'expression réjouie sur le visage d'Éric qui semble savourer une grande victoire.

– Passe une bonne journée, Karen, et surtout, profite-en bien. Toi aussi, ton règne achève.

Karen rejoint Élen et la trouve en piteux état.

– Je savais qu'il se passait quelque chose de grave. Je n'ai eu qu'à voir le regard de dégoût qu'il m'a jeté pour le comprendre. Explique-moi ce que ton charmant frère a encore fait? Il est devenu fou ou quoi?

– Il se passe qu'il détient quelque chose qui m'appartient.

– Quelque chose qui t'appartient? Je ne comprends pas.

Élen

– Écoute, assieds-toi. Je dois t'avouer quelque chose. Ce ne sera pas facile et ça pourrait être long.

Surprise, intriguée, Karen vient s'asseoir en face d'Élen.

– Tu vois, j'ai commis une erreur qui risque de m'être fatale.

– Fatale de quelle manière?

– D'abord pour mon poste de direction, ensuite pour ma famille. Pour mon père, ce sera un désastre. Si quelqu'un peut me comprendre, c'est bien toi.

– Justement, je ne comprends rien. Si tu étais plus claire.

Élen lui raconte sa liaison avec Judith et les circonstances qui ont fait qu'elle ait accepté de se laisser aller à cet échange. Karen se prend la tête à deux mains et ne sait pas quoi répondre. Qu'est-ce qu'elle peut dire à cela, sinon qu'elle l'aime comme sa propre fille et qu'elle est prête à la protéger?

– Je n'arrive tout simplement pas à y croire. Ma pauvre chérie, nous ne sommes pas sorties de ses griffes. Il va nous en faire baver, cet enfant de salaud. On ne doit surtout pas céder à la panique. Nous pouvons certainement faire quelque chose pour le contrer. Si j'en parlais à ton père? Il va m'écouter, j'en suis certaine. Qu'en penses-tu?

– Je ne veux pas agir trop vite. Je ne crois pas qu'il fasse quoi que ce soit avant quelques jours. C'est une question de jour et le temps nous est très précieux.

Élen

– Jamais je n’aurais imaginé que cela puisse t’arriver. Je croyais que ton aventure d’adolescente faisait partie de tes bons souvenirs et que tu avais tourné la page. C’est assez difficile de comprendre pourquoi tu as suivi une route qui, finalement, ne pouvait que te faire souffrir comme ça a été mon cas. Je t’avais pourtant mise en garde.

– Je sais tout ça, mais je n’y peux rien. Je suis comme ça, comme tu es ce que tu es.

– Aimes-tu cette femme?

– Je n’en sais rien. J’aime partager avec elle, mais je ne sais pas où ça peut me mener. Je ne me suis pas posé la question.

– Et elle, elle t’aime?

– C’est possible, je crois que... oui.

– Vas-tu lui en parler?

– Est-ce que j’ai le choix?

– Alors fais attention à ce que tu vas lui dire et de quelle façon tu le fais. C’est comme si tu le disais à ton mari. Essaie d’imaginer la réaction qu’il aurait si tu lui faisais un pareil aveu. Puis, renverse les rôles. Imagine-toi que Kent te fait un aveu du même genre. Quelle serait ta réaction, ton comportement?

– Tu crois vraiment qu’il pourrait se passer quelque chose de...?

– Je te dis, fais attention.

Élen

– Merci, Karen. Je savais bien que je pouvais compter sur toi.

Karen se retire et laisse Élen seule devant son problème et face à la difficile décision qu'elle doit prendre. Impulsive comme toujours, Élen décroche le téléphone et compose le numéro du téléavertisseur de Judith. Le message est court, mais précis. « *Appelle-moi, c'est urgent* ». Puis, elle tente de reprendre le travail, mais la tête n'y est pas. Impossible de se concentrer. Et toujours pas de retour d'appel de Judith! Le temps passe et l'attente devient quasi insoutenable pour la jeune femme. Son imagination fertile lui présente une multitude de scénarios, tous aussi insupportables les uns que les autres. L'un d'eux lui suggère même le crime, l'assassinat pur et simple de son frère, un frère qui n'a fait que lui empoisonner l'existence depuis sa naissance. Elle n'arrive pas à voir clair dans sa situation. Encore moins à trouver la bonne solution, ce qui la met dans tous ses états. Ce qui la terrifie le plus, ce n'est pas tellement la réaction de Judith, mais plutôt la peur d'être rejetée par son père. Elle serait incapable de faire face à un tel rejet et encore moins de l'accepter. Le téléphone sonne...

– C'est moi.

– Louise? Mais où es-tu?

– Je suis quelque part en ville.

– Tu as quitté l'hôpital?

– Je n'avais rien à faire là. Je voulais que tu sois au courant.

Élen

- Veux-tu passer me voir. J'aimerais que l'on parle un peu.
- Je n'ai pas envie de parler, ni à toi ni à personne. Je me suis trouvé une chambre et j'y resterai quelques jours avant de décider.
- Mais chérie, et ta santé?
- Je vais bien. J'ai trouvé ce qu'il me fallait.
- Tu ne vas pas...
- Retomber, je ne peux pas retomber, je suis toujours ce que j'étais.
- Louise, passe me voir. S'il te plaît.
- Plus tard. Ne t'inquiète pas pour moi.
- Tu sais que tu peux avoir confiance en moi. Tu peux me téléphoner aussi souvent que tu le désires, n'importe quand et pour n'importe quoi. Je serai toujours là.
- Je sais. Salut.

« Merde, comment ont-ils pu la laisser partir? pense Élen en frappant à poings fermés sur son bureau. Il faut que je la retrouve ». Elle contacte le directeur du département de la Sécurité et lui demande de venir la voir à son bureau.

Le temps passe et toujours pas d'appel de Judith. « Où peut-elle bien être? » Les choses se bousculent dans la tête d'Élen et la pression qu'elle doit supporter s'amplifie. Elle ne tient plus en place et arpente son bureau lorsque la secrétaire l'informe de l'arrivée de Tim.

Élen

– Enfin! Vous voilà. Assoyez-vous, Tim. Je suis en présence d’un terrible problème et vous seul pouvez m’aider.

– Je sais.

– Je ne comprends pas. Vous savez quoi?

– Excusez-moi, je croyais que vous vouliez me parler du vol.

– Quel vol?

– Ceux qui sont survenus dans votre bureau.

– Tim, il n’y a jamais eu de vol dans mon bureau.

– Alors pourquoi votre frère m’a-t-il raconté cette histoire? Il m’a même demandé d’installer des caméras.

– Le petit salaud! C’est donc lui qui vous a fait faire son sale boulot. L’enfant de salaud, hurle Élen, à la grande surprise de Tim, qui n’y comprend rien.

– Aurais-je dit quelque chose qu’il ne fallait pas?

– Non, vous avez surtout fait quelque chose que vous n’auriez pas dû faire. Maintenant que c’est fait... Au fait, où sont les caméras?

– Nous les avons retirées sur l’ordre de monsieur Éric. Il suffisait de tirer sur une corde passée dans les conduits d’aération. Nous les avons toutes récupérées sans vous déranger.

– Et où se trouve la cassette?

– C’est lui qui l’a. Nous n’avons même pas eu à la visionner.

Élen

– Heureusement! Vous ne conservez pas de double?

– Notre système n'est pas monté pour le faire automatiquement. Nous devons procéder manuellement et votre frère ne nous en a pas laissé le temps.

– Tim, oublions cela pour le moment. J'ai un travail à vous confier. Vous devez retrouver ma sœur Louise. Elle a quitté... Non... elle s'est enfuie de l'hôpital où on la traitait pour sa consommation de drogue. Elle m'a téléphoné il y a quelques minutes, mais je ne sais pas où elle se cache. J'ai peur qu'il ne lui arrive quelque chose. Retrouvez-la.

– Je peux jeter un coup d'œil sur votre appareil téléphonique?

– Pourquoi pas! Si ça peut vous avancer à quelque chose...

Tim s'approche et appuie sur une suite de boutons. Il prend en note une liste d'appels provenant de l'extérieur. Lorsqu'il a terminé, il soumet le résultat à sa patronne et demande d'identifier un numéro dont elle ignorerait l'origine. Il suffit de quelques instants à Élen pour les éliminer un à un. Il n'en reste qu'un seul qui ne peut être identifié.

– Votre sœur a téléphoné de ce numéro. Si c'est bien là qu'elle se cache, ça devrait me suffire pour la retrouver. Je vais faire le nécessaire tout de suite. Ça ne devrait pas être un gros problème ni prendre trop de temps. Je vous reviens avec cela dès que ce sera fait, madame.

Élen

– Merci, Tim. Et ne reparlez pas à mon frère concernant les caméras. À l’avenir, je veux être mise au courant de ce genre de chose, dans mon bureau comme ailleurs. Je ne peux tolérer que l’on surveille quelqu’un sans une raison majeure.

– Dans ce cas, il s’agissait de vol, madame.

– C’est du moins ce qu’il vous a dit.

Le téléphone vient interrompre l’entretien. Élen décroche.

– Enfin, te voilà. Écoute, il faut que l’on se voie ce soir sans faute.

– Je ne sais pas si je vais pouvoir me libérer. Je viens de terminer une chirurgie très difficile et je dois demeurer au chevet de l’enfant pour quelques heures encore.

– Il faut que tu te libères au moins une heure. C’est très important.

– Bon! Puisque tu insistes à ce point.

– Rejoins-moi au Bar Chez Miro, disons entre dix-huit heures et dix-huit heures trente. Ça te va?

– J’y serai, mais je ne pourrai pas rester longtemps.

Élen raccroche. Sa main tremble et elle ressent une chaleur désagréable tout le long de sa colonne. Pour la première fois de sa vie, elle a peur, une peur qui la déchire intérieurement, une peur qui lui fait mal et la désoriente au point qu’elle ne sait plus que faire. À dix-sept heures trente, après s’être assuré que tout le personnel a quitté l’étage, elle pénètre dans le bureau de son frère. Son cœur bat

si fort que sa respiration suit une cadence démesurée qui la trahirait très certainement si quelqu'un surgissait à l'improviste. Elle n'arrive pas à se contrôler. Elle prend place à la table de travail et sonde les tiroirs. Aucun n'est fermé à clé. Déçue, elle regarde au hasard autour d'elle et tente de se concentrer sur ce qu'elle pourrait faire et où elle pourrait chercher. Se rappelant certains films policiers écoutés à la sauvette, ses yeux s'arrêtent sur les tableaux qui ornent les murs. Pour se rassurer, elle jette un regard nerveux tout autour et les soulève les uns après les autres en prenant soin de les replacer correctement. Pas de chance, aucune trace de coffret de sûreté. *« Où peut-il bien cacher cette cassette? se demande-t-elle. Sans doute à son appartement. Je ne vois pas d'autre endroit. »* Elle regarde l'heure et, par crainte de manquer son rendez-vous, elle préfère quitter les lieux et se rendre tout de suite Chez Miro.

Élen pénètre dans le bar et prend place au comptoir, histoire de repérer Judith dès son entrée. Un homme assis tout près d'elle se lève et s'approche avec un sourire de tombeur...

– Je peux vous offrir un verre?

– Non! Merci. J'attends quelqu'un.

– Nous pourrions faire connaissance et l'attendre ensemble, si ce n'est pas votre mari.

– Non, monsieur, ce n'est pas mon mari, mais je préfère rester seule. Je n'ai aucune envie de faire la conversation.

Élen

– Mon nom est...

Élen l'interrompt rapidement.

– Je ne veux connaître ni votre nom ni votre adresse. Je veux la paix. Suis-je assez clair?

L'homme tourne les talons et reprend sa place visiblement déçu. Heureusement, Élen n'attend pas longtemps. Judith est déjà dans l'entrée et la cherche des yeux. Elle apporte son verre et la rejoint. Les deux femmes se dirigent vers une table à l'écart de la clientèle. La musique devrait suffire à couvrir leur conversation.

– Veux-tu bien me dire ce qui te met dans cet état? demande Judith.

Élen raconte rapidement ce qui leur arrive. Judith serre les poings, son visage change du tout au tout, ses traits se durcissent, faisant disparaître d'un coup son charme et sa beauté. Ses yeux ressemblent à deux tisons ardents tellement la colère l'envahit. Elle craque ses jointures et serre les dents, signe évident d'une profonde nervosité qu'elle contrôle plutôt mal.

– Qu'est-ce qu'on va faire?

– Je n'en ai aucune idée. Pour le moment, je suggère que l'on cesse de se voir pour quelque temps, surtout à mon bureau. Il faut réfléchir, chacune de son côté, se donner du temps, histoire de voir ce qu'il va faire.

– Je ne suis pas du tout d'accord, Élen. Ce n'est pas un petit morveux comme ton frère qui va venir briser notre amour ou s'attaquer à

notre vie de couple. Nous étions heureuses et nous allons continuer de l'être.

– Sois raisonnable, Judith! Avec la fonction que j'occupe, il faut éviter un tel scandale. Ma réputation et celle de la compagnie sont en jeu. Si jamais ça se savait, on exigerait aussitôt ma démission sur-le-champ, sans doute appuyée par mon père. Je ne peux pas et ne veux pas prendre ce risque.

– Chantage ou scandale, dans un cas comme dans l'autre, tu devrais démissionner. Et crois-tu que je n'en prends pas de risques, moi aussi? Au cas où tu l'aurais oublié, je suis cardiologue. J'ai un bureau privé et un poste très envié à l'hôpital. Dans cette histoire, j'en ai autant à perdre que toi?

– Je ne dis pas le contraire. Je te demande simplement que l'on se donne un peu de temps. C'est tout. Attendons de voir ce que va faire mon frère.

– On ne peut pas attendre. Il va agir, tu peux me croire. Il est dangereux, ce type-là. Qu'est-ce qu'il cherche au juste en te menaçant comme ça?

– Il veut avoir ma tête, il veut prendre ma place à la direction de l'entreprise.

– Pourquoi ne pas lui céder tout simplement la place et t'en tenir à un poste d'assistante?

– Es-tu folle ou quoi? Jamais il ne voudra de moi. Il n’a qu’une idée en tête : m’écraser. Il est incapable d’accepter la relation privilégiée qu’il y a entre mon père et moi. Depuis ma plus tendre enfance, il a toujours cherché à me nuire, à me rabaisser devant ma mère et mon père. Il a si bien joué son rôle que ma mère s’est mise à le protéger contre moi en usant de son influence sur mon père.

– Je vois... As-tu fouillé son bureau?

– Oui, de fond en comble...

– Quels sont les endroits où il aurait pensé cacher ce film?

– Sans doute chez lui.

– Si nous engagions quelqu’un pour fouiller son appartement?

– Crois-tu qu’il soit assez idiot pour ne pas s’être fait de copies? C’est la chance de sa vie qu’il a de posséder cet enregistrement vidéo et tu peux me croire, il va s’en servir, mais ça ne coûte rien d’essayer.

– Veux-tu que je m’en charge? Je connais certaines personnes qui seraient heureuses de faire ce petit boulot pour moi. Cela ne t’engage en rien. Ce sont des professionnels et rien ne paraîtra. Tu me donneras son adresse et celle de tes parents. Il doit bien y aller de temps en temps. Donc, il a une chambre ou des appartements dans la maison. Tu me donneras aussi les noms des personnes qu’il fréquente. Je veux dire, des femmes. De toute évidence, un homme comme lui doit flirter avec tout ce qui bouge. Surtout avec les femmes de son entourage immédiat qui voudraient bien l’avoir

Élen

dans leur lit et qui feraient n'importe quoi pour lui dans le but de l'épouser. Au bureau, tu dois vérifier et trouver le nom des femmes qu'il côtoie le plus souvent, avec qui il a un contact étroit.

– Je me charge de tout. Et tous ces renseignements, tu en as besoin pour quand?

– Prépare-moi tout ça pour demain. Je suis en congé et je m'occuperai de ton charmant frère. Ne t'en fais pas, je vais la retrouver et la détruire. Moi aussi, je risque gros dans cette affaire, ne l'oublie pas.

– Tu as sans doute raison.

Les deux amies se séparent. Pendant que Judith se dirige vers l'hôpital, Élen, bien qu'encore inquiète, se sent tout de même un peu rassurée lorsqu'elle regagne son bureau.

Partie douze

Éric quitte la discothèque la plus à la mode du jet set montréalais. Il pleut abondamment et le vent a fait chuter quelque peu la température. En bon gentilhomme, il retire son veston et le dépose sur les épaules de Patricia. Il remet son ticket de stationnement au portier afin de récupérer sa voiture. Quelques minutes plus tard, la Porsche s'immobilise sous l'immense portique. Après une soirée bien arrosée de champagne et égayée par la danse, le couple terminera celle-ci dans l'intimité.

La voiture quitte le chic Oakes Bar et Éric roule vers son appartement, un luxueux condo qu'il vient d'acquérir, il y a à peine trois mois. Durant le parcours, la jeune femme appuie sa tête contre l'épaule de son compagnon et caresse sa cuisse droite, prémices aux intentions qu'elle mijote. La voiture sport roule assez vite sur l'autoroute alors qu'Éric manie la boîte de vitesse comme un pro. À tout le moins, il veut en donner l'impression. Il ne remarque pas la voiture qui le suit de près, s'intéressant plutôt aux gestes provocants

de sa partenaire. Devant l'entrée du garage souterrain, à quelques mètres de la porte, il active la commande à distance et s'engage à l'intérieur.

Une autre voiture a tout le temps nécessaire pour pénétrer dans le garage avant que la porte ne se referme complètement. L'automobile noire s'enfile sur une place de libre, à moins de dix mètres de la Porsche.

Pendant ce temps, Éric embrasse goulûment sa compagne. Cette petite soirée n'était qu'une prémisse à la récompense méritée par sa secrétaire. Le magnifique travail qu'elle avait accompli placera Éric dans une position de choix. Le prix ne sera jamais assez élevé pour le cadeau que lui a fait Patricia en dénonçant sa sœur. Au moment où leurs bouches se séparent, une ombre passe derrière la voiture et pénètre dans l'entrée qui conduit aux étages supérieurs. L'ascenseur se met en marche au moment où un doigt presse le bouton du douzième étage. La porte d'acier s'ouvre sur un vaste corridor richement décoré. L'endroit est éclairé par des lumières tamisées qui donnent un cachet intime. L'ombre s'avance, ses pas assourdis par une épaisse moquette. Une main glisse une carte plastifiée dans la petite boîte magnétique. Un léger déclic se fait entendre ; la porte s'entrouvre et donne accès à l'appartement 1266. La porte d'entrée se referme sans bruit au moment même où s'ouvre celle de l'ascenseur.

– Je ne sais pas où j’ai pu mettre cette foutue carte magnétique. Heureusement pour nous que le concierge ait été près de l’ascenseur du garage, sinon nous aurions dû faire le tour par la porte principale.

– Nous aurions été forcés de faire l’amour dans le garage, reprend Patricia en ricanant nerveusement.

Le couple rit et s’embrasse en zigzagant vers le 1266. Éric glisse la carte magnétique du concierge et cède le passage à sa compagne, qui retire déjà ses souliers. À peine la porte s’est-elle refermée que le couple s’embrasse violemment après qu’Éric eut attiré brutalement sa partenaire contre lui. Les vêtements volent de toute part, pendant qu’ils se laissent choir sur le sofa. Leurs corps s’unissent alors que leurs respirations s’entremêlent de lamentations jouissives. Éric n’est pas très bon amant et Patricia le sait. C’est pourquoi elle prend les rênes des ébats amoureux. Elle désire lui accorder la plus grande satisfaction possible, car elle veut le garder pour elle seule. Inépuisable, elle n’a de cesse que lorsque son compagnon atteint l’orgasme, suivi aussitôt par un hurlement de jouissance éjaculatoire.

Patricia n’est pas comblée, mais elle préfère ne pas le laisser voir à son partenaire qui, de toute manière, ne semble pas s’en préoccuper. Il repousse sa compagne et se dirige vers la salle de bain, abandonnant la jeune femme, seule, nue et déçue. Elle le regarde s’éloigner, mais son amour est plus fort que sa déception. Elle

s'apprête à le suivre, espérant parvenir à le séduire pour obtenir sa part d'orgasme, mais une main l'intercepte brutalement par le bras pendant qu'une autre se colle avec puissance contre sa bouche où s'étouffe le cri qui monte de sa gorge. Un large ruban gommé est plaqué contre ses lèvres et scelle ainsi toute possibilité d'avertir Éric. Des bandelettes de tissu sont enroulées autour de ses poignets et elle est traînée, malgré sa panique et la résistance qu'elle tente d'opposer. Elle est épouvantée, mais sombre bientôt dans les vapeurs de l'inconscience alors qu'une aiguille pénètre dans ses veines. L'intrus fait glisser la porte du « *walk-in* » et Patricia y est maladroitement allongée. La porte coulissante est refermée et fait disparaître, pour un long moment, la jeune femme nue et inconsciente.

Éric sort de la douche en sifflant un air entendu au cours de la soirée. Il entoure sa taille avec la serviette de bain avant de se diriger vers la cuisinette.

– Chérie, je m'occupe du champagne.

Dès qu'il allonge le bras pour allumer, une main empoigne sa gorge et des doigts serrent avec fermeté sur la luette, provoquant une intense douleur, aussitôt suivie de suffocation. Au même moment, il ressent une pointe de métal qui s'enfonce au niveau de son sternum. Effrayé, il n'offre plus de résistance. La pression diminue lentement sur sa gorge, lui permettant de reprendre graduellement son souffle...

– Arrêtez! Vous me faites mal. Que voulez-vous? Si c’est de l’argent, je vous donnerai tout ce que je possède ici.

– Ferme ta gueule, ordonne une femme à la voix colérique et agressive. Tourne-toi et place tes mains derrière ton dos.

Éric obéit et offre ses bras pendant que la serviette qui dissimulait son intimité tombe au sol. Des bandelettes de tissu sont enroulées avec vigueur autour de ses poignets, ne lui laissant aucune chance de se libérer. Rapidement, il ressent des picotements dans les doigts, signe que le sang ne passe plus. Au moment où il ne s’y attend pas, il reçoit une violente poussée sous les omoplates, le projetant quelques pieds en avant. Il s’écroule sur le tapis, incapable de maintenir son équilibre. Il ressent une vive douleur aux genoux et sa tête frappe durement contre le plancher. Il voit sa dernière minute arriver et il a peur. Une main l’attrape par les cheveux, le relève et le pousse à nouveau vers le divan où, quelques minutes auparavant, il s’était abandonné avec Patricia. Des yeux, il cherche sa compagne, mais il ne la voit nulle part. L’inquiétude le gagne en même temps que sa peur grandit. Il a envie de vomir, mais il ne peut le faire.

– Qui êtes-vous? Qu’est-ce que vous voulez?

La femme s’est placée derrière sa victime. De la poche de son vêtement, elle retire un petit étui de cuir, puis une boîte en acier inoxydable qu’elle glisse dans sa main. Elle ouvre celle-ci

délicatement et en retire une seringue dans laquelle de petites bulles se déplacent.

– Regarde ce que je tiens dans ma main. C’est une seringue qui contient un liquide létal. Une seule injection dans ton cerveau de merde et il se mettra à bouillir comme de la soupe qui renverse sur le poêle.

– Mais qu’est-ce que vous me voulez à la fin? Montrez-moi votre visage, je comprendrai peut-être mieux, et si je peux, je réparerai l’injustice que j’ai pu commettre à votre endroit. Je...

La femme passe devant sa victime et relève à demi sa cagoule. Un large sourire se dessine sur ses lèvres.

– Tu me reconnais, charogne?

– Vous... vous... vous êtes...

– Oui, je suis l’amante de ta sœur. C’est moi qui couche avec elle parce que son mari est incapable de lui donner ce dont elle a besoin. Et toi, fouille-merde, il a fallu que tu viennes fourrer ton nez dans mes affaires. Par ta faute, ta sœur est terrifiée et refuse de me revoir. Tu n’aurais pas dû te mêler de ça. Assez parlé. Je n’ai pas de temps à perdre. Je vais te poser une question, une seule fois. Si la réponse ne me satisfait pas, l’aiguille va s’enfoncer dans ton cou si profondément que ton cerveau va la sentir. Tu vas ressentir une douleur atroce et tu ne pourras pas résister. Ce sera insupportable, tu peux me croire. Je connais bien les effets de ce

liquide et je sais ce qui va t'arriver. Je pourrais te tuer si je le voulais, mais je ne le ferai pas, du moins pas tout de suite... J'aime bien m'amuser, surtout avec un salaud de ton espèce.

– Vous n'allez pas me tuer pour une cassette? Vous êtes folle.

La main de Judith vole vers la figure d'Éric et la percute avec une telle puissance que la lèvre inférieure fend sous le choc. Le sang s'écoule sur le menton d'Éric qui grimace de douleur.

– Ne me traite plus jamais de folle si tu veux rester en vie. Personne ne m'a vu entrer ici et personne ne me verra en ressortir. Quant à ta petite amie, dont tu ne sembles pas t'inquiéter, elle est totalement inconsciente. Peut-être que nous vous trouverons tous les deux morts d'une surdose d'héroïne. Qui sait?

– Je vous en prie, ne me faites pas de mal. Qu'attendez-vous de moi?

– Tu as l'audace de poser cette question alors que tu as fouiné dans notre intimité. Tu as osé filmer notre amour et tu me demandes ce que je te veux?

– Je vais vous remettre la vidéo. Elle est dans mon coffre sous ce tableau.

Avec ses yeux, Éric montre la toile sur le mur à sa gauche. Judith la soulève et découvre une petite porte de métal. Elle regarde Éric et ses yeux en disent long sur ses intentions. Éric sait très bien qu'elle ne lâchera pas prise tant qu'elle n'aura pas ce qu'elle veut.

– La combinaison, vite.

– Vous me traumatisez. Je la cherche, mais je n’arrive pas à me souvenir. Mon coffre est récent et j’ai encore de la difficulté à me rappeler le numéro.

Judith passe derrière Éric et lentement, elle commence à enfoncer l’aiguille sous la peau, ce qui provoque une douleur insoutenable.

– Non! Arrêtez! Je vais tout vous dire, hurle Éric. C’est cinq à gauche, dix-huit à droite et quarante-huit à gauche, puis revenez à zéro. Je vous en prie, retirez cette aiguille, supplie Éric.

La mort lui fait peur et il ne souhaite pas y faire face pour une simple cassette vidéo. Il trouvera bien un autre moyen de convaincre son père de lui octroyer la place de sa sœur. Judith compose la combinaison et ouvre la porte. Ce qu’elle cherche est là, posé sur une pile de photographies. Elle la retire du coffre et l’enfile sous sa veste. Puis, elle saisit les photos, qu’elle regarde avec un certain plaisir. Il s’agit de femmes entièrement nues, sans doute photographiées à leur insu.

Un sentiment de colère envahit Judith qui a horreur de ce genre de perversité de la part des hommes. Elle les déchire et les lance au visage d’Éric. Les nombreux morceaux s’éparpillent dans la pièce. Finalement, elle met la main sur les négatifs, qu’elle retire d’une enveloppe et les jette en nourriture aux flammes qui brûlent dans le foyer.

Élen

– As-tu une autre copie quelque part? Attends avant de répondre. Si tu me mens, je reviendrai. Je te retrouverai où que tu sois et cette fois, tu mourras.

– Non, c'est l'original. Je vous jure qu'il n'y a pas de copie.

– Bien, conclut Judith pendant qu'elle referme le coffre et replace le tableau.

Judith fixe Éric. Son regard exprime un profond dégoût. Elle se penche vers lui, retire la seringue de la base de sa boîte crânienne et, sans attendre, elle plante habilement l'aiguille dans une veine du bras droit de sa victime. Éric n'a pas le temps de réaliser ce qui lui arrive. Lentement, elle injecte le liquide incolore, puis retire l'aiguille. Elle place ensuite la seringue entre l'index et le pouce de sa victime et, après une légère pression, la laisse tomber sur le tapis. Une fraction de seconde plus tard, le corps du jeune homme est secoué de violentes convulsions. Il n'a pas le temps de laisser échapper un cri que déjà sa tête retombe vers l'arrière. Lentement, la mort commence à faire son œuvre. Judith retire aussitôt les bandes qui retiennent les poignets de sa victime afin de permettre au sang de circuler et ainsi, faire disparaître les traces de contention. Elle masse la peau avec dextérité afin de faire disparaître les rougeurs. La jeune femme, satisfaite de sa performance, laisse échapper un soupir de soulagement. Elle n'aurait jamais cru trouver la force de poser le geste fatal, même si elle ne pouvait plus reculer, Éric ayant vu son visage. Maintenant, qui pourrait les relier? Elle vérifie une

seconde fois sa mise en scène. La police aura du pain sur la planche pour un bon moment. Il ne reste plus que Patricia.

Judith retire une autre seringue de la petite boîte en métal et se penche vers la jeune femme, toujours inconsciente. Cette fois, elle injecte un liquide à concentration plus légère. Elle ne souhaite pas la mort de cette innocente jeune femme qui s'est sans doute retrouvée là par naïveté. L'injection terminée, Judith retire le ruban adhésif appliqué sur les lèvres et le met dans sa poche. Elle délie les poignets de Patricia et l'allonge près du corps d'Éric. Elle frotte délicatement les marques laissées par les bandelettes chirurgicales.

Avant de quitter les lieux, elle observe une dernière fois sa mise en scène à la recherche d'une erreur d'inattention toujours possible. Son cerveau méthodique et perfectionniste de chirurgienne fonctionne à toute vitesse. Son attention est vite attirée par le bras d'Éric. Elle fouille dans sa poche de pantalon et en retire un élastique couramment employé pour les prélèvements sanguins, mais aussi par tous les narcomanes. Elle entoure le bras et serre suffisamment l'élastique pour qu'il laisse une trace. Puis, le sourire aux lèvres, elle le laisse tomber sur le divan près du bras droit du jeune homme qui rendra bientôt l'âme. En quittant la pièce, la cardiologue dépose sur le petit meuble près de l'entrée, la carte magnétique que lui a remise Élen, tout à côté d'une autre qui, à première vue, semble identique. Dans moins de deux heures, Patricia se réveillera lentement et retrouvera son compagnon mort à ses côtés.

Élen

Ce sera la panique. Elle aura alors deux options : appeler le 911 ou s'enfuir pour éviter d'être mêlée à cette sordide affaire.

Judith quitte prudemment le luxueux appartement et referme doucement la porte après avoir vérifié le corridor. Personne en vue. Elle marche rapidement vers l'escalier de secours et quitte l'immeuble comme elle y était entrée. La Mercedes sport roule maintenant vers le centre-ville. Satisfaite d'elle, la jeune femme rentre chez elle.

~

Le téléphone sonne dans l'appartement d'Éric, mais personne ne répond. Élen compose le numéro de ses parents, au domaine, dans le Nord. C'est son père qui répond.

– Papa, Éric est-il à la maison?

– Non, ma chérie. Il doit être à son appartement. Pourquoi? Que se passe-t-il?

– Il n'est pas encore rentré et sa secrétaire est également absente. Personne ne semble savoir où ils se trouvent. S'il n'est pas à la maison, il est peut-être chez Patricia, ce qui ne me surprendrait pas du tout.

– Quoi? Il fréquente sa secrétaire.

Élen

– Oui, je crois. Je l’ai vue quelques fois au restaurant avec lui. Mais cela ne veut pas nécessairement dire qu’il couche avec. Je vais attendre une heure ou deux et si je n’ai pas de nouvelles, j’enverrai quelqu’un chez lui. Passe une bonne journée, papa.

– Toi aussi, ma chérie. À bientôt!

Élen raccroche le récepteur et demeure perplexe. Malgré l’animosité qui les oppose, elle et Éric, elle sait très bien que son frère n’est jamais en retard et qu’il accomplit son travail consciencieusement. Il ne s’absente pas sans, au moins l’avertir qu’il ne rentrera pas. Serait-il en train de lui préparer quelque chose? Elle n’a pas le cœur à l’ouvrage, mais elle n’a pas le choix de poursuivre son travail, car elle doit assister à un conseil de direction dans quelques minutes. D’ailleurs, Karen entre dans son bureau. Les deux amies discutent du contenu de la réunion et se mettent d’accord sur quelques points.

Le conseil de direction est commencé depuis quelques minutes à peine lorsque quelqu’un frappe à la porte.

– Madame Gendron, il faut que je vous parle sans faute.

Élen se lève et s’excuse auprès des autres participants.

– Que se passe-t-il, Tim? Avez-vous retrouvé Louise?

– Ça ne devrait pas tarder, madame. Il s’agit plutôt de votre frère. Un contact policier vient de me prévenir de la découverte de son corps dans son appartement. C’est une femme qui aurait prévenu les

Élen

policiers. À première vue, les policiers semblent croire à une surdose. Une autopsie sera pratiquée sur le corps au cours de l'avant-midi. Je n'en sais pas davantage.

Élen ne veut pas croire ce qu'elle vient d'entendre. Elle vacille et doit s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber.

– Est-ce que ça va aller, madame? s'enquiert Tim, l'air inquiet.

– Oui, ça va aller... Je suis très surprise, je ne croyais pas que mon frère se droguait. Ma sœur, oui, mais pas lui.

– Parfois, la famille proche est la dernière avertie. Madame, les policiers ne tarderont pas à débarquer. Considérant l'état de santé de votre père, je leur ai demandé de ne pas rencontrer vos parents pour le moment.

– Vous avez très bien fait. Accompagnez-moi, nous allons les attendre dans mon bureau. J'aimerais que vous soyez là. Et demandez à l'avocat de nous rejoindre. Avec les policiers, on ne sait jamais.

– Je préférerais descendre les accueillir à la porte d'entrée et les reconduire ici directement. Ils n'auront pas à se promener partout.

– Vous avez raison. Merci, Tim.

La rencontre, plus informationnelle qu'interrogative, se déroule sans que l'avocat n'ait à intervenir. Les policiers expliquent à Élen que pour le moment, la cause précise de la mort n'a pas encore été déterminée. À première vue, il pourrait s'agir d'une surdose, car

deux seringues et un élastique ont été trouvés près du corps. L'enquêteur dissimule volontairement certains détails à la jeune femme concernant les circonstances de la mort. Il préfère attendre. Élen tente d'en apprendre davantage sur un éventuel suspect. Le policier la regarde droit dans les yeux avant de lui répondre.

– Jusqu'à preuve du contraire, tout le monde est suspect, madame. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'une jeune femme du nom de Patricia est actuellement gardée en observation à l'hôpital. Elle est un témoin direct. Cependant, suite à un violent choc nerveux, elle n'est pas en mesure de nous expliquer certains faits. Par mesure de sécurité, un policier sera de faction à la porte de sa chambre vingt-quatre heures sur vingt-quatre, le temps d'y voir un peu plus clair.

– Qu'est-ce que Patricia faisait dans l'appartement de mon frère? Lui est-il arrivé quelque chose?

– Vous connaissez cette jeune femme? lui demande le policier sur un ton intéressé.

– C'est la secrétaire de mon frère.

– Que faisait-elle avec lui?

– Je n'en sais rien. Sans doute a-t-il eu besoin d'elle pour...

– Vous voulez dire qu'il couchait avec elle?

– Je n'irais pas jusqu'à dire cela, mais...

– Votre frère était tout de même complètement nu à notre arrivée.

Élen

– Je ne sais pas quoi répondre, monsieur.

– Elle nous a raconté une histoire plutôt abracadabrante. Ils auraient été attaqués au retour d’une sortie. Nous allons devoir vérifier avant de passer à autre chose. Nous vous tiendrons au courant, madame Gendron. Pour le moment, nous ne pouvons affirmer que c’est un crime, et si c’est bel et bien le cas, nous ne pouvons en définir le mobile précis. Cependant, il y a une chose qui nous tracasse. La description qu’elle nous a faite de la scène du crime ne correspond pas tout à fait avec ce que nous avons trouvé. Je vous tiendrai au courant.

– Avez-vous contacté mon père?

– Non, je vous en laisse le soin. Tim nous a informés de son état de santé.

Élen est renversée par les événements. Même si les choses n’allaient pas toujours bien entre elle et son frère, ce n’était quand même pas au point de souhaiter sa mort. Maintenant seule dans son bureau, elle s’approche de la fenêtre et cherche l’inspiration, les mots appropriés pour annoncer à ses parents le drame qui s’est déroulé, mais rien ne vient. Elle aurait beau chercher... Résignée à faire face au vide émotif, elle demande l’hélicoptère pour se rendre au domaine.

Patrick est surpris de voir arriver sa fille, surtout après le coup de téléphone du matin. Il va droit au but et demande ce qui ne va pas.

Élen

Élen lui explique la visite de la police. Son père demeure impassible et écoute jusqu'à la fin ce que lui raconte sa fille. Soudain, un puissant cri se fait entendre, puis Marianne s'écroule dans l'encadrement de la porte. Elle avait entendu l'hélicoptère et venait aux nouvelles par simple curiosité. Élen ne l'avait pas entendue, car elle tournait le dos à l'entrée du salon. Patrick se précipite vers elle, la relève délicatement, puis l'allonge sur le sofa. Après quelques instants, Marianne ouvre les yeux et pleure à chaudes larmes la mort de son fils. Élen communique rapidement avec le médecin de la famille.

– Élen, il faut rejoindre ton frère en Europe. Demande-lui de rentrer à la maison. Tu trouveras son numéro dans mon ordinateur.

Élen obéit à son père. Après quelques minutes, elle obtient son frère en ligne et lui raconte le drame qui frappe la famille. Justin devait participer à une course très importante le lendemain, mais il annonce qu'il prend le premier avion pour rentrer. Élen rapporte la conversation à ses parents et, à ce moment, Marianne demande...

– Où est Louise?

– Je ne sais pas, maman. Elle s'est sauvée de l'hôpital il y a quelques jours. Tim tente de la retrouver. Ça ne devrait pas tarder. J'espère seulement qu'elle n'a pas fait de folie.

– Pourquoi était-elle hospitalisée? Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit?

Élen

– Maman, nous ne voulions pas que tu t’inquiètes. Elle avait trop abusé de la drogue, encore une fois. Je m’occupais d’elle et...

– Je vois, oui... Tu t’en occupais, mais elle t’a glissé entre les doigts, lance Marianne, qui veut démontrer à son mari que sa fille n’est pas la meilleure comme il le pense depuis toujours.

– Maman, je ne suis pas son ange gardien. Je m’occupe d’elle quand je sais où elle se trouve. Les trois quarts du temps, personne ne le sait, pas même toi. Ne me fais pas le reproche de...

– Élen, je t’en prie. Nous reparlerons de tout ça une autre fois, intervient Patrick d’un air soucieux et accablé.

Le médecin arrive enfin et Patrick lui touche un mot quant à la cause de l’état de sa femme. Il laisse le professionnel avec elle et fait signe à Élen de le suivre. Ils se retirent dans le bureau-bibliothèque.

– Élen, ma chérie, tu dois à tout prix retrouver ta sœur. Implique la police s’il le faut, mais tu dois la retrouver. Maintenant, retourne au bureau et informe le conseil du drame que nous vivons. Je ne veux pas qu’ils l’apprennent par la presse. Je m’occupe du reste. Si tu le juges nécessaire, nomme quelqu’un pour te remplacer. Prépare-toi. La semaine qui vient sera éprouvante et fertile en émotion.

– Bien, papa.

Élen passe par le salon et prend des nouvelles de sa mère. Le docteur Chalifoux l’informe qu’il lui a donné un sédatif et qu’elle s’est

endormie. La jeune femme quitte la maison familiale et rejoint son bureau du centre-ville.

Tim lui avait laissé un message. Il l'informe que Louise est enfin retrouvée. Elle occupe une chambre dans un motel de second ordre, situé un peu à l'extérieur de Montréal. Il a dépêché deux hommes pour effectuer une surveillance, en attendant de nouvelles instructions. Élen demande aussitôt qu'on la reconduise auprès de sa sœur et la limousine quitte le centre-ville de Montréal en direction du motel où Louise s'est réfugiée.

En moins d'une heure, le chef de la sécurité et sa patronne sont sur place. Les deux hommes de faction devant l'unité de motel font leur rapport et confirment que la jeune femme est dans la chambre quarante-huit. Cependant, ils ne peuvent pas préciser si elle est seule.

Élen se présente devant la porte et frappe.

– Louise, c'est moi, Élen. Ouvre-moi.

Personne ne répond. Elle se retourne vers Tim.

– Allez chercher la clé, nous devons entrer. Payez ce qu'il faudra, mais nous devons entrer.

L'homme se dirige vers la réception et discute quelques instants avec la préposée qui accepte finalement de lui remettre la clé, refusant l'argent qu'on lui offre. Quelques minutes plus tard, la clé est insérée dans la serrure. Le spectacle qui s'offre à Élen lui arrache le cœur. Louise est allongée sur le lit, complètement nue.

Élen

Un garrot élastique est relâché sur son bras droit, un peu plus haut que le coude. Ses cheveux sont ébouriffés, elle n'a aucun maquillage et semble inerte. La chambre est dans un état lamentable. Ses vêtements traînent sur le sol, des sacs de magasinage sont empilés dans un coin et une boîte de pizza, livrée il y a plusieurs heures, est entrouverte à côté d'une seringue souillée ; sur le bureau gisent plusieurs bouteilles de bière vides et les cendriers sont pleins à ras bord. Une odeur nauséabonde flotte dans l'air. En s'approchant, Élen constate que sa sœur a laissé échapper des excréments sur son lit, sans doute inconsciente de ce qu'elle faisait.

– Tim, allez chercher des serviettes propres et appelez une ambulance. Elle ne peut pas rester dans un pareil état.

Élen entreprend de nettoyer sa sœur, qui n'a conscience de rien. Elle échappe quelques petits râlements, mais sans plus. Du mieux qu'elle le peut, elle lui enfle des vêtements propres au moment même où les ambulanciers pénètrent dans la petite chambre. Devant l'état lamentable de la malade, ils se mettent rapidement au travail. Louise est placée sur la civière et transportée d'urgence à l'hôpital.

– Tim, récupérez ses affaires. Ensuite, vous irez vérifier à la réception si les frais de la chambre ont été réglés. Sinon, faites le nécessaire. Demandez à vos hommes de demeurer en permanence avec Louise. Ils ne doivent pas la quitter un seul instant. Je les tiens responsables de sa sécurité. Engagez du personnel

Élen

supplémentaire si nécessaire. Elle ne doit plus se sauver de l'hôpital. Vous avez bien compris?

– Oui, madame.

Élen repart vers son bureau, mais le chagrin et l'émotion ont pris le dessus et elle éclate en sanglots. Elle cherche des arguments qui pourraient l'aider à comprendre le comportement de sa sœur qui pourraient expliquer son goût morbide pour la drogue, mais elle ne trouve rien. Elle téléphone à son père et l'informe sur le déroulement des choses et sur l'état de santé de Louise.

– Je serai à l'hôpital en fin de journée pour t'aider. Si elle a repris conscience, je serai là pour la supporter.

Dès qu'elle met les pieds dans son bureau, on lui remet un message de la part de Judith. Sans perdre une seconde, elle la rappelle au numéro laissé dans le message.

– Je suis heureuse de t'entendre, Élen. Il faut que je te voie. Je suis en congé depuis ce matin et je suis tout près de ton bureau, à l'hôtel Reine Élisabeth, la chambre 2004. Je t'attends avec impatience, ma chérie. J'ai une merveilleuse surprise pour toi.

– Je n'y serai pas avant au moins une heure, j'ai plusieurs choses importantes à régler. Dès que je peux me libérer, je te rejoins.

Moins de deux heures plus tard, Élen frappe à la porte de la chambre 2004. Judith, vêtue d'une robe de chambre vaporeuse et provocante, ouvre la porte et attire sa compagne contre elle tout en

refermant avec son pied. Elle plaque sa bouche sur celle d'Élen et l'embrasse avec passion dans un grognement de désir quasi animal. Élen ne lui rend pas ce qu'elle attend. Surprise de sa froideur, elle fait quelques pas en arrière et s'allume une cigarette. Son visage a changé d'expression et laisse voir de la déception, mais aussi un début de colère.

– Qu'est-ce qui se passe? Tu n'as plus envie de moi?

– Ce n'est pas ça, Judith. J'ai la tête ailleurs, c'est tout. Il y a mon frère qui est mort, ma mère est au bord de la crise de nerfs à cause de ça, mais je la comprends, remarque bien... mon père est à peine remis de sa dernière crise cardiaque, mais comme si ce n'était pas assez, ma sœur Louise est encore hospitalisée pour une overdose. Je suis épuisée.

– Allonge-toi, je vais te faire un de ces massages dont tu me donneras des nouvelles. Allez, allonge-toi.

Élen ressent le besoin de laisser s'échapper tout le stress qui l'a envahi depuis ces dernières heures. Elle est au bout du rouleau et sur le point d'exploser. Elle obéit à la suggestion de Judith et se laisse tomber sur le lit. Sans perdre un instant, comme une passionnée, Judith retire un à un les vêtements de sa compagne. Dans chacun de ses gestes, elle y met de la provocation, démontrant ses intentions sexuelles dans chacun d'eux. Dans la salle de bain, elle récupère une bouteille d'huile mise à la disposition des clients. Puis, lentement, elle enduit ses mains d'huile, faisant durer

l'attente. Avant de débiter le massage, elle laisse échapper quelques gouttes sur la peau de sa compagne, qui tressaille au contact du liquide froid. À califourchon au niveau des fesses d'Élen, Judith pose ses mains sur la peau au-dessus des épaules et entreprend de masser lentement, mais avec vigueur, les muscles de sa partenaire. Elle promène ses mains aux ongles très courts, mais aux doigts fermes. Elle glisse ses paumes le long de la colonne vertébrale, effectuant une légère pression bienfaisante. Élen laisse échapper quelques soupirs de satisfaction et de bien-être, encourageant Judith à poursuivre. Après de longues minutes de massage au dos, Judith descend progressivement le long des bras jusqu'au bout des doigts puis remonte vers les épaules. Elle passe sous les aisselles et frôle les seins dont une partie s'offre à son regard et à ses doigts. Elle étend ses mains sur chacun des côtés du corps et descend vers le bas ventre, provoquant des sursauts de plaisir chez Élen.

– Tu es une salope. Tu profites de chaque petite chose qui te procure du plaisir pour abuser de moi et de ma vulnérabilité.

Encouragée par ces paroles, Judith redouble d'ardeur. Sans réserve, elle s'attaque au corps de sa compagne, multipliant les provocations qui ont un seul but, réveiller l'appétit sexuel de sa partenaire. Le résultat ne se fait pas attendre et le corps des deux femmes se réunit dans un élan de caresses réciproques. Pendant de longs moments, elles aiguissent leur appétit avant de se donner l'une à l'autre. Élen a

besoin de cette détente physique et morale. Quant à Judith, c'est par amour qu'elle y met tant d'ardeur. Lorsqu'elle parvient à saisir la bouche de sa compagne, elle se plaque contre elle avec toute la force et la profondeur de son amour, ce qui déclenche l'effet recherché. Les deux corps s'entrecroisent comme s'ils ne faisaient plus qu'un et offrent leurs secrets mutuels et leur intimité. Les cœurs battent la chamade et leur respiration s'accroît en même temps que les rugissements de plaisir. Élen s'abandonne complètement à Judith et cette dernière y met tout son amour. Ses mains parcourent l'intimité d'Élen, s'attardant au clitoris. Sa bouche se joint à ses mains et caresse les parties génitales avec vigueur. Lentement, Judith tourne son corps comme les aiguilles d'une montre et s'offre à la bouche de sa compagne, qui l'accueille aussitôt. Judith en profite pour saisir un pénis vibreur à deux excroissances et enfonce la partie la plus longue entre les lèvres vaginales de sa partenaire, qui pousse un cri de satisfaction. À son tour, Élen s'empare du vibreur et offre à sa compagne les mêmes plaisirs que ceux qu'elle vient de recevoir. La jouissance augmente chez les deux femmes, ruisselantes de sueur et de plus en plus gourmandes. Après de longues minutes de mouvements de va-et-vient langoureux entremêlés de baisers lascifs et de jouissances pré orgasmiques, Judith reprend sa position initiale et, dans un élan commun, toutes deux atteignent un orgasme explosif qui dure plusieurs secondes. Haletantes, silencieuses, elles demeurent

Élen

allongées l'une contre l'autre, savourant ces instants de bonheur volés au temps. Judith appuie sa tête contre la poitrine d'Élen et passe sa main sur le petit duvet à peine visible sur le ventre de celle qu'elle aime et avec qui elle voudrait partager sa vie. Doucement, elle frôle du bout des doigts les seins généreux d'Élen, qui semble vouloir s'endormir sous les caresses. Judith repasse dans sa tête les merveilleux souvenirs de ce qui fut leur première rencontre intime. Elle se souvient de la manière dont son cœur s'était mis à battre. Encore maintenant, elle ressent la densité de la chaleur qui l'avait conduite à désirer cette femme avec tant d'ardeur, un fort et puissant besoin sexuel ; elle avait cru que son ventre allait exploser sous le feu ardent du désir. « *Elle est si belle, si distinguée* » pense-t-elle en la regardant.

Élen sursaute en voyant l'heure sur le cadran de la table de chevet.

– Je dois partir, on m'attend!

– Attends, je ne t'ai pas donné ton cadeau.

– De quoi parles-tu?

Judith se lève, ouvre le tiroir de la table de chevet et en retire lentement un objet qu'elle dissimule afin de la faire languir.

– Qu'est-ce que c'est? lui demande Élen en faisant la moue comme une petite fille.

– Tu n'as pas une petite idée? Souviens-toi de ce qui te faisait si peur.

– La...

Élen

– Eh oui! Ton frère me l’a remise.

Judith, encore nue, exhibe fièrement la cassette vidéo qu’elle promène à la hauteur du visage de sa partenaire.

– Je ne comprends pas comment il a pu accepter de se débarrasser d’un objet si précieux.

– Disons que j’ai su être très persuasive, ma chérie.

– Quoi! Tu n’es pas en train de me dire que...

– Ce qui compte, c’est que je l’aie en main. Comment je l’ai obtenue, c’est une chose que tu n’as pas à savoir.

– Au contraire, il s’agit de mon frère. Tu l’as fait assassiner pour cette cassette, mais tu es complètement débile!

– Ne me dis plus jamais ce genre de choses. Je t’aime et j’ai voulu te le prouver en récupérant l’objet qui te faisait du mal. Je ne pouvais pas supporter de te voir souffrir. Je te jure que je ne l’ai pas tué.

– Tu mens. La police l’a retrouvé mort et Patricia a raconté qu’ils avaient été attaqués. Frappez-moi quelqu’un que je me réveille, je fais sûrement un cauchemar. Tu as tué mon frère et tu as maquillé ton meurtre en surdose de drogue, hurle Élen, au bord de la crise de larmes.

– Écoute, je n’ai pas eu le choix. Ils ne pourront jamais nous relier à sa mort. Patricia était droguée et les policiers n’accorderont aucune crédibilité à son histoire. En ce qui

Élen

concerne ton frère, à l'autopsie, ils retrouveront suffisamment de drogue dans son sang pour conclure à un accident d'injection de la part de quelqu'un d'inexpérimenté. La police n'a aucun élément qui lui permet de croire à un meurtre. Tout a été fait à la perfection.

– Tu m'avoues ce meurtre aussi simplement que s'il s'agissait d'une victoire.

– Ce qui lui est arrivé n'était pas prévu. Il m'a tout de suite reconnue. Je ne pouvais pas le laisser vivre après ça.

– C'est toi qui a fait ça? C'est toi qui as tué mon frère?

– Écoute, je vais t'expliquer, Élen.

– Il n'y a rien à expliquer. Je ne veux plus jamais te revoir. Non, pas après ce que tu as fait. Comment avoir seulement pensé commettre un crime aussi horrible rien que pour t'accaparer une cassette?

– Élen, il nous aurait détruites. Il aurait fait de nous ses esclaves. C'est la vengeance qu'il recherchait. Je lui avais ri au nez lorsqu'il m'a proposé de coucher avec lui. Il m'a traité de tous les noms en se moquant de moi. Il n'aurait pas hésité à ruiner nos carrières et à détruire notre amour. Je ne pouvais pas le laisser faire ça sans rien tenter. Je t'aime, Élen, tu entends, je t'aime et j'ai besoin de toi.

– Tu es complètement folle. Tu n'avais pas le droit de faire ça, Judith. Tu as commis un meurtre et tu n'as même pas l'ombre d'un remord.

Élen

– Tu oses rejeter notre amour du revers de la main. Tu oses me faire ça après tout ce que je t’ai donné ; mon cœur, mon amour, mon intimité. J’ai partagé avec toi mes plus grands secrets et tu...

La voix de Judith est entrecoupée de sanglots. Elle est désespérée, incapable de comprendre et d’accepter la réaction d’Élen. Puis, la peine se transforme en une soudaine et violente explosion de colère. Elle crie, elle hurle la douleur qui la déchire jusqu’au plus profond de son être. Ses paroles sont incohérentes et quasi inaudibles pour Élen qui est horrifiée. Empreinte d’une force décuplée par une rage et une fureur qu’elle ne contrôle plus, Judith fait basculer un fauteuil, frappe violemment sur le seau à champagne. L’eau, la glace et la bouteille s’écrasent contre le téléviseur et se renversent sur la moquette dans un bruit d’éclats de verre. Elle s’en prend ensuite aux couvertures du lit qu’elle arrache, puis, elle renverse les lampes et le téléviseur, décroche les peintures qu’elle lance vers la fenêtre. Toujours incontrôlable, elle s’en prend au matelas qu’elle soulève et projette contre le mur. Elle est hystérique et son regard ressemble plus à celui d’une bête qu’à celui d’un être humain. Élen a peur, une peur profonde qui la paralyse. Elle n’ose pas intervenir et reste plaquée contre la porte d’entrée, évitant de justesse les objets lancés avec force. Elle ne peut rien faire sauf attendre la fin de cette crise démentielle.

Soudain, le visage de Judith change d’expression. Elle semble avoir retrouvé un certain calme. Ses cheveux sont ébouriffés, son visage

Élen

crispé et sa respiration saccadée. Le regard suppliant et les yeux remplis de larmes, elle s'approche d'Élen.

– Tu ne peux pas me faire ça, lance-t-elle d'une voix presque douce. Si tu me quittes, je te tue, tu entends, et je me tue ensuite. Je ne pourrai pas vivre sans toi. Je t'ai tout donné, j'ai tout partagé avec toi. Je t'aime, hurle Judith à tue-tête.

Élen a peur, très peur. Il faut absolument qu'elle quitte la chambre sans provoquer une autre crise d'hystérie.

– Calme-toi, crie Élen en saisissant les bras de sa compagne. Calme-toi, je t'en prie. Tu me fais peur et tu te fais du mal inutilement. Nous allons cesser de nous voir pendant un certain temps. Nous ne devons plus être vues ensemble. Je refuse d'être mêlée au meurtre de mon frère. Je n'arrive pas à y croire. Tu l'as tué, Judith. Te rends-tu compte de ce que tu as fait? Il avait à peine trente ans et tu l'as tué pour protéger une réputation...

– Tu ne comprends rien. Je ne voulais pas sauver ta réputation ou la mienne, je voulais sauver notre amour. Comprends-tu ça?

La jeune femme se laisse glisser contre le mur, secouée de sanglots qu'elle n'arrive plus à contrôler. Élen voudrait s'approcher, mais sa répulsion l'en empêche. Elle ne peut pas et ne veut pas toucher à l'assassin de son frère. Après avoir récupéré ses vêtements parmi les débris, elle les enfile, glisse la cassette dans sa bourse et se dirige vers la porte en jetant un dernier regard à sa compagne. Son

Élen

corps est secoué de convulsions et lance des cris de détresse par tous les pores de sa peau. Élen n'entend plus, n'écoute plus. Elle quitte la chambre en silence, sans se retourner.

En se dirigeant vers l'ascenseur et tout au long du corridor, elle entend des gémissements et des appels qui la poursuivent jusqu'à la fermeture des portes.

– Élen, ne me quitte pas. Je t'en supplie, ne me quitte pas, crie Judith, complètement désespérée. Reviens, Élen. Reviens...

Judith avait partagé sa douleur, sa peine et son désarroi, mais elle lui avait aussi offert un amour qu'elle ne souhaitait pas, ne cherchait pas et ne voulait pas. Son besoin était simplement physique et moral.

Au rez-de-chaussée, elle traverse rapidement le hall d'entrée. Elle se sent lourde et accablée et se demande si elle pourra arriver jusqu'à sa voiture! Des lunettes noires dissimulent ses yeux rougis et cachent son désarroi. L'idée d'avoir été la cause de la mort de son frère la remplit d'horreur. Devra-t-elle porter ce lourd fardeau pour le reste de sa vie?

L'espace de quelques instants, elle pense se rendre à la police et avouer le crime de Judith, mais elle est incapable de passer aux actes après ce qu'elle vient de vivre. Quelque chose lui interdit cette dénonciation.

Elle préfère se réfugier au bureau. Peut-être qu'en retrouvant un peu de calme, elle pourra y voir plus clair.

Élen

Élen s'est assise face à la fenêtre, derrière son grand pupitre d'acajou, un ballon de Cognac entre les doigts. Le regard perdu, elle fixe le centre-ville de Montréal, mais elle ne voit rien. Quel gâchis! Ses pensées ne sont que regrets et culpabilité... La mort de son frère... Est-il vraiment mort? Judith l'a-t-elle vraiment tué? Les larmes coulent et tombent sur sa blouse de soie blanche.

On frappe à la porte. Elle ne répond pas, elle craint que ce ne soit Judith. La porte s'ouvre et Tim apparaît dans l'encadrement. Soulagée de le voir, Élen reprend sa respiration, qu'elle retenait nerveusement. Le chef de la sécurité est mal à l'aise devant la détresse évidente de sa patronne. Il remarque les larmes qu'elle tente de dissimuler.

– Je suis désolé pour la mort de votre frère, je comprends votre chagrin. Je sais que ça a été un choc pour vous. Il y a aussi votre sœur. Puis-je faire quelque chose pour vous?

– Non, rien. Je vous remercie, Tim. Comment va ma sœur?

– De mieux en mieux, madame. Les médecins s'occupent d'elle... Non, c'est faux. À vrai dire, elle n'a pas repris conscience. Selon le médecin, la dose qu'elle s'est injectée était très importante. Ils ont complété les tests sanguins qui ont révélé qu'elle a, une fois de plus, joué avec sa vie. Cette fois encore, elle a frôlé la mort de près. D'ailleurs, ils veulent vous voir pour signer certains documents qui les autorisent à garder votre sœur contre son gré. Elle a un grand besoin de soins et son corps est dans un état lamentable, si je puis

Élen

m'exprimer ainsi. C'est ce que m'a dit le médecin. Voici sa carte. Vous devez le contacter dès que possible. J'ai bien peur qu'elle ne puisse sortir de l'hôpital avant plusieurs semaines.

– Bien, Tim. Merci pour tout!

Le directeur de la sécurité se retire, laissant Élen seule avec sa douleur.

~

Avant de rentrer chez elle, Élen passe à l'hôpital. Tim avait raison. Les nouvelles ne sont pas très réjouissantes, mais au moins, elle est entre bonnes mains. La limousine la ramène chez elle et la jeune femme a besoin de ce long trajet pour réfléchir à ce qu'elle doit faire. Elle communique avec son père et l'informe des dernières nouvelles concernant Louise.

Kent l'accueille devant la porte et la serre tendrement contre lui. Élen s'abandonne et éclate en sanglots dans les bras de son mari.

– Je suis désolé pour ce qui est arrivé à Éric. Comment tes parents prennent-ils cela?

– Papa est demeuré stoïque et maman a été incapable de supporter le choc.

– Et toi?

– Je ne sais pas.

– Viens, je vais te préparer quelque chose de chaud.

Élen se laisse entraîner par son mari jusqu'à la cuisine. Devant un café, le couple discute de choses et d'autres et Kent réitère ce qu'il a déjà avoué à son épouse. Sa voix est empreinte d'émotion, de douceur et d'amour. Pourtant, Élen n'écoute pas. Ses pensées sont ailleurs, dans la chambre d'hôtel où elle a abandonné Judith. Soudain, de terribles images de mort viennent la frapper de plein fouet. Elle a envie de vomir. Elle s'élance vers la salle de bain et dégueule toutes ses émotions retenues. Pendant un moment, elle a cru que son cœur allait lui sortir de la poitrine. Ne serait-ce pas là la seule délivrance possible pour elle? Kent est à côté d'elle et lui prodigue des soins du mieux qu'il peut.

– Viens, ma chérie. Tu dois être épuisée après cette dure journée.

Kent soulève sa compagne dans ses bras et la porte jusqu'au second étage. Elle appuie sa tête contre l'épaule accueillante dont elle a un si grand besoin, mais qu'elle n'ose plus regarder en face. Il la dépose doucement sur le lit et la recouvre en partie avant de se diriger vers la salle de bain pour revenir avec une serviette presque bouillante, qu'il glisse lentement sur la bouche d'Élen qui garde les yeux fermés, préférant rester dans ses pensées obscures, trop bouleversée par les événements pour pouvoir réagir. « *Comment vais-je pouvoir vivre avec ce que j'ai fait? Comment vais-je pouvoir regarder à nouveau ma fille, mon mari et mon père?* »

Élen

– Veux-tu prendre une douche? Ça te ferait du bien. Après, si tu souhaites partager ta douleur avec moi, je t’écouterai.

Élen ne répond pas. Elle préfère se tourner sur le côté et faire dos à Kent qui l’irrite avec sa compassion tardive. Elle préfère agir ainsi pour le moment.

– Laisse-moi, parvient-elle à murmurer.

Kent est écrasé par les regrets et quitte la chambre à contrecœur. Il redescend l’escalier d’un pas lourd. Louiselle rentre au même moment avec Jessica. L’enfant s’élance vers son père et lui saute au cou. Kent l’accueille avec amour. Cette enfant est sa consolation même si les larmes sortent dans un flot impossible à retenir. Il pleure sur son indifférence passée, sur ses épreuves présentes et sur son avenir incertain.

– Papa, ne pleure pas, sinon je vais pleurer avec toi, dit tendrement Jessica.

– Papa a beaucoup de peine, ma chérie.

– C’est moi qui te fais pleurer?

– Non, mon amour, ce n’est pas toi. Tu es une petite fille si gentille. Papa a de la peine parce que maman est malheureuse.

– Maman est là? Je veux la voir.

– Elle dort, elle est très fatiguée.

Élen

– Je veux la voir tout de suite, insiste l'enfant en se libérant de son père.

– Sois patiente, ma chérie. Elle va descendre bientôt, aussitôt lorsqu'elle sera reposée.

Déçue, Jessica va rejoindre Louiselle à la cuisine.

Élen est incapable de trouver le sommeil. Elle se lève et passe sous la douche. Lorsqu'elle revient dans la chambre, Kent est là. Elle se dirige vers le garde-robes. Elle doit s'habiller pour se rendre au salon funéraire où son frère sera exposé dans moins de deux heures.

– Tu m'accompagnes au funérarium?

– C'est bien évident, Je ne sais pas pourquoi tu me poses la question.

Il s'approche et la prend dans ses bras.

– Élen, laisse-moi t'aider à traverser ces durs moments. Je sais que je n'ai pas été facile ces dernières semaines, mais je me sens solide à présent. Donnons-nous la chance de reprendre notre vie comme avant. Il n'est pas trop tard.

Élen ne répond pas, mais elle a envie de lui crier que sa limite d'endurance est atteinte, que l'entêtement dont il a fait preuve les a conduits jusqu'aux limites du réparable.

Kent abandonne cette discussion à sens unique, ce monologue qui ne mène nulle part. Il doit attendre patiemment qu'Élen sorte de son mutisme.

Élen

– Nous allons passer chez mes parents avant de nous rendre au salon funéraire. Je veux voir mon père, lance Élen.

– D'accord, allons-y, ma chérie.

Le corps d'Éric est exposé une seule soirée et dès le lendemain, en après-midi, le couvercle de la tombe sera refermé définitivement.

La famille suit le cortège vers l'église où doit avoir lieu la cérémonie religieuse. Après celle-ci, les dignitaires, les amis, ainsi que plusieurs employés sont invités à une réception.

Il est presque vingt heures lorsque les proches se retrouvent seuls. Louise ayant repris conscience, elle avait été autorisée à sortir de l'hôpital pour la circonstance, sous escorte des hommes de Tim et assistée d'une infirmière. Dès vingt-deux heures, elle est ramenée à sa chambre où elle doit poursuivre sa thérapie.

~

Élen se lève et se prépare pour aller rejoindre son père. Lorsqu'elle descend, son petit déjeuner est déjà prêt. Kent a un visage tendu.

– Tu m'accompagnes chez mon père? lui demande Élen en grignotant sa rôtie.

– Bien sûr. Veux-tu que Jessica vienne aussi?

– Oui! Ça lui fera plaisir, à ma mère aussi. Elle en a bien besoin.

– Je demande à Louiselle de la préparer.

Dès que son mari a quitté la pièce, Élen saisit le journal. La première page la glace d'effroi. La photographie du docteur Judith Turcotte fait la une. Le journaliste raconte que la jeune femme, cardiologue éminente, a été retrouvée sans vie dans une chambre de l'hôtel Reine Élisabeth. Une seringue trouvée tout près du corps de la victime et contenant encore du liquide, laisse croire à la thèse d'un suicide. Les policiers s'expliquent mal les circonstances de la présence de cette femme dans un hôtel à proximité de chez elle. Il poursuit en se questionnant sur le pourquoi d'avoir choisi une chambre d'hôtel pour se donner la mort? On laisse entendre qu'une note manuscrite expliquant le geste de la jeune femme aurait été trouvée sur la table de chevet, mais on s'explique mal l'état de la chambre qui était dans un désordre total, laissant croire à une violente lutte. Il pourrait s'agir d'un meurtre maquillé en suicide soupçonne la police. Élen tremble de tout son corps, elle sent les larmes qui lui montent aux yeux. Lorsqu'elle entend Kent revenir, elle repousse le journal et essaie de reprendre son déjeuner en refoulant son émotion, mais c'est peine perdue.

– Maman, pourquoi tu pleures? demande Jessica.

– Maman a beaucoup de peine, ma chérie. Viens là. Viens, ma chérie.

Élen serre sa fille contre elle. Son corps tremble et la crise de larmes éclate. Trop de choses se sont déroulées en si peu de temps.

Élen

Elle se laisse aller à son chagrin et pleure tout son soul. Kent récupère Jessica, encore trop jeune pour comprendre le chagrin de sa mère.

– Si tu es prête, le chauffeur nous attend pour nous conduire chez ton père.

Élen se lève comme un automate, s'essuie le visage et laisse la majeure partie de son déjeuner sur la table.

Pas une parole n'est prononcée lors du trajet vers la maison familiale. Jessica joue avec ses poupées et leur parle comme si elles étaient vivantes. Sa mère regarde fixement devant elle, son esprit est ailleurs. Ses pensées sont interrompues par Kent qui lui touche le bras pour la ramener à la réalité.

– Nous sommes rendus, ma chérie.

Élen se dirige vers la maison où elle est accueillie par son père. Jessica s'élance dans ses bras. Pendant qu'il cajole sa petite-fille, Élen l'accompagne vers le salon, suivie de près par Kent. Patrick a les traits tirés.

– Selon le policier qui a communiqué avec moi, Éric se serait injecté une substance encore indéterminée, ce qui aurait causé une mort rapide. Peut-être tout simplement une surdose ou alors, selon les dires de la police, un meurtre déguisé. Quant à Patricia, il semble qu'il soit encore impossible de l'interroger à cause du violent choc nerveux qu'elle a subi. Le policier m'a expliqué que les

empreintes digitales prélevées dans l'appartement correspondent à celles d'Éric, de Patricia et de la femme de ménage, ce qui contredit l'histoire de Patricia. On nage en plein mystère. Je leur ai assuré qu'Éric ne consommait aucune drogue. Ils croient à la thèse du meurtre, mais ne parviennent pas à trouver l'ombre d'une preuve ou d'un mobile. Patricia pourra peut-être éclaircir la situation lorsqu'elle ira mieux? Aussi, ils ont trouvé une série de photographies de femmes nues, toutes déchirées et dispersées dans la pièce principale. Aurait-il été menacé par une des femmes sur ces photos? Pour le moment, le mystère persiste.

En présence d'Élen, Patrick tente encore une fois de convaincre son fils Justin de se joindre à sa sœur et de prendre le poste qu'occupait son frère. Pour la énième fois, Justin rejette l'offre de son père. Il défend sa position en lui expliquant qu'il ne ressent aucun intérêt pour ce genre de travail. Déçu, Patrick n'insiste pas et lui laisse le soin de décider de sa vie. En même temps, il admire son indépendance, sa vie pétillante, pleine de rêves et de défis. Il comprend sa recherche du dépassement, c'est le lot de toute sa vie d'homme d'affaires.

Quelques jours plus tard, Patrick est convoqué à la banque où son fils faisait affaire. En sa présence, on procède à l'ouverture du coffret de sûreté et on lui remet les effets personnels qu'il y gardait.

De retour à la maison, Patrick s'enferme dans son bureau et vide négligemment le contenu de l'enveloppe qui lui a été remise.

Élen

Quelque chose l'intrigue, un objet qu'on ne retrouve pas nécessairement dans un coffret de sûreté : une cassette audio-vidéo. Par curiosité, il l'insère dans l'appareil et débute distraitement la projection. Les premières images attirent aussitôt son attention. Ce qu'il voit lui crève le cœur aussi cruellement qu'un coup de couteau. Il ne peut plus regarder, c'est trop horrible.

– Élen, mais qu'est-ce que tu as fait?

Il retire la cassette de l'appareil vidéo et s'empresse de la dissimuler dans le tiroir secret de son bureau, qu'il ferme à double tour. Il ne veut pas que ces images déshonorantes tombent entre les mains de quiconque. La douleur et la déception le déchirent. Des larmes de rage remontent, mais aussi de chagrin, tous sentiments mêlés. Résolument, il décroche le téléphone et compose le numéro de Karen.

– Je veux te voir à la maison le plus vite possible. C'est urgent.

Blessé et en colère, il raccroche sans rien ajouter.

À l'autre bout du fil, Karen ne s'explique pas cette attitude ni le ton employé dans l'ordre formel qu'il lui a donné. Depuis plus de vingt ans qu'elle travaille avec lui, jamais il ne lui avait parlé comme ça. Inquiète, elle demande à Élen si l'hélicoptère est disponible.

– Quelque chose ne va pas?

– Je ne sais pas. Ton père m'a semblé très bizarre. Il ne m'a rien dit, sauf qu'il m'a ordonné de le rejoindre à la maison.

– Veux-tu que je t’accompagne?

– Non, il t’aurait sans doute réclamée si ta présence avait été requise. Je te tiens au courant dès mon retour.

Karen est en route vers le domaine. Elle est nerveuse et sent qu’il se passe quelque chose d’anormal. Des papillons grouillent dans son estomac en même temps que des dizaines de questions tournoient dans sa tête, sans pour autant qu’elle puisse trouver une seule réponse. L’appareil se pose à une vingtaine de mètres de la résidence principale, sur le cercle pavé. Karen se dirige rapidement vers la maison où elle est attendue par Patrick. L’homme affiche un visage sévère et, pour la première fois, il ne l’embrasse pas comme il avait pris l’habitude de le faire. Il prononce un simple bonjour et pointe le bras en direction du grand bureau.

– Karen, j’ai quelque chose à te montrer. Assieds-toi.

Patrick met l’appareil en marche et les images qu’elle voit la frappent de plein fouet. Après quelques minutes, il referme le téléviseur. C’est le silence le plus complet. Quelques secondes plus tard...

– Qu’as-tu fait de ma fille?

– Absolument rien, Patrick. Je n’ai rien à voir dans cela. Je te le jure.

– Écoute. Quand tu m’as avoué que tu étais lesbienne, je n’ai rien dit. Cela ne me regardait pas, mais que tu aies transmis cette déviation à ma fille, je ne peux l’accepter. Jamais je ne te pardonnerai ce que tu as fait. Ma décision est prise, tu es renvoyée. Tu recevras un

Élen

dédommagement par le courrier et je ne veux plus entendre parler de toi. Me suis-je bien fait comprendre? hurle Patrick, le visage défait et le regard rempli de colère.

– C’est ça. Tu me jettes à la porte sans que je puisse me défendre. Voilà donc ta justice. La justice du puissant Patrick Gendron. Je t’ai servi fidèlement et honnêtement pendant plus de vingt ans et c’est la seule considération que tu as pour moi. Tu me rejettes comme une guenille, comme une étrangère. Je t’ai dit que je n’avais rien à voir avec ce qu’Élen est devenue. Je l’ai maintes fois mise en garde contre les dangers que cela comportait. J’ai fait mon devoir, car je la considérais comme ma propre fille.

– Je ne veux plus rien entendre.

Karen se lève, soudainement muette d’émotion et elle coure vers la porte du bureau qu’elle ne prend pas la peine de refermer derrière elle. Elle monte dans l’hélicoptère et regagne le siège social de la compagnie. Lorsqu’elle pénètre dans son bureau, Élen l’y attend, car elle a vu l’appareil se poser.

– Qu’est-ce qui se passe? Tu pleures?

– Je ne peux rien te dire sauf que ton père vient de me licencier.

– C’est impossible. Serait-il devenu fou?

– Je ne peux rien te dire. Il vaut mieux que ce soit lui qui te parle de l’objet de mon licenciement. En ce qui me concerne, je rentre

Élen

chez moi et je reviendrai vider mon bureau lorsque j'aurai avalé cette pilule. Maintenant, laisse-moi seule. Je t'en prie.

– Cela ne se passera pas comme ça. J'ai droit à des explications. Mon père n'aurait pas posé ce geste insensé sans avoir une bonne raison et je veux la connaître. Au nom de notre amitié, je te le demande encore une fois, Karen.

– Puisque tu insistes, je te conseille d'aller lui rendre une visite dès que tu le pourras. J'ai le sentiment qu'il va très bientôt s'attaquer à toi, ma pauvre chérie. Il a en sa possession la cassette que ton frère a fait prendre de toi et de Judith.

– C'est impossible. Judith l'avait en sa possession, échappe Élen, à la grande surprise de Karen.

– Je ne comprends pas. Qu'est-ce que Judith faisait avec cette cassette? Elle était de mèche avec ton frère? Parle, bon sang!

– C'est une histoire que je ne parviens pas à comprendre.

Élen raconte sa dernière rencontre avec Judith au Reine Élisabeth. Elle lui révèle la conversation qu'elles ont eue et les décisions qu'elles avaient prises suite à toute cette affaire. Elle lui parle du meurtre de son frère sans omettre une seule des paroles de Judith. Karen est renversée. Maintenant, elle comprend le récent suicide de la jeune femme, qu'elle sait avoir été l'amante d'Élen.

Élen

– Pourquoi n’es-tu pas venue m’en parler? J’aurais pu t’aider. Tu as gardé ce lourd secret pour toi toute seule. C’est à peine croyable. Quelle histoire! Tu aurais dû m’en parler, Élen.

– Qu’est-ce que tu veux dire?

– Je t’ai déjà expliqué ce qui se passait parfois entre deux femmes lorsqu’il y avait séparation. Je t’ai dit que cela se passait très souvent comme dans un couple hétérosexuel et que parfois, la violence était beaucoup plus grande, car une femme aime plus fort qu’un homme. Pour les femmes, l’amour est la source de la vie. Elles ressentent très profondément les sentiments. Judith faisait partie de ces femmes qui n’ont qu’un seul amour véritable au cours de leur vie. Cet amour, elles le défendent de toutes leurs forces au risque d’y perdre la vie. Lorsqu’elle a compris que ton frère t’attaquait, elle a pris ta défense et c’est la démesure de ses sentiments qui l’a amenée à commettre ce meurtre. Lorsqu’elle a compris que tu l’abandonnais, elle n’avait plus aucune raison de vivre.

– Je m’en veux d’avoir provoqué cette triste affaire. Je ne voulais la mort de personne. J’ai été lâche.

– Non. Tu as simplement cru bien faire. Seule Judith portait l’odieux de ce geste criminel. Ce n’est pas toi qui lui as demandé de le faire. Elle seule a décidé d’agir de cette manière avec Éric, comme elle seule a décidé de s’enlever la vie. Tu n’as aucune responsabilité dans cette affaire et je crois que tu devrais en parler avec ton père. Je suis certaine qu’il comprendra.

– J’ai peur de l’affronter. Il a fait tant de choses pour moi.

– Tu n’as pas à le craindre. Tu n’as pas non plus à avoir honte d’avoir aimé une autre femme alors que tu es mariée et mère d’une fillette. Tu sais, je crois que le lesbianisme est quelque part, partie intégrante de nous-mêmes et nous ne pouvons pas lutter contre cela. Ce n’est pas une maladie. Un jour, il fait surface et vient bouleverser toute notre vie et celle des personnes qui nous sont chères. On a beau se cacher, tricher et mentir, ce côté de nous finit toujours par gagner du terrain. Toute femme qui refuse sa nature commet un jour l’irréparable parce qu’elle n’a pas eu le courage de reconnaître ce qu’elle est vraiment. Que ce soit une femme ou un homme, cela ne change rien. C’est une force présente en nous, qui nous ronge intérieurement si nous tentons de la combattre. Je pourrais te parler de nombreux cas où les parents ont supporté leur fils ou leur fille dans leur cheminement homosexuel. Ce ne fut pas le cas des miens, mais j’en connais plein. Je crois que ton père est de ceux qui pourraient comprendre et t’accompagner. Il est aussi de ceux qui pourraient reconnaître que cela n’affecte pas l’amour qu’il éprouve pour toi, mais seulement la femme en toi. Il n’a aucune emprise sur cette femme. Il sait qu’il ne pourra jamais diriger tes émotions et tes sentiments. Il a une très grande sensibilité et surtout, il t’aime. Bien sûr, dans l’immédiat, il est déçu, il a de la peine, mais il comprendra. Je t’en fais le pari.

Élen

– Je voudrais bien te croire. Il a misé tellement sur moi, il a toujours souhaité que je le remplace à la tête de son entreprise.

– Écoute. Qu’il veuille diriger ta tête, c’est peut-être possible, mais qu’il dirige ton cœur et ton corps, ça, jamais. Ne le laisse jamais faire. D’ailleurs, ne laisse jamais personne le faire. Crois-moi, il a compris pour moi, il comprendra pour toi. Tu es sa fille, son sang. Il ne peut pas te rejeter comme il l’a fait avec moi.

– Merci, Karen. J’aurais tant aimé avoir une mère comme toi. Merci!

– Tu sais, ma chérie, le lesbianisme n’est pas contagieux et il ne dépossède pas quelqu’un de ses capacités intellectuelles. L’homosexualité est un état, exactement comme l’hétérosexualité. C’est un comportement, un choix de vie, pas une maladie. La famille et la société doivent respecter ce choix dans son entier. Fais confiance à ton père.

Les deux femmes se serrent mutuellement. Karen observe Élen qui quitte son bureau. Elle a la certitude qu’elle s’en sortira, qu’elle vaincra et demeurera à la tête de l’entreprise. Un serrement de cœur la rattrape quand l’hélicoptère décolle et prend la direction du nord. Elle devine le terrible combat qui va se dérouler entre le père et la fille. Elle admire le courage d’Élen et sourit malgré ses larmes.

Partie treize

Élen entre dans la maison familiale et se dirige tout droit vers le bureau-bibliothèque où elle sait y trouver celui qu'elle doit affronter. Lorsqu'elle pénètre dans l'ancre de son père, elle a mal aux tripes, les battements de son cœur s'accroissent, son corps est moite, la sueur perle sur son front. La peur et l'angoisse la tenaillent avec une telle force qu'elle voudrait pouvoir faire demi-tour, s'enfuir aussi loin que ses jambes la porteraient. Jamais elle ne s'était sentie aussi seule, vulnérable et petite. Jamais elle n'aurait cru un jour devoir craindre son père à ce point. Elle n'ose poser ses yeux sur lui, le regarder. Elle referme la porte, mais ne relâche pas la poignée, comme si ses doigts y étaient collés. Elle voudrait pouvoir fuir la pièce et ne pas faire face à son cruel destin. Malgré cela, quelque chose la pousse à s'avancer. Dès qu'elle pose les yeux sur son père, il tourne son fauteuil, incapable de la regarder dans les yeux. Il choisit le plus facile, lui tourner le dos. C'est peut-être ce geste de fuite qui donne à Élen la force et le courage qui lui manquaient. D'un pas

presque assuré, elle contourne lentement le gros meuble et se plante droit devant lui, mais il baisse la tête, refusant toujours de poser les yeux sur elle.

– Comme tu vois, je ne me suis pas sauvée. Je suis venue parce que j’ai confiance en toi. J’ai confiance en ton jugement et surtout, en ton amour.

– Je ne ressens plus rien pour toi, c’est fini, terminé. Tu n’es plus ma fille. Laisse-moi, lui répond Patrick d’une voix éraillée, presque suppliante, au bord des larmes.

– Je refuse de partir. Tu n’as pas le droit de me renier, je suis ta fille et je le serai toujours. Mais au-delà de cela, je suis également une femme, ce que tu sembles avoir oublié, trop occupé à me protéger comme la petite fille de mon enfance. Je suis un être humain qui a besoin d’aimer, qui a besoin d’être aimé et qui a droit à l’amour. Que tu me haïsses en ce moment, dans ces circonstances, c’est possible, mais encore une fois, tu ne sais pas tout. Tu as toujours accepté l’état de Karen, mais parce que je suis ta fille, tu refuses le mien en me faisant croire que tu ne ressens plus rien pour moi. Si tu savais le courage que cela m’a pris pour venir jusqu’à toi? Je te demande de m’écouter jusqu’au bout. Donne-moi au moins la chance de t’expliquer. Non pas de me justifier, mais de t’expliquer. Depuis que je suis en âge de comprendre les choses, c’est un droit que tu m’as toujours donné. Comme tu me disais souvent, le droit à la parole, c’est la liberté. Après, et après

seulement, tu me renverras. Papa, je suis aussi malheureuse que toi. Je souffre autant que toi, mais je sais que je dois me battre pour gagner, pour retrouver ma place auprès de toi. Il y a trop longtemps que je me cache sous ton aile.

Patrick ne bouge toujours pas. Il fixe le plancher, alors que des larmes de douleur glissent lentement sur ses joues, impuissant à les arrêter. La tête ainsi penchée, Élen ne les voit pas et poursuit...

– Tout a commencé quand je suis partie pour Toronto, à ta demande, je te le rappelle. C'est là que j'ai vraiment commencé à découvrir qui j'étais. Je ne voulais pas le croire, je me refusais à cette idée, j'avais honte. Au début, j'ai pensé ou plutôt, j'ai tenté de me convaincre que ce n'était qu'une folie d'adolescente qui n'avait pas eu l'amour de sa mère et qui avait un grand besoin de recevoir cet amour féminin et maternel. Barbara m'a procuré un sentiment d'amour qui s'extériorisait par notre physique et nos relations intimes.

– Tu veux me faire croire que Barbara t'a débauchée alors qu'elle était enceinte. Tu ne te rappelles pas ce que tu m'as demandé de faire.

– Si tu veux éclaircir cette situation, je vais le faire et tu jugeras par toi-même. Tu te souviens, Barbara avait été violée, mais ce que tu ne sais pas, c'est que cet acte avait été commis dans ta propre maison par le fils que tu pleures aujourd'hui. C'est lui qui l'avait brutalisée et abusée dans la nuit de Noël. Barbara avait toujours refusé de me dire le nom de son violeur. Je n'aurais jamais su ce

qu'il avait fait s'il ne s'en était pas vanté lui-même pour me braver. Je n'aimais pas particulièrement Éric, mais il était mon frère. Il faisait donc partie intégrante de la famille. Je ne l'ai pas dénoncé, car j'imaginais ta réaction.

Patrick Gendron lève lentement les yeux vers sa fille.

– Entre Éric et moi, les choses n'ont jamais été faciles. Il m'a avoué avoir tué Caramel avec du poison à rats et je ne t'en ai pas parlé. Je te jure sur l'amour qui nous lie que je ne l'avais pas poussé dans l'escalier. J'ai pourtant payé pour cela et pour bien d'autres choses. Tu sais, maman n'a pas toujours été juste avec moi ni avec Louise et Justin. Éric était son préféré comme j'étais la tienne.

– Pourquoi reviens-tu toujours à Éric?

– Parce qu'il y a un lien que tu vas comprendre plus tard. Laisse-moi poursuivre. Lorsque je suis revenue à la maison après mon séjour à Toronto, je me suis confiée à Karen. Je la considérais comme ma meilleure amie, la mère que je n'avais pas eue. Elle m'a tout expliqué sur sa vie personnelle et j'ai fait de même avec la mienne, car j'avais confiance en elle. Je me suis confiée et elle m'a écoutée. Après mes aveux d'aventures avec Barbara, elle m'a appris beaucoup de choses. Elle a tout fait et tout dit pour me dissuader et me faire renoncer à ce penchant, à ce goût du corps féminin. Mais au fond de moi, je savais que je recommencerais lorsque l'occasion se présenterait. Papa, je te jure qu'entre Karen et moi, il n'y a jamais rien eu de physique. Nous sommes un peu comme une mère et sa fille, mais nous sommes aussi

des amies. Un jour, Barbara a ressurgi dans ma vie et je l'ai rejetée. J'avais rencontré Kent et je l'aimais profondément. Nous nous sommes mariés et j'ai alors refoulé au fond de moi ce goût de la femme. Je croyais à notre bonheur et Kent comblait toutes mes attentes. Puis, Jessica est née. À ce moment-là, je croyais sincèrement que ma vie serait celle d'une famille unie. Mais au fil des années, les choses se sont détériorées entre Kent et moi. Ses affaires allaient de mal en pis et prenaient tout son temps. Il n'était plus l'homme que j'avais connu. Il avait tellement changé que je me sentais de plus en plus mal avec lui. J'avais toujours rêvé d'un homme comme toi. Tu as toujours été mon modèle. Je voulais qu'il te ressemble, qu'il soit comme toi. Peu à peu, j'ai compris que Kent ne t'arrivait pas à la cheville.

Après plusieurs disputes orageuses, mon attirance envers lui a diminué de jour en jour. Je n'avais plus le goût de faire l'amour avec mon mari. Il n'était plus l'homme que j'avais connu. Il m'avait littéralement sortie de sa vie. Mes rêves et mes espoirs se sont envolés peu à peu et je me suis retrouvée seule avec ma déception. Je n'avais plus son soutien, sa force, sa joie de vivre. J'aurais voulu t'en parler, mais je n'osais pas reconnaître et, surtout, avouer mon échec. Un jour, tu es tombé malade. Ton cœur voulait te lâcher. Pendant que l'on te soignait au centre de cardiologie, j'ai rencontré une femme médecin, Judith. Lorsque nos yeux se sont croisés

pour la première fois, j'ai ressenti une chaleur intense traverser mon corps. J'ai eu peur et je me suis enfuie.

Quelques jours plus tard, elle m'a contacté et nous avons débuté une relation d'amitié. Les choses étant ce qu'elles étaient entre Kent et moi, elle s'est vite rendu compte qu'il manquait quelque chose d'important dans ma vie : l'amour, la chaleur humaine. Nous nous sommes rencontrées à plusieurs reprises et nous avons partagé nos émotions et nos besoins. Au début, j'aimais son corps, mais je n'aimais pas la femme en elle. Elle me faisait peur sans que je sache pourquoi. Les choses étaient claires entre nous, elle ne devait pas entrer dans ma vie. De toute manière, il y avait Jessica et toi.

Papa, je n'ai pas honte de ce que j'ai fait. J'ai peut-être été faible et je n'ai pas su reconnaître le danger d'une telle relation. Puis, nos rencontres et nos échanges furent de plus en plus nombreux. J'avais besoin d'elle, j'avais besoin de sa présence à mes côtés, j'avais besoin de sa force, de son amour. Elle s'occupait de moi à un moment où Kent avait renoncé à le faire. Puis, malgré toutes les interdictions que je m'imposais, je me suis rendue compte que je ne pouvais plus me passer d'elle. J'étais coincée à mon propre jeu, j'aimais Judith.

Un jour, Éric a tout appris. Il m'a piégée et tu en connais le résultat. Judith n'a pas accepté qu'il me fasse du mal. Elle a voulu récupérer la cassette qui risquait de détruire notre amour, notre réputation, sa carrière et la mienne, ma complicité avec toi, etc... Éric détenait

quelque chose qui me détruirait à tes yeux, qui lui permettrait de prendre mon poste à la tête de l'entreprise et de m'arracher ta confiance, ton amour. C'était sa chance de se débarrasser de moi. Il n'attendait que le moment propice pour agir et te mettre au courant. En d'autres mots, il me faisait chanter.

Les choses ont mal tourné lorsque Judith est allée le rencontrer pour négocier. Tu connais la suite. Elle l'a tué, sans doute accidentellement, et elle s'est suicidée par peur d'affronter les conséquences de son geste. Il s'agissait du docteur Judith Turcotte, l'assistante de ton cardiologue. Je ne savais pas qu'elle agirait comme ça, qu'elle poserait des gestes aussi graves qui entraîneraient la mort de mon frère. Si j'avais connu son plan, si j'avais eu le moindre doute sur ses intentions, je l'aurais dissuadée, j'aurais accepté de te perdre et j'aurais renoncé à mon poste. Je ne souhaitais pas la mort de mon frère.

Papa, malgré tout cela, je suis toujours la même, ta fille, ta petite fille. Je t'avoue que j'ai commis une erreur en me liant avec cette femme, mais je suppose que c'était ma destinée. Si je ne l'avais pas fait avec elle, une autre serait apparue quelque part dans ma vie. Je sais que je dois maintenant assumer ce que je suis, mais pour le moment, cela demeurera notre secret à toi, à Karen et à moi. Je vais voir à ce que ma vie professionnelle ne soit en rien affectée par ma vie personnelle. Je te demande pardon, papa, pour tout le mal que j'ai pu te faire. Tu ne méritais pas ça. Je crois que chaque être humain

Élen

cache, dissimule ou refoule en lui au moins une vérité qui le touche, l'obsède ou lui fait peur. Cette vérité, chez certains, est si puissante que parfois, elle peut le détruire ou même le détourner de son devoir. Quelque part, nous souffrons tous de faire face à cette vérité et, tout au cours de notre vie, elle nous harcèle, nous écrase et nous emprisonne. Cette vérité secrète et parfois indésirable, nous fait poser des gestes, penser et dire des choses qui nous permettent de les dissimuler. En ce qui me concerne, j'avais si profondément refoulé cette vérité du lesbianisme qu'elle a détruit la vie de mon frère, ma vie et la tienne. Tu sais, je ne t'en voudrais pas de me renier en tant que femme, mais tu ne peux pas le faire en tant que ta fille. Si j'avais accepté cette vérité lorsqu'elle a surgi à l'âge de 16 ans, les choses auraient été bien différentes. Voilà, c'est ce que je voulais te dire, papa.

Élen regarde son père qui n'a pas bronché. Son visage n'a plus cette dureté du début. Elle attend un geste de lui, un simple petit mot, mais rien ne vient. Elle reste debout devant lui alors que les minutes s'écoulent au rythme des heures. Puis, n'obtenant pas de réponse, incapable de subir plus longtemps cet insupportable silence, elle fait demi-tour.

Le cœur gros, des larmes de regrets et d'amour dans ses yeux, les jambes vacillantes, elle marche vers les doubles portes qui se refermeront à jamais comme une barrière entre elle et son père. Elle a

Élen

de la difficulté à tourner la poignée, sa main tremble. Au moment où elle traverse l'encadrement...

– Élen, attends, crie soudainement Patrick, sans bouger de son fauteuil.

Le cœur d'Élen s'arrête presque de battre en entendant cet appel d'espoir. Elle éclate en sanglots, mais elle n'ose pas se retourner. Elle entend des pas interminables qui viennent vers elle sur le plancher de bois verni. Il s'écoule une éternité avant qu'il ne la prenne entre ses bras et la serre contre lui comme il l'avait toujours fait par le passé. Pas un mot ne sort de sa bouche, mais l'étreinte qu'il lui donne vaut mille mots. Ils demeurent comme ça un long moment, serrés l'un contre l'autre, l'amour traversant de part en part leur poitrine respective. Élen vient de gagner le combat de sa vie afin de préserver l'amour de son père et son droit à sa vie de femme.

– Viens, j'ai quelque chose à te remettre.

Patrick retire la cassette de l'appareil vidéo et la remet à sa fille, un geste qui confirme son acceptation, sa compréhension et son amour.

– Merci, papa. Jamais je n'oublierai ce que tu viens de faire pour moi. Je t'aime, tu le sais, n'est-ce pas?

– Oui, ma fille. Et je t'aime aussi.

– Et... pour... Karen?

– Excuse-moi, j'avais oublié. Je viens avec toi. Je vais réparer mon erreur dès que nous serons au bureau.

Élen

Élen embrasse encore une fois son père avant qu'ils ne quittent la maison familiale. Ils montent tous les deux dans l'appareil dont le moteur tourne déjà. Moins de quinze minutes plus tard, Patrick fait son entrée dans les bureaux où il n'avait pas mis les pieds depuis près de deux mois. Le personnel l'accueille par des sourires, des poignées de mains et des paroles de bienvenue. Il leur a visiblement manqué. Il hésite un instant avant d'ouvrir la porte communicante qui mène dans le bureau de Karen. Elle est encore là, assise dans sa chaise tournée vers la grande fenêtre. Elle tourne les yeux en entendant la porte s'ouvrir et se lève brusquement en apercevant son patron.

– Je suis content de te trouver ici. J'avais craint que tu ne sois déjà partie.

– J'allais m'en aller, la plupart de mes affaires sont prêtes.

Élen, demeurée en retrait de son père, fait un clin d'œil significatif à sa grande amie.

– Karen, je viens m'excuser pour ce qui s'est passé chez moi aujourd'hui. C'était complètement absurde de mettre la faute sur tes épaules en ce qui concerne ma fille. Je te demande donc de rester en poste et de poursuivre le magnifique travail que tu as toujours fait. D'ailleurs, je crois bien que ma fille aura encore besoin de toi. Pardonne-moi de n'avoir pas su garder confiance en toi.

– Merci, Patrick. J'accepte tes excuses.

Élen

Patrick tend les bras et invite Karen à venir s’y blottir en même temps que sa fille, qui pleure de joie.

– Si nous allions manger quelque part pour sceller notre union. À nous trois, nous formons un sacré trio que personne ne parviendra à vaincre dans le milieu des affaires. Allez, dites oui. Pour me faire pardonner et vous démontrer combien je suis heureux de vous avoir toutes les deux.

Les deux femmes acquiescent à l’invitation.

~

Pendant ce temps, la police poursuit son enquête sur la mort d’Éric Gendron. Le résultat des analyses est finalement sorti du laboratoire de police scientifique.

L’enquêteur-chef au dossier est satisfait du résultat des analyses qui ont démontré que le liquide ayant causé la mort du jeune homme provenait du milieu hospitalier, une drogue si puissante que seules quelques personnes en ont le contrôle. Il s’agissait donc d’un meurtre.

Alors que le policier responsable de l’enquête Gendron s’apprête à quitter son bureau, Tim Quinn demande à être reçu. Les deux hommes parlent un certain temps ensemble et le chef de la sécurité remet au policier la page du journal où figure la photo du docteur Judith Turcotte, l’identifiant comme étant l’auteur du meurtre d’Éric

Gendron. Il raconte au policier l'histoire d'une certaine cassette qui impliquait Élen et Judith lors de relations sexuelles consentantes. Selon les informations qu'il fournit au policier, Éric aurait avoué à sa sœur la présence d'une caméra dissimulée, laquelle avait été installée par lui, à son insu, sur l'ordre d'Éric, ce que la jeune femme n'aurait pas accepté après avoir découvert la perversité d'Éric.

Il admet avoir lui-même installé des caméras dans l'appartement d'Éric, à sa demande. Tim fournit certains détails très pertinents au policier, qui retient la thèse du meurtre comme étant très plausible.

Quant à la cassette compromettante, sans doute a-t-elle été détruite. Tim demande à voir la lettre de suicide de Judith Turcotte. Et par amitié, l'enquêteur lui montre le document. Judith explique son geste, engendré par le découragement, l'épuisement et son amour détruit. L'explication est brève et ne fait mention ni d'Élen ni d'Éric.

Dans les jours qui suivent, le policier enquêteur confirme à Tim que le dossier est maintenant clos. Toutes les photographies retrouvées sur la scène du crime concordent avec l'histoire et elles sont une suite logique à la supposée cassette, qui n'a d'ailleurs pas été retrouvée. De plus, Patricia, la secrétaire et maîtresse d'Éric, a confirmé que l'agresseur était bel et bien une femme. De son côté, Patrick Gendron semble satisfait de la tournure des événements. Il n'y a donc pas lieu que les choses aillent plus loin dans ce dossier.

Élen

Lorsqu'Élen reçoit la confirmation de la part de son père que la police ne viendrait pas l'inquiéter, elle est soulagée et lui fait la promesse qu'à l'avenir, tenant compte de la fonction qu'elle occupe, elle prendra un soin jaloux de ses relations et entretiendra celles-ci ailleurs qu'au bureau.

Trois mois plus tard, Kent et Élen divorcent. La garde de Jessica est partagée de manière à ce que l'enfant ne soit privée d'aucun de ses parents. Élen, appuyée par son père, décide de laisser la maison à son ex-mari afin que Jessica ne se retrouve pas trop dépaylée lorsqu'elle rendra visite à son père. Pour le moment, c'est Kent qui gardera l'enfant le temps qu'Élen s'installe ailleurs et soit prête à l'accueillir. L'homme est malheureux du rejet et de cette cuisante défaite dont il prend, en grande partie, les torts.

Kent ignore toujours la vérité sur l'implication de son épouse dans le dossier du meurtre de son frère. Il ne connaîtra jamais la vraie nature d'Élen, mais dans son for intérieur, il sait qu'il ne renoncera jamais à la reconquérir. Quant à Patrick, moins d'un an après la mort de son fils, il décède à son tour, victime d'une autre attaque cardiaque qui, cette fois, le terrasse.

Louise a entrepris une autre cure de désintoxication et cette fois, il semble que ce soit la bonne. Sa récupération est très difficile, mais sa sœur aînée s'implique de toutes ses forces pour la supporter. Aujourd'hui, Louise occupe un poste à temps plein dans la compagnie. Karen, celle qui est considérée comme un membre de

Élen

la famille, a finalement rencontré la femme qui partagera sa vie. Dès qu'elle en a été vraiment certaine, elle en a informé Élen et lui a présenté sa compagne.

Marianne, après la mort de son mari, pas encore remise de celle de son fils, sombra de nouveau dans la boisson et sa sécurité financière ne la protégea pas. Elle développa un cancer du foie et, quelques mois plus tard, rejoignit son mari. Elle avait légué le Domaine des Peupliers à Élen et chaque fois que son horaire le lui permet, elle se rend là pour récupérer.

Quelques semaines après la mort de son père, Justin fut gravement blessé dans un accident de motocyclette. Après une difficile et très longue convalescence, incapable de reprendre la compétition, il décida de rejoindre ses deux sœurs qui l'accueillirent à bras ouverts. Grâce à son expérience dans le domaine des motos, il créa une chaîne de magasins consacrée à la vente et à la réparation de ces bolides. Le concept connut un vif succès et contribua à l'atteinte de nouveaux sommets pour l'Empire Gendron, administré d'une main experte par Élen, solidement supportée par Karen et Louise. Le dur labeur et les sacrifices de Patrick Gendron ne furent jamais vains. La relève était assurée pour la jadis petite quincaillerie de la rue Saint-Vallier de Québec.

FIN...